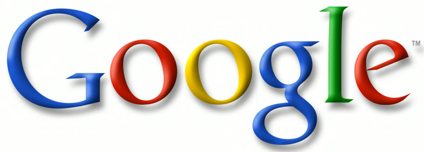
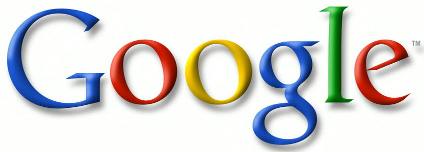






HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIEME.



François Pizarre assassiné par une troupe de Conjurés

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXII.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de domination.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols. Détails des événemens qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

Fin de la Table du Tome quatrieme.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de domination.

I. Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde ?

JE ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérans de l'autre hémisphere. Mon jugement ne s'est point laissé corrompre, par l'éclat de leurs succès, au point de me dérober, & leurs injustices & leurs forfaits. J'écris l'histoire, & je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur.

J'ai été ſurpris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie ſi ſûre de la douceur & de l'humanité, & qu'ils aient tous mieux aimé ſe montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas ſenti qu'en dévaſtant les contrées dont ils s'emparoient, ils ſe nuiſoient à eux-mêmes, & qu'ils renonçoient par leur cruauté à une poſſeſſion plus tranquille & plus lucrative? On aſſure que dans les contrées où l'homme n'avoit point encore paru, les animaux les plus timides, s'approcherent de lui ſans frayeur. On ne me perſuadera jamais qu'au premier aſpect de l'Européen, l'homme ſauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut ſurement une fatale expérience qui l'inſtruiſit du péril de cette familiarité.

Quoi donc, les nations ſeront-elles plus cruelles entre elles que les ſouverains les plus oppreſſeurs envers leurs ſujets? Les ſociétés dévoreront donc les ſociétés! l'homme ſera plus méchant que le tigre! la raiſon ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les inſtincts malfaiſans! & ſes annales ne ſeront que les annales de ſa perverſité! O Dieu! pourquoi as-tu créé l'homme? pourquoi l'as-tu créé? ignorois-tu que pour un inſtant où tu pourrois regarder ton ouvrage avec complaiſance, cent fois tu en détournerois ton regard? les atrocités que les Eſpagnols devoient commettre dans le Nouveau-Monde auroient-elles échappé à ta prévoyance?

Ici vont ſe développer des ſcenes plus terribles que celles qui nous ont fait ſi ſouvent frémir. Elles ſe répéteront ſans interruption dans les immenſes contrées qui nous reſtent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émouſſera; & l'on ne le verra s'arrêter que lorſqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

Ce sera encore Colomb qui ouvrira la carriere. Ce grand homme avoit découvert la terre ferme de l'Amérique, mais sans y descendre. Ce ne fut que lorsque l'isle de Saint-Domingue fut solidement établie, qu'il jugea convenable de donner plus d'extension à ses entreprises. Il pensoit qu'au-delà de ce continent étoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes orientales, & que les deux mers pouvoient avoir une communication. Pour la découvrir, il rangea, en 1502, les côtes le plus près qu'il étoit possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles; & contre la pratique des autres navigateurs, qui se conduisoient dans les terres qu'ils visitoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec des égards qui lui concilioient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particuliérement. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour le grand canal qu'il cherchoit à travers des périls si éminens, avec de si excessives fatigues. Déchu de ses espérances, il voulut laisser une petite colonie, sur la riviere de Belem, dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ses compagnons lui ravirent la satisfaction de former le premier établissement Européen dans le continent du nouvel hémisphere.

II. Extravagances & cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique méridionale.

Quelques années s'écoulerent encore sans que les Espagnols se fixassent sur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes, il ne leur tomboit pas dans l'esprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces temps barbares. Il n'y avoit que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi har-

dies que l'étoient celles de ce siecle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les dangers, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuisant à la fois d'habitans les deux hémispheres, à la destruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda & Nicuessa formerent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides & durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées qui, commençant au cap de la Vela, finissent au golfe de Darien, & au second, de tout l'espace qui s'étend depuis ce golfe fameux jusqu'au cap Gracias-à-Dios. L'un & l'autre devoient, en débarquant, annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, & les avertir du don que le pontife de Rome avoit fait de leur pays au roi d'Espagne. Si ces sauvages refusoient de courber un front docile sous ce double joug, on étoit autorisé à les poursuivre par le fer & par le feu, & à réduire à l'esclavage les nations entieres.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas? & c'est un souverain chrétien qui l'accepte ce don? & ces conditions stipulées entr'eux sont la soumission au monarque Européen ou l'esclavage; le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contrat inoui, on est saisi d'une telle horreur, que l'on prononce que celui qui ne la partage pas, est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abomi-

nable; & si ces contrées dont tu disposes ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille? si elles ont un légitime souverain, ton avis est donc que ses sujets lui soient infideles? si elles ont des dieux, ton avis est donc qu'elles soient impies? Prince stupide, & tu ne sens pas que les droits qu'on te confere, on se les arroge? & qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton sceptre & ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste, du machiavéliste le plus dangereux?

Mais il étoit plus aisé d'accorder ces absurdes & atroces privileges que d'en faire jouir les superstitieux, les barbares aventuriers qui les avoient sollicités. Les Indiens se refuserent à toute liaison avec des étrangers avides qui menaçoient également leur vie & leur liberté. Les armes ne furent pas plus favorables aux Espagnols que leurs perfides caresses. Les peuples du continent, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les isles qu'on avoit si facilement conquises. Des fleches empoisonnées pleuvoient sur eux de toutes parts; & aucun de ceux qui en étoient percés n'échappoit à une mort plus ou moins affreuse. Aux traits lancés par l'ennemi se joignirent bientôt d'autres causes de destruction; des naufrages inévitables dans des parages inconnus; un défaut de subsistances presque continuel sur des contrées entiérement incultes; les maladies particulieres à ce climat, le plus mal-sain de l'Amérique. Le peu qui avoient échappé à tant de calamités & qui ne purent pas regagner Saint-Domingue, se réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivoient dans l'anarchie, lorsque Vasco-Nugnès de Balboa parut au milieu d'eux. Cet homme, qui fut honoré du surnom d'Hercule par

les compagnons de ses forfaits, avoit un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire. Ces qualités le firent choisir pour chef; & toutes ses actions prouverent qu'il étoit digne de commander aux scélérats qui lui avoient donné leur suffrage. Jugeant qu'il devoit se trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que sur la côte, d'où des rapines répétées l'avoient arraché, il s'enfonça dans les montagnes. Le pays lui offrit, dit-on, d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'espece en Afrique & dans quelques isles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages, s'il est vrai qu'ils aient existé, étoient en petit nombre : mais il s'en trouva d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leurs droits. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris, à la mort de leurs femmes, les femmes, à la mort de leurs maris, se coupoient le bout d'un doigt; ensorte que la seule inspection de leurs mains indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit jusqu'ici, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer ce renversement de la raison. Si les femmes avoient été seules obligées à cette bizarre & cruelle cérémonie, il seroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir l'imposture d'une veuve qui auroit voulu se donner pour vierge à un nouvel époux. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le

constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impossibilité de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, la nation les faisoit périr pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa, soutenu par l'opiniâtreté de son caractere, poussé par l'insatiable cupidité de ses soldats, aidé par les meutes de ces dogues impitoyables qui avoient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitans du Darien, à les disperser ou à les soumettre.

III. On donne aux Espagnols la premiere notion du Pérou.

Un jour que les conquérans se disputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences, un jeune Cacique renversa la balance où on le pesoit. » Pourquoi, leur dit-il, du ton du » dédain, pourquoi vous brouiller pour si peu » de chose. Si c'est pour cet inutile métal que » vous avez quitté votre patrie, que vous égorgez tant de peuples, je vous conduirai dans une » région où il est si commun qu'on l'y emploie » aux plus vils usages. « Pressé de s'expliquer plus clairement, il assure qu'à peu de distance de l'Océan qui baigne le Darien, il est un autre Océan qui conduit à ce pays si riche. L'opinion s'établit aussitôt généralement que cette autre mer est celle que Colomb a si vivement cherchée ; & partent, le premier septembre 1513, pour l'aller reconnoî-

tre, cent-quatre-vingt-dix Espagnols, suivis de mille Indiens, qui doivent leur servir de guides, porter leurs vivres & leur bagage.

Du lieu d'où s'élançoit la troupe jusqu'au lieu où elle vouloit se rendre, il n'y a que soixante milles; mais il falloit gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivieres si larges, traverser des marais si profonds, pénétrer dans des forêts si épaisses, dissiper, gagner ou détruire tant de nations féroces, que ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls, aux fatigues & aux privations se trouverent au terme de leurs espérances. Sans perdre un moment, Balboa, armé de toutes pieces, à la maniere de l'ancienne chevalerie, avance assez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémisphères*, s'écrie ce barbare, *vous êtes témoins que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille. Ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déjà la croix étoit plantée sur la terre ferme, & le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnoient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvoient porter leurs pas sanglans. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avoit été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appellé Pérou, & les brigands qui en méditoient la conquête, reprirent la route du Darien où ils devoient rassembler les forces qu'exigeoit une entreprise si difficile.

Balboa s'attendoit à conduire ce grand projet. Ses compagnons avoient placé en lui leur con-

fiance. Il avoit fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte qu'il venoit de faire le plaçoit presque à côté de Colomb. Mais par un exemple de cette injustice, & d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection; où un grand général est remplacé, au milieu de ses triomphes, par un homme inepte; où une favorite dissipatrice & rapace dépose un ministre économe de la finance; où le bien général & les services rendus sont également oubliés, & où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie & de plaisanterie; Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux & cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on lui fît son procès, & lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres ou de son aveu, ses subalternes pilloient, brûloient, massacroient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis; & ce ne fut qu'après avoir détruit trois cents lieues de pays, qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'océan Pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de Panama.

IV. Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement.

Quelques années s'écoulerent sans que cet établissement pût remplir les hautes destinées auxquelles il étoit appellé. Enfin trois hommes, nés dans l'obscurité, entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa premiere occupation, ne convenant pas à son caractere, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice

& son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart ; & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever : mais sur-tout nécessaire à ceux qui, par leur naissance, ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs ; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise ; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scene, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de

férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés : jurant tous trois par le sang de Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices avec un vaisseau, cent douze hommes & quatre chevaux, vers le milieu de Novembre 1524, ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder; & dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyoit que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro qui lui menoit un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant; & il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avoient péri par la faim, par le fer ou par le climat; lorsque los-Rios, qui avoit succédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux qui avoient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize qui, fideles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouverent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avoit encore été, puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entiers dans l'isle de la Gorgonne, le lieu le plus mal-sain, le plus stérile & le plus affreux qui fût peut-être sur le globe. Mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire que la pitié seule avoit déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation, ils continuerent leur navigation & aborderent à Tumbez, bourgade assez considérable de l'empire qu'ils se proposoient d'envahir un jour. De cette rade où tout portoit l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route

de Panama, où il arriva dans les derniers jours de 1527 avec de la poudre d'or, avec des vases de ce précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plutôt ou plus tard d'interpretes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avoit éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Mais il falloit des soldats, il falloit des subsistances; & on leur refusoit l'un & l'autre secours dans la colonie. Le ministere, dont Pizarre lui-même étoit venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve, la levée des hommes, l'achat des approvisionnemens; & il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtoient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équipper que trois petits navires; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins & trente-six cavaliers. C'étoit bien peu pour les grandes vues qu'il falloit remplir: mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendoient tout de leurs armes ou de leur courage; & Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de Février de l'an 1531. La connoissance qu'il avoit acquise de ces mers, lui fit éviter les calamités qui avoient traversé sa premiere expédition; & il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'étoit proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte qui étoit très-difficile, en forçant ses habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avoient, en se livrant à cet esprit de rapine & de cruauté qui formoit les mœurs de ces temps barbares. L'isle de Puna, qui défendoit la rade, fut

forcée ; & la troupe entra victorieuse à Tumbez, où des maladies de tous les genres l'arrêterent trois mois entiers. L'arrivée des deux renforts qui lui venoient de Nicaragua la consolerent un peu du chagrin que lui causoit ce séjour forcé. Ils n'étoient, à la vérité, que de trente hommes chacun : mais ils étoient conduits par Sébastien Benalcazar & par Fernand Soto, qui tous deux jouissoient d'une réputation brillante. Les Espagnols ne furent pas inquiétés dans leur premiere conquête, & il faut en dire la raison.

V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire.

L'empire du Pérou, qui, comme la plupart des autres dominations, n'avoit dans l'origine que peu d'étendue, s'étoit successivement agrandi. Il avoit en particulier reçu un accroissement considérable du onzieme empereur Huyana-Capac, qui s'étoit emparé par la force du vaste pays de Quito, & qui pour légitimer, autant qu'il étoit possible, son usurpation, avoit épousé l'unique héritiere du roi détrôné. De cette union, que les loix & les préjugés réprouvoient également, étoit sorti Atabaliba qui, après la mort de son pere, prétendit à l'héritage de sa mere. Cette succession lui fut contestée par son frere aîné Huascar qui étoit d'un autre lit, & dont la naissance n'avoit point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrens. L'un avoit pour lui la faveur des peuples & l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire : mais l'autre s'étoit assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avoit pour lui les armées fut vainqueur, jetta son rival dans les fers, & plus puissant qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la premiere fois venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés, lorsque les Espagnols s'y montrerent. Dans

la confusion où étoit encore tout l'Etat, on ne songea pas à troubler leur marche, & ils arriverent sans obstacle à Caxamalca. Atabaliba, que des circonstances particulieres avoient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur le champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprete qu'il désiroit de les voir sortir de son territoire; & il annonça qu'il iroit concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabaliba vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux; gardez-vous de les offenser.*

On étoit assez près du palais, occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, son bréviaire dans l'autre, pénetre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait un long dicours, dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, & lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : *Je veux bien être l'ami*

du roi d'Espagne, mais non son tributaire; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre; & si les chrétiens adorent un dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en présentant son bréviaire à l'empereur. Atabaliba prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, & jettant le bréviaire: *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces: *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'Evangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols, qui vraisemblablement, avoient peine à retenir cette fureur, cette soif de sang, que leur inspiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que durent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque prisonnier; & poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabaliba, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étoient venus des environs pour voir leur maître. Tant

que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passerent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour sa rançon, autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds & large de seize, en pourroit contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais tandis que ceux de ses ministres, qui avoient le plus sa confiance, étoient occupés à rassembler ce qu'il falloit pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avoit promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avoient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentoient à le rétablir sur le trône de ses peres. Ce commencement de négociation l'effraya ; & dans ses craintes, il se décida à faire étrangler un rival qui lui paroissoit dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devoit donner à ses geoliers, Atabaliba pressa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivoit de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvoient le permettre. Dans peu, rien n'y auroit manqué ; mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritoient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-temps la distribution. On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'étoit réservé. Cent mille piastres ou

540,000 livres furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venoit de mener, & qui étoit encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 liv. chaque fantassin 21,600 liv. & le général, les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie de ces Espagnols. Atabaliba avoit donné son or, on s'étoit servi de son nom pour subjuguer l'esprit des peuples : il étoit temps qu'il finît son rôle. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. L'interprete Philipillo, qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes, auroit pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignoit que tant qu'on le laisseroit vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avoit été méprisé par lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savoit pas lire. Ces causes, peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On osa lui faire son procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette soif de sang & de rapine qui dirigeoit toutes leurs actions. Vraisemblablement, ils se seroient trouvés, sans tirer l'épée, les maîtres de ce vaste empire, s'ils avoient montré de la modération, de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-temps accoutumée à la plus aveugle soumission, constamment fidele aux maîtres qu'il avoit plu au ciel de lui envoyer, étonnée du terrible spectacle qui venoit de frapper ses yeux : cette nation auroit subi

le joug ſans trop murmurer. L'expoliation de ſes maiſons & de ſes temples; les outrages faits à ſes femmes & à ſes filles; des cruautés de tous les genres qui ſe ſuccédoient ſans interruption : tant d'infortunes diſpoſerent les peuples à la vengeance; & il ſe préſenta des chefs pour conduire ce reſſentiment.

Des armées nombreuſes remporterent d'abord quelques avantages ſur un petit nombre de tyrans perdus dans des régions immenſes : mais ces foibles ſuccès même ne furent pas durables. Pluſieurs des aventuriers, enrichis par la rançon d'Atabaliba, avoient quitté leurs drapeaux pour aller jouir plus paiſiblement ailleurs d'un bien acquis ſi rapidement. Leur fortune échauffa les eſprits dans l'ancien, dans le Nouveau-Monde; & de tous côtés on accourut au pays de l'or. Il arriva de-là que les Eſpagnols ſe multiplierent, en moins de temps, au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt, ils s'y trouverent au nombre de cinq ou ſix mille; & alors ceſſa toute réſiſtance. Ceux des Indiens qui étoient les plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, ſe réfugierent au loin dans des montagnes inacceſſibles. La plupart ſe ſoumirent aux loix du vainqueur.

Une révolution ſi étrange a été un ſujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou eſt un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher ſans ceſſe dans des gorges & des défilés. On y eſt réduit à paſſer, à repaſſer perpétuellement des torrens ou des rivieres dont les bords ſont toujours eſcarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'oſa pas même diſputer un terrain

dont la nature devoit lui être si connue, à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venoient de vomir sur ses rivages.

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui renfermés dans une voiture publique continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul & qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous; parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril est moins attendu, que la sécurité étoit plus entiere, & qu'elle avoit duré plus long-temps. Or c'étoit le cas des Péruviens. Ils vivoient sans inquiétude & sans trouble depuis plusieurs siecles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devoit être subjugué, quand même les dissentions domestiques, qui le bouleversoient, n'auroient pas préparé ses fers.

VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou, à l'arrivée des Espagnols.

Cet empire qui, selon les historiens Espagnols, florissoit depuis quatre siecles, avoit été fondé par Manco-Capac & par sa femme Mama Ocello, qui furent appellés incas ou seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvoient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisoient, comme nous, l'année en trois cents soixante-cinq jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solsti-

ces & les équinoxes, bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe : or on sait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de temps entre le naufrage & la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit quelques notions de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas su lire ? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos méthodes? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

Les législateurs se dirent enfans du soleil, envoyés par leur pere pour rendre les hommes bons & heureux. Ils penserent, sans doute, que ce préjugé enflammeroit l'ame des peuples qu'ils vouloient civiliser, éleveroit leur courage & leur ins-

pireroit plus d'amour pour leur patrie, plus de soumission aux loix.

C'étoit à des êtres nus, errans, sans culture, sans industrie, sans aucune de ces idées morales, qui sont les premiers liens de l'union sociale, que ces discours étoient adressés. Quelques-uns de ces barbares, que beaucoup d'autres imiterent depuis, s'assemblerent autour des législateurs dans le pays montueux de Cusco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir; à se loger. Ocello montra aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

L'astre du feu, qui dissipe les ténebres qui couvrent la terre; qui tire le rideau de la nuit, & étale subitement aux regards de l'homme étonné la scene la plus vaste, la plus auguste & la plus riante; que la gaieté des animaux, le ramage des oiseaux; le cantique de l'être qui pense, saluent à son lever; qui s'avance majestueusement au-dessus de leurs têtes, qui embrasse un espace immense dans sa marche à travers les espaces du ciel, dont le coucher replonge l'univers dans le silence & la tristesse; qui caractérise les saisons & les climats; qui forme & dissipe les orages; qui allume la foudre & qui l'éteint; qui verse sur les campagnes les pluies qui les fécondent, sur les forêts les pluies qui les nourrissent; qui anime tout par sa chaleur, embellit tout par sa présence, & dont l'absence jette par-tout la langueur & la mort: le soleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet quel être dans la nature est plus digne des hommages de l'homme ignorant que son éclat éblouit, de l'homme reconnoissant qu'il comble de bienfaits? Son culte fut

institué. On lui bâtit des temples, & on abolit les sacrifices humains. Les descendans des législateurs furent les seuls prêtres de la nation.

Les loix prononcerent la peine de mort contre l'homicide, le vol & l'adultere. Cette sévérité ne s'étendit guere à d'autres crimes.

La polygamie étoit défendue. Il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple de Cusco, qui étoient toutes de son sang.

Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute seroit légérement puni : mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avoit point d'indulgence pour l'oisiveté, regardée avec raison comme la source de tous les désordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avoient mis hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais avec l'obligation de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Tous les citoyens étoient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maisons, de fabriquer leurs instrumens d'agriculture. Chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins ; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu,

parce que les châtimens pour les fautes d'un seul, tomboient sur toute la décurie ; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire : tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté ; & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires de poëmes composés par la famille des incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & peut-être ailleurs, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui

lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millénaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte au ministre de l'inca.

Rarement avoit-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étoient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement étoit regardé comme un sacrilege, les regles ne devoient guere être transgressées. Lorsque ce malheur arrivoit, les coupables alloient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secretes, & demander à les expier. Ces peuples disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit & on le continuoit au son des instrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres & des temples, à tout ce qui concernoit le culte religieux. Elles étoient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nus, vivant misérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même. Le genre-humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la dépopulation & dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée, ce fut vraisemblablement, parce que les incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouvernement, que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De-là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain, mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de choses à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active, du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient pas proprement de commerce; & les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs

devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infaillible, & les magistrats integres comme le prince; puisque non-seulement le monarque, mais un décurion, un centenaire, un millénaire, tous ses préposés pouvoient changer à leur gré la destination des peines & des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les loix les plus sages n'ayant aucun principe de stabilité, devoient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractere primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu, depuis quelque temps, jetter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien

Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée ? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'univers entier ? ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de désirer.

Cessons donc, cessons de regarder comme une imagination folle cette succession de souverains sages, ces générations d'hommes sans reproche. Déplorons le sort de ces peuples, & ne leur envions pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissoient, sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plutôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérans du Pérou publierent sur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le désir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangeres ? Les premiers témoignages, qui même se contrarioient,

ont été infirmés par ceux qui les ont ſuivis; & enfin totalement détruits, lorſque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie ſi célébre du nouvel hémiſphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuſe de villes élevées avec tant de ſoin & de dépenſe. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités ſuperbes dans le Pérou, n'exiſte-t-il plus, à la réſerve de Cuſco & de Quito, que celles que le conquérant y a conſtruite? D'où vient qu'on ne retrouve guere que dans les vallées de las Capillas & de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des deſcriptions ſi exagérées? Les peuples étoient donc diſperſés dans les campagnes; & il étoit impoſſible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers, ni artiſtes, ni commerçans, ni grands propriétaires, & où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables, ces majeſtueux palais deſtinés à loger les incas dans le lieu de leur réſidence & dans leurs voyages. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger à travers des décombres cent fois bouleverſés par l'avarice qui comptoit trouver des tréſors, les maiſons royales n'avoient ni majeſté ni décoration. Elles ne différoient que par l'étendue & par l'épaiſſeur des bâtimens ordinaires, conſtruits avec des roſeaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes ſans ciment, ſelon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'empire. Il en exiſtoit ſans doute quelques-unes. Le bas-Pérou offre encore les débris de deux ſituées ſur des montagnes, l'une conſtruite avec de la terre & l'autre avec des troncs d'arbre. On ſoupçonne qu'elles avoient des

fossés & trois murailles, dont l'une dominoit sur l'autre. C'en étoit assez pour contenir les peuples subjugués, & pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvoient servir de rien contre la valeur & les armes de l'Europe. Les forteresses du haut-Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étoient pas plus propres. M. de la Condamine qui visita, avec l'attention scrupuleuse qui lui étoit propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable après celui de Cusco, ne lui trouva que peu d'étendue & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avoit que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignoroit l'usage des leviers & des poulies, pouvoit-il exécuter de plus grandes choses?

Il faut reléguer au rang des fables, ces aqueducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissés en ce genre de plus magnifique. La nécessité avoit enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux & des fossés dans les vallées, pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisoient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avoient jamais imaginé de creuser des puits : mais ces ouvrages de terre ou de pierre seche n'avoient rien de remarquable, rien qui fît soupçonner la plus légere connoissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la gran-

deur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auroient-ils pu construire de bois, eux qui ne savoient pas le travailler? Comment en auroient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes, & qui ne connoissoient pas la chaux? Cependant le voyageur étoit continuellement arrêté au passage des torrens si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle, on imagina d'assembler sept ou huit cables d'osier ou un plus grand nombre, de les lier ensemble par des cordages plus petits, de les couvrir par des branches d'arbres & par de la terre, & de les attacher fortement aux deux rives opposées. Par ce moyen, les communications se trouverent facilement & surement établies. Les rivieres, plus larges & moins rapides, étoient traversées sur des petits bâtimens à voile qui viroient de bord avec assez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables, les merveilles attribuées à ces *quipos* qui remplaçoient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture qui leur étoit inconnu. C'étoient, a-t-on dit, des registres de corde, où des nœuds variés & des couleurs diverses retraçoient les faits dont il étoit important ou agréable de conserver le souvenir, & qui étoient gardés par des dépositaires de confiance établis par l'autorité publique. Il seroit peut-être téméraire d'affirmer que ces especes d'hyérogliphes, dont nous n'avons jamais eu que des descriptions obscures, ne pouvoient donner aucune lumiere sur les événemens passés. Cependant, en voyant les erreurs qui se glissent dans nos histoires, malgré tant de

facilités pour les éviter, on ne sera guere porté à croire que des annales aussi singulieres que celles dont il s'agit ici, aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or; & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chef-d'œuvres de la Grece seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans le dessin. Les vases échappés au ravage du temps pourront bien servir de preuve de la patience des Indiens, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, long-temps conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagene assiégée par les Anglois; & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux, pour acheter une seule piece au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens

viens n'étoient guere avancés dans les sciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siécles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent & à les mettre en œuvre. Avec ces métaux, ils faisoient des ornemens, la plupart très-minces, pour les bras, pour le cou, pour le nez, pour les oreilles; & des statues creuses, sans soudure, qui, sculptées ou fondues, n'avoient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matieres étoient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étoient d'une argile très-fine, facilement travaillée, & de la grandeur, de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étoient destinés. Les poids n'étoient pas inconnus; & l'on découvre de temps en temps des balances dont les bassins sont d'argent & ont la figure d'un cône renversé. Deux especes de pierre, l'une molle & l'autre dure, l'une entiérement opaque & l'autre un peu transparente, l'une noire & l'autre couleur de plomb, servoient de miroir : on étoit parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbres recevoient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins serré, plus ou moins grossier, dont on s'habilloit, dont on faisoit même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étoient teintes en noir, en bleu & en rouge par le moyen du rocou, de différentes herbes & d'une feve sauvage qui croît dans les montagnes. On donnoit aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire assez souvent des tombeaux, la plupart fort élevés, où les citoyens distingués se fai-

ſoient enterrer avec ce qu'ils poſſédoient de plus rare, prouve que ces pierres précieuſes avoient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. Des heureux haſards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune & d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs; d'où l'on a conclu que les Péruviens connoiſſoient le mélange des métaux. Une choſe plus importante, c'eſt que ce cuivre n'eſt jamais rouillé, qu'il ne s'y attache jamais de verd-de-gris; ce qui paroît prouver que ces Indiens faiſoient entrer dans ſa préparation quelques matieres qui le préſervoient de ces inconvéniens funeſtes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainſi ait été perdu; ou par le découragement des naturels du pays, ou par le mépris que les conquérans avoient pour tout ce qui n'avoit point de rapport avec leur paſſion pour les richeſſes.

Mais avec quels inſtrumens s'exécutoient tous ces ouvrages, chez un peuple qui ne connoiſſoit pas le fer, regardé, avec raiſon, comme l'ame de tous les arts? Il ne s'eſt rien conſervé dans les maiſons particulieres, & l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumieres qu'il faudroit pour réſoudre ce problême. Peut-être les marteaux, les maillets dont on ſe ſervoit étoient-ils de quelque matiere que le temps aura pourrie ou défigurée? Si l'on ſe refuſoit à cette conjecture, il faudroit dire que tout s'opéroit avec des haches de cuivre qui ſervoient auſſi d'armes à la guerre. En ce cas, il falloit que le travail, le temps, la patience tinſſent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquoient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou & un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir,

à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur & à les joindre ſans ciment. Malheureuſement, ces inſtrumens n'avoient pas la même activité ſur le bois que ſur la pierre. Auſſi les mêmes hommes, qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne ſurent-ils jamais aſſembler une charpente par des mortaiſes, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de chaume ſoutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage. Ils ne prenoient de jour que par la porte, & n'avoit que des pieces détachées ſans communication.

VII. La ſoumiſſion du Pérou eſt l'époque des plus ſanglantes diviſions entre les conquérans.

Quoi qu'il en ſoit des arts que les Eſpagnols trouverent dans le Pérou, ces barbares ne ſe virent pas plutôt les maîtres de ce vaſte empire, qu'ils s'en diſputerent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçoient leurs premiers exploits. Les ſemences de cette diviſion avoient été jettées par Pizarre lui-même, qui, dans ſon voyage en Europe pour préparer une ſeconde expédition, dans les mers du Sud, s'étoit fait donner par le miniſtere une grande ſupériorité ſur Almagro. Le ſacrifice de ce qu'il devoit à une faveur momentanée, l'avoit un peu réconcilié avec ſon aſſocié juſtement offenſé de cette perfidie : mais le partage de la rançon d'Atabaliba aigrit de nouveau ces deux brigands altiers & avides. Une diſpute qui s'éleva ſur les limites de leurs gouvernemens reſpectifs, mit le comble à leur haine; & cette extrême averſion eut les ſuites les plus déplorables.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur ſource dans la tyrannie & dans l'anarchie. Dans l'anarchie, le peuple ſe diviſe par pelotons. Chaque petite faction a ſon démagogue; chacune a ſes pré-

tentions ſages ou folles, unanimes ou contradictoires, ſans qu'on le ſache. Il s'éleve une multitude de cris confus. Le premier coup eſt ſuivi de mille autres; & l'on s'entr'égorge ſans s'entendre. Les intérêts particuliers & les haines perſonnelles font durer les troubles publics; & l'on ne commence à s'expliquer que quand on eſt las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guere que trois partis, celui de la cour, celui de l'oppoſition & les indifférens, citoyens froids, ſans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité, & par le ridicule qu'ils jettent ſur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, & il n'en coûte la vie à perſonne. Sous la tyrannie, le calme eſt ſuivi de la chûte de pluſieurs têtes ou d'une ſeule.

Quoique les intérêts qui diviſoient les chefs des Eſpagnols ne fuſſent pas de cette importance, les effets n'en furent pas moins terribles. Après quelques négociations de mauvaiſe-foi d'un côté au moins, & par conſéquent inutiles, on eut recours au glaive pour ſavoir lequel des deux concurrens régiroit le Pérou entier. Le 6 avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cuſco, le ſort ſe décida contre Almagro qui fut pris & décapité.

Ceux de ſes partiſans qui avoient échappé au carnage ſe ſeroient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'oſât pas ſe fier aux ſoldats de ſon rival, ſoit qu'il ne pût pas ſurmonter un reſſentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluoit pas ſeulement des graces que l'acquiſition d'un grand empire faiſoit prodiguer; on les dépouilloit encore des récompenſes anciennement accordées à leurs ſervices; on les perſécutoit, on les humilioit.

Ces traitemens en conduisent un grand nombre à Lima. Là, dans la maison du fils de leur général, ils concertent dans le silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent, l'épée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, temps de repos dans les pays chauds. Ils pénetrent, sans résistance, dans le palais de Pizarre; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis où ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro, qu'on a revêtu de l'autorité, paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, liés à son sort par les crimes dont ils se sont

fouillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent des loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui sont tendus par Pedro Alvarès, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd, à débrouiller des ruses, le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti

du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans des honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés : *C'est moi qui ai tué Pizarre*. Leur chef fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Ces scenes d'horreur venoient de finir, lorsque Blasco Nunnez-Vela arriva, en 1544 au Pérou, avec le nom & les pouvoirs de vice-roi. La cour avoit cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant & d'une autorité très-étendue, pour que les décrets dont il étoit chargé trouvassent moins d'opposition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppression sous laquelle succomboient les Indiens, & plus particuliérement pour rendre utiles à la couronne d'immenses conquêtes, étoient-elles judicieusement conçues ? on en jugera.

Elles portoient que quelques Péruviens seroient libres dans le moment, & les autres à la mort de leurs oppresseurs : qu'à l'avenir, on ne pourroit pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail sans les payer ; que leurs corvées & leurs tributs seroient réglés : que les Espagnols, qui parcourroient les provinces à pied, n'auroient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq s'ils étoient à cheval : que les Caciques seroient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur & à son cortege.

Par les mêmes réglemens étoient annexés au domaine de l'état tous les départemens ou commanderies des gouverneurs, des officiers de justice, des agens du fisc, des évêques, des monasteres, des hôpitaux de tous ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres

qui pouvoient appartenir à d'autres maîtres, devoient subir la même loi, après que les possesseurs actuels auroient terminé une carriere plus ou moins longue, sans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfans en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution, n'auroit-il pas fallu adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, ramener à des principes d'équité l'injustice même, lier à l'intérêt général ceux qui n'avoient connu que des intérêts privés, rendre citoyens des aventuriers qui avoient comme oublié le pays de leur origine, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du désordre même; & par un tableau frappant des maux que l'anarchie venoit de causer, rendre cher & respectable un gouvernement réguliérement ordonné? Comment, sans aucun de ces préliminaires, la cour de Madrid put-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposoit?

La chose eût-elle été possible, employa-t-on l'instrument qu'il auroit fallu? C'eût été toujours un ouvrage de patience, de conciliation, & qui auroit exigé tous les talens du négociateur le plus consommé. Nunnez avoit-il quelqu'un de ces avantages? La nature ne lui avoit donné que de la droiture, du courage, de la fermeté, & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des défauts dans la situation où il se trouvoit, il commença à remplir sa mission sans aucun égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances. De l'étonnement, les peuples passerent à l'indignation, aux murmures, à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur esprit des causes qui les ont fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, s'ils sont victorieux, le calme qui succede à cette calamité passagere est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins & les instrumens de ces heureux troubles, réunissent plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme le plus capable est devenu le plus puissant, & chacun est étonné de se trouver à la place qui lui avoit été marquée par la nature.

Mais lorsque les dissentions ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles; la paix qui termine les horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profusions & par leurs désordres, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent, en quelques heures, les monumens de plusieurs siecles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quel-

ques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux, qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paye, le peuple avide de nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort : ces matieres & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'il avoit reçus dans l'ancien hémisphere. Il fut aussitôt dégradé, mis aux fers, & relégué dans une isle déserte d'où il ne devoit sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser : mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes ; les uns sous les étendards du vice-roi ; les autres sous ceux de Gonzale. Ils traînoient l'artillerie, ils applanissoient les chemins, ils portoient le bagage. Après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de

Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des ſiens, furent maſſacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra ſur les cérémonies qu'on devoit faire à ſa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais ſous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maiſons, comme on le pratiquoit à Rome, lorſqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale ſe contenta d'entrer à cheval, précédé par ſes lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ſes côtés, quatre évêques. Les magiſtrats le ſuivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & des divers inſtrumens de muſique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le déſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes, changerent ces diſpoſitions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

VIII. Un vieux prêtre fait enfin finir l'effuſion du ſang Eſpagnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gaſca, prêtre avancé en âge, mais prudent, déſintéreſſé, ferme, & ſur-tout très-délié. Il n'amenoit point de troupes, mais on lui avoit confié des pouvoirs illimités. Le premier uſage qu'il ſe permit d'en faire, ce fut de publier un pardon univerſel, ſans

diſtinction de perſonnes ou de crimes, & de révoquer les loix ſéveres qui avoient rendu l'adminiſtration précédente odieuſe. Cette démarche ſeule lui donna la flotte & les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amniſtie avoit été offerte en particulier avec tous les témoignages d'une diſtinction marquée, eût conſenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ſes partiſans le lui conſeilloient, les troubles ſe trouvoient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de deſcendre à une condition privée; & il eut recours aux armes dans l'eſpérance de perpétuer ſon rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cuſco où la Gaſca raſſembloit ſes forces. Le 9 d'Avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Saeſahuana. Un des lieutenans du général rebelle le voyant abandonné, dès la premiere charge, par ſes meilleurs ſoldats, lui conſeilla, mais en vain, de ſe précipiter dans les bataillons ennemis & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux ſe rendre & porter ſa tête ſur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ſes officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accuſent d'avoir maſſacré lui-même quatre cents hommes, d'avoir, par les miniſtere de ſes bourreaux, immolé plus de mille Eſpagnols, & fait périr, dans des travaux exceſſifs, plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus étonnans dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir. Dans un temps où toutes les ames étoient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidele à la faction qu'il avoit épouſée, quoique l'uſage de changer de drapeaux ſelon les circonſtances fût généralement établi. Jamais on ne

lui vit perdre la mémoire du plus léger service, & ceux qui l'avoient une fois obligé pouvoient lui manquer impunément. Sa cruauté étoit devenue proverbe; & dans ses plus atroces exécutions, il ne perdoit rien de sa gaieté. Fortement enclin à la raillerie, avec une saillie on le désarmoit, pendant qu'il insultoit au cri de la douleur qui lui paroissoit le cri de la lâcheté ou de la foiblesse. Ce cœur de fer se jouoit de tout. Pour rien il ôtoit, pour rien il conservoit la vie, parce qu'à ses yeux la vie n'étoit rien. Sa passion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de son corps, que la vigueur monstrueuse de son ame ne se maintinssent jusque dans l'âge le plus avancé. Dans la derniere vieillesse, il étoit encore le premier soldat, il étoit le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à sa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé, sans montrer aucun remords du passé, sans montrer aucune inquiétude sur l'avenir.

Telle fut la derniere scene d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays & dans tous les siecles : mais au Pérou, elles devoient avoir un caractere particulier de férocité. Ceux qui les suscitoient, ceux qui s'y engageoient étoient la plupart des aventuriers sans éducation & sans naissance. L'avarice qui les avoit poussés dans le Nouveau-Monde se joignit aux autres passions qui rendent les dissentions domestiques si durables & si violentes. Tous, tous sans exception, ne voyoient dans le chef qu'ils avoient choisi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devoit se borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptoit de solde. Comme le pillage & la confiscation devoient être le fruit de la victoire, il n'y avoit jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche

étoit exposé aux accusations; & il ne périssoit guere moins de citoyens par les mains du bourreau que de soldats dans les batailles. La plus basse crapule, le luxe le plus extravagant avoient bientôt épuisé cet or acquis par tant de forfaits; & l'on se livroit de nouveau à tous les excès de la licence militaire qui n'a point de frein.

Heureusement pour cette opulente partie de l'autre hémisphere, les plus séditieux des conquérans & de ceux qui suivoient leurs traces, avoient misérablement péri dans les divers événemens qui l'avoient tant de fois bouleversée. Il n'avoit guere survécu aux troubles que ceux qui avoient constamment préféré des occupations paisibles au fracas & aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvoit encore rester de commotion dans quelques esprits, s'appaisa peu à peu, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête. Alors, & alors seulement, les rois Catholiques se purent dire avec vérité les rois des Espagnols fixés au Pérou. Mais il restoit un inca.

Cet héritier légitime de tant de vastes états vivoit au milieu des montagnes dans l'indépendance. Des princesses de son sang asservies aux conquérans, abuserent de son inexpérience & de sa jeunesse pour l'engager à se rendre à Lima. Les usurpateurs de ses droits incontestables pousserent l'insolence jusqu'à lui donner des lettres de grace, & ne lui assignerent qu'un très-modique domaine pour sa subsistance. Il alla cacher sa honte & ses regrets dans la vallée d'Yucay, où une mort encore trop tardive termina trois ans après sa malheureuse carriere. Une fille unique qui lui survécut, épousa Loyola; & de ce mariage sont sorties les maisons d'Oropesa & d'Alcannizas. Ainsi fut consommée la conquête du Pérou, vers l'an 1560.

Lorſque les Caſtillans s'étoient montrés pour la premiere fois dans cet empire, il avoit plus de quinze cents milles de côte ſur la mer du Sud, & dans ſa profondeur il n'étoit borné que par les plus hautes des Cordilieres. En moins d'un demi-ſiecle, ces hommes turbulens poufferent à l'Eſt leurs conquêtes depuis Panama juſqu'à la riviere de la Plata, & à l'Oueſt depuis le Chagre juſqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquiſitions fuſſent la plupart ſéparées du Pérou par des déſerts affreux ou par des peuples qui défendoient opiniâtrément leur liberté, elles y furent toutes incorporées & en reçurent la loi juſques dans les derniers temps. Nous allons parcourir celles qui ont conſervé ou acquis quelque importance; & nous commencerons par le Darien.

IX. Notions ſur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de diviſer les nations?

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique Méridionale avec la Septentrionale, eſt fortifiée par une chaîne de hautes montagnes aſſez ſolide pour réſiſter à l'impulſion des deux océans oppoſés. Le pays eſt ſi aride, ſi pluvieux, ſi malſain, ſi rempli d'inſectes, que les Eſpagnols n'auroient jamais vraiſemblablement ſongé à s'y fixer, s'ils n'euſſent trouvé à Porto-Bello & à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique & la mer du Sud. Le reſte de l'iſthme les attira ſi peu, que les établiſſemens de Sainte-Marie & de Nombre de Dios, qu'on y avoit d'abord formés, ne tarderent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina, en 1698, douze cents Ecoſſois à s'y rendre. La ſociété, unie pour cette entrepriſe, ſe propoſoit de gagner la confiance du petit nombre de ſauvages que le fer n'avoit pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avoient éprouvé la férocité,

d'exploiter des mines qu'on croyoit plus abondantes qu'elles ne le ſont, de couper le paſſage aux galions par des croiſieres habilement dirigées, & de combiner aſſez heureuſement ſes forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un projet ſi menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confiſquer les effets de tous les Anglois qui trafiquoient ſi utilement dans ſes royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puiſſance déjà trop affoiblie, une eſcadre ſuffiſante pour le faire échouer. Il déplut aux Hollandois, qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étoient ſeuls en poſſeſſion. Il déplut au miniſtere Britannique même, qui prévit que l'Ecoſſe, devenue riche, voudroit ſortir de l'eſpece de dépendance où ſa pauvreté l'avoit juſqu'alors réduite. Cette oppoſition violente & univerſelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permiſſion que ſes favoris lui avoient arrachée. Ce fut alors une néceſſité d'évacuer l'iſle d'Or, où la nouvelle colonie avoit été placée.

Mais la crainte ſeule qu'avoient eue les Eſpagnols de ſe voir un pareil voiſin, les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avoient juſqu'alors toujours dédaignée. Leurs miſſionnaires réuſſirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenoit depuis cent cinquante juſqu'à deux cents ſauvages. Soit inconſtance dans les Indiens, ſoit dureté dans leurs conducteurs, ces établiſſemens naiſſans commencerent à déchéoir en 1716; & de nos jours, il n'en reſte plus que trois, défendus par quatre petits forts & par cent ſoldats.

X. Etendue, La province de Carthagene eſt bornée à l'Oueſt

l'Ouest par la riviere de Darien, & à l'Est par celle de la Magdelaine. Elle a cinquante-trois lieues de côte & quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides & très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace, sont séparées par des vallées larges, arrosées & fertiles. L'humidité & la chaleur excessives du climat empêchent, à la vérité, que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer : mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre, toutes les productions particulieres à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant, pour l'exportation, que le coton ; & encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

climat, sol, fortifications, port, population, mœurs, commerce de Carthagene.

Bastidas fut le premier Européen, qui en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y aborderent après lui : mais les peuples que ces brigands se proposoient d'asservir, leur opposerent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heridia parut enfin, en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla Carthagene.

Des corsaires François pillerent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante & un ans après par le célébre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître vouloit illustrer. Les Anglois se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siege, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brulots, deux galiotes à bombe, & assez de troupes de débarquement pour

conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon & de Wentowort; les cabales qui divisoient le camp & la flotte; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs & de soumission dans les subalternes : toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire & des avantages qu'elle s'étoit promise d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades Britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagene subsiste avec éclat dans une presqu'isle de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. Une garnison, plus ou moins nombreuse, selon les circonstances, défend tant d'ouvrages. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixieme partie de cette population. Les Indiens, les negres, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagene que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays, où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services; leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secou-

rus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se réfugier dans les campagnes & à s'y livrer à des travaux fatigans qu'un certain orgueil national & d'anciennes habitudes leur rendent également insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement & pour peu de temps.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & presque continuelles à Carthagene. Les torrents d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de Mai jusqu'à celui de Novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de Nord-Est dans la saison seche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusque dans leurs paroles toujours traînantes & prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent ensuite l'un & l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissemens accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se dé-

chirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonade faite avec le suc de l'opuntia ou raquette est, selon Godin, le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie si meurtriere. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers temps, ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagene après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville & son territoire présentent le spectacle d'une lepre hideuse qui attaque indifféremment les régnicoles & les étrangers. Les physiciens, qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avoient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués, y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par le danger des communications, permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qui lui est marqué à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si puissamment au plaisir, dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs re-

médes, & se reproduisent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent qui coule avec le sang, se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture? Il est des peuples en Afrique, placés à peu près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable : mais, outre la propriété qu'elle a d'éloigner les insectes incommodes sous ce ciel ardent, elle sert à assouplir la peau, à conserver à cet organe si essentiel à la vie, ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a destiné; elle calme encore l'irritation que la sécheresse & l'aridité doivent causer à la peau qui devient alors si dure, que toute transpiration est interceptée. Qu'on essaie une méthode à peu près semblable à Carthagene; qu'on y joigne la propreté qu'exige le climat; & peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lepre.

Malgré cette maladie dégoûtante; malgré les vices multipliés d'un climat incommode & dangereux: malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagene, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la riviere la plus tranquille. Deux canaux y conduisent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de sept à huit cents toises, avoit autrefois si peu de profondeur, que le plus léger canot y passoit difficilement. L'océan l'a successivement creusé au point, qu'on y trouve jusqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des temps amenoit de plus

grands changemens, la place seroit exposée. Aussi la cour de Madrid s'occupe-t-elle sérieusement des moyens de prévenir un si grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera-t-on pas d'expédient plus simple & plus sûr que d'opposer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierres & enfoncés dans la mer. Le canal de Bocachique a été jusqu'ici le seul praticable. Il est si étroit qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau de front. Les Anglois ayant détruit, en 1741, les fortifications qui le défendoient, on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça; mais en dedans du canal où elles assurent une défense plus opiniâtre.

Du temps que ces contrées étoient approvisionnées par la voie si connue des galions, les vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble, passoient à Carthagene avant d'aller à Porto-Bello, & y repassoient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage, ils y déposoient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, & ils en recevoient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphere avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires qui, en échange des marchandises qu'ils avoient portées, reçurent, chaque année, en or 9,357,806 liv. en argent 4,729,498 liv. en productions 851,765 liv. en tout 14,939,469 liv.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cents quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 liv. Par cinq

cents quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 livres. Par dix-sept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 livres. Par un quintal & demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 liv. Par sept quintaux d'écaille dont la valeur fut de 4,698 liv. Par quinze quintaux de nacre de perle, dont la valeur fut de 1,701 livres. Par seize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 livres. Par deux mille trente quintaux de brésillet, dont la valeur fut de 29,295 livres. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 livres. Par quarante-deux quintaux de sang-de-dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par six quintaux d'huile marie, dont la valeur fut de 2,700 livres. Par sept quintaux de salse-pareille, dont la valeur fut de 972 liv. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 388 liv. Enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 livres.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, & où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagene n'entra que pour 93,241 liv. Le sol de Sainte-Marthe est encore moins utile.

XI. Causes de l'oubli où est tombée la province de Sainte-Marthe.

Cette province, qui a quatre-vingts lieues du Levant au Couchant & cent trente du Nord au Midi, fut, comme les contrées de son voisinage, découverte malheureusement à l'époque désastreuse où les rois d'Espagne uniquement occupés de leur agrandissement en Europe, ne demandoient à ceux de leurs sujets qui passoient dans le Nouveau-Monde que le quint de l'or qu'ils ramassoient dans leurs pillages. A cette condition, des brigands que poussoient l'amour de la nouveauté, une passion désordonnée pour des métaux, l'espoir même de mériter le ciel, étoient les arbitres & les seuls arbitres de leurs actions. Ils pouvoient, sans qu'on

les en punît ou qu'on les en blâmât, errer dans une région ou dans une autre, conserver une conquête ou l'abandonner, mettre une terre en valeur ou la détruire, massacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenoit à la cour de Madrid, pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richesses. La source lui en paroissoit toujours honnête & toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la suite nécessaire de ces principes abominables. La désolation fut universelle. On en voit encore par-tout les funestes traces : mais plus particuliérement à Sainte-Marthe. Après que ses destructeurs eurent dépouillé les peuplades de l'or qu'elles avoient ramassé dans leurs rivieres, des perles qu'elles avoient pêchées sur leurs côtes, ils disparurent. Le peu d'entre eux qui s'y fixerent, éleverent une ou deux villes & quelques bourgades qui sont restées sans communication jusqu'à ce qu'elle ait été ouverte par l'activité infatigable de quelques missionnaires capucins qui sont parvenus, de nos jours, à réunir dans huit hameaux trois mille cent quatre-vingt-onze Motilones ou Euagiras, les plus féroces des sauvages indépendans qui la traversoient. Là végete leur méprisable postérité, nourrie & servie par quelques Indiens ou par quelques negres. Jamais la métropole n'a envoyé un navire dans cette contrée, & jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'industrie & l'activité s'y réduisent à livrer en fraude des bestiaux, sur-tout des mulets, aux Hollandois & aux autres cultivateurs des isles voisines qui donnent en échange des vêtemens & quelques autres objets de peu de valeur.

La superstition perpétue cette funeste indolence. Elle empêche de voir que ce n'est point par des

cérémonies, par des flagellations, par des *auto-da-fé*, qu'on honore la divinité : mais par des sueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux se persuadent qu'ils sont plus grands dans une église ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un attelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumieres qui auroient pu les détromper, arrivassent jusqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur sera inconnu. Si quelque heureux hasard le faisoit tomber dans leurs mains, ils en auroient horreur, & le regarderoient comme une production criminelle dont il faudroit brûler l'auteur.

XII. Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre.

Alphonse Ojeda reconnut le premier, en 1499, le pays appellé Venezuela ou petite Venise, nom qu'il reçut, parce qu'on y vit quelques huttes établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le suivirent ne songeoient à y former des établissemens. Leur ambition étoit de faire des esclaves pour les transporter aux isles que leur férocité avoit dépeuplées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa sur cette côte une colonie, & qu'il promit à sa cour une contrée abondante en métaux. Cette assurance donna lieu, l'année suivante, à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avoit réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête, & concentré dans ses mains tant de puissance, se trouvoit engagé, par son ambition ou par la jalousie de ses voisins, dans des querelles interminables dont la dépense excédoit ses facultés. Dans ses besoins, il avoit emprunté des sommes considérables aux Velsers d'Ausbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en payement la province de

Venezuela, & ils l'accepterent comme un fief de la Castille.

On devoit croire que des marchands, qui devoient leur fortune à l'achat & à la vente des productions territoriales, établiroient des cultures dans leur domaine. On devoit croire que des Allemands, élevés au milieu des mines, feroient exploiter celles qui se trouveroient sur la concession qui leur étoit faite. Ces espérances furent entiérement trompées. Les Velsers n'embarquerent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cents de ces féroces soldats que leur patrie commençoit à vendre à quiconque vouloit & pouvoit payer leur sang. Ces vils stipendiaires porterent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avoient contracté dans les différentes guerres où ils avoient servi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger & Sailler, ils parcoururent un pays immense, mettant les sauvages à la torture & leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où étoit leur or. Des Indiens, enchaînés & chargés de vivres, qu'on massacroit à l'instant où ils tomboient de fatigue, suivoient cette troupe barbare. Heureusement la faim, la fatigue, les fleches empoisonnées délivrerent la terre de cet odieux fardeau. Les Espagnols se remirent en possession d'un sol dont les Velsers ne vouloient plus; & leur conduite ne fut guere différente de celle qui venoit de causer tant d'horreur. Leur commandant Carvajal paya, il est vrai, de sa tête ses atrocités: mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'on y avoit plongées. De leurs cendres sortirent avec le temps quelques productions dont le cacao fut la plus importante.

XIII. Le cacao a toujours fixé les

Le cacaoyer est un arbre de grandeur moyenne, qui pousse ordinairement de sa racine cinq ou six troncs. Son bois est blanc, cassant & léger;

ſa racine rouſſâtre & un peu raboteuſe. A meſure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles ſont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur ſur trois de largeur. Elles ſont toutes portées ſur des pédicules courts, applatis & accompagnés à leur baſe de deux membranes ou ſtipules. Les fleurs naiſſent par petits paquets le long des tiges & des branches. Leur calice eſt verdâtre à cinq diviſions profondes. Les cinq pétales qui compoſent la corolle ſont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une laniere repliée en arc & élargie à ſon extrémité. Ils tiennent à une gaîne formée par l'aſſemblage de dix filets dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires ſont plus longs & en forme de languette. Le piſtil, placé dans le centre & ſurmonté d'un ſeul ſtyle, devient une capſule ovoïde & preſque ligneuſe, longue de ſix à ſept pouces, large de deux, inégale à ſa ſurface, relevée de dix côtes, ſéparée intérieurement en cinq loges par des cloiſons membraneuſes. Les amandes qu'elle contient, au nombre de trente & plus, ſont recouvertes d'une coque caſſante & enveloppées d'une pulpe blanchâtre. veux de l'Eſpagne ſur Venezuela

Ces amandes ſont la baſe du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuſe qu'elles contiennent & conſéquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capſule, lorſqu'après avoir paſſé ſucceſſivement du verd au jaune, elle acquiert une couleur de muſc foncé. On la fend avec un couteau, & l'on en ſépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entaſſe dans des eſpeces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe & enleve l'humidité ſurabondante des amandes que l'on expoſe enſuite

au soleil sur des claies pour achever la dessication. Le cacao ainsi préparé se conserve assez long-temps, pourvu qu'il soit dans un lieu sec : mais il n'est pas avantageux de les garder, parce qu'il perd en vieillissant une partie de son huile & de sa vertu.

Le cacaoyer vient aisément des graines que l'on seme dans des trous alignés, à la distance de cinq ou six pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'éleve assez promptement & commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes qui sont égales pour la qualité & pour l'abondance. Cet arbre veut un terrain gras & humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se desseche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. Les champs des cacaoyers sont encore sujets à être dévastés par les ouragans, si l'on ne prend la précaution de les entourer d'une lisiere d'arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent prospérer. Les soins qu'ils exigent d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui les priveroient de leur nourriture.

Le cacaoyer est cultivé avec succès dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde. Il croît même naturellement dans quelques-unes. Cependant son fruit n'est nulle part aussi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, si l'on en excepte Soconusco, il n'est d'aussi bonne qualité.

Mais, pendant deux siecles, les travaux de la colonie ne tournerent pas au profit de sa métropole. Le commerce national étoit tellement surchargé de droits, tellement embarrassé de formalités, que la province trouvoit un grand avantage

à recevoir des mains des Hollandois du Curacao toutes les marchandises dont elle avoit besoin, & à leur donner en payement sa production que ces infatigables voisins vendoient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrain où elle étoit récoltée. Ces liaisons interlopes étoient si vives & si suivies, que, depuis 1700 jusqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Espagne pour Venezuela que cinq navires qui, sans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

XIV. La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérités de la compagnie.

Tel étoit l'état des choses, lorsque quelques négocians de la province de Guipuscoa jugerent en 1728, qu'il leur seroit utile de se réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva & encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie payeroit pour tout ce qu'elle voudroit envoyer, pour tout ce qu'elle pourroit recevoir, les impôts déjà établis, & qu'elle entretiendroit à ses frais un nombre de garde-côtes suffisant pour préserver le pays de la contrebande.

Il se fit successivement quelques changemens dans le régime de ce corps. On ne l'avoit d'abord autorisé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendroit, lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers temps, la compagnie ne jouissoit pas d'un privilege exclusif. Le gouvernement le lui accorda, en 1742, pour le département de Caraque, & dix ans après pour celui de Maracaybo, deux territoires dont la réunion forme la province de Venezuela qui occupe quatre cents milles sur la côte.

Jusqu'en 1744, les vaisseaux, à leur retour du Nouveau-Monde, devoient tous déposer leur car-

gaiſon entiere dans la rade de Cadix. Après cette époque, leurs obligations ſe réduiſirent à y porter le cacao néceſſaire à l'approviſionnement de l'Andalouſie & des contrées limitrophes. On conſentit que le reſte fût débarqué à Saint-Sébaſtien, berceau de la compagnie.

C'étoit dans cette ville que ſe tenoit originairement l'aſſemblée générale des intéreſſés. En 1751, on la transféra dans la capitale de l'empire, où tous les deux ans elle eſt préſidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du conſeil des Indes.

Les marchandiſes étoient livrées à l'acheteur qui en offroit un plus haut prix. Un mécontentement univerſel avertit la cour qu'un petit nombre de riches aſſociés s'emparoient du cacao, regardé en Eſpagne comme une denrée de premiere néceſſité, & le vendoient enſuite tout ce qu'ils vouloient. Ces murmures firent régler, en 1752, que ſans ſupprimer les magaſins établis à Saint-Sébaſtien, à Cadix & à Madrid, on en établiroit de nouveaux à la Corogne, à Alicante, à Barcelone, & que dans tous le cacao ſeroit diſtribué en détail aux citoyens, au prix fixé par le miniſtere.

La compagnie obtint, en 1753, que ſes actions ſeroient réputées un bien immeuble, qu'on pourroit les ſubſtituer à perpétuité, & en former ces majorats inaliénables & indiviſibles qui flattent ſi généralement la fierté Eſpagnole.

On ſtatua, en 1761, que la compagnie avanceroit aux aſſociés qui le déſireroient la valeur de ſeize actions; que ces effets ſeroient mis en dépôt, & qu'on pourroit les vendre, ſi après un temps convenu le propriétaire ne les retiroit pas. Le but de cette ſage diſpoſition étoit de ſecourir ceux des intéreſſés qui auroient quelque embarras dans leurs

affaires, & de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'association.

Par des arrangemens faits en 1776, les opérations de la compagnie doivent s'étendre à Cumana, à l'Orenoque, à la Trinité, à la Marguerite. On n'a pas, il est vrai, asservi ces contrées à son monopole : mais les faveurs qu'elle a reçues sont équivalentes à un privilege exclusif.

Pendant ces changemens, les hommes libres & les esclaves se multiplioient à Venezuela. Les sept cents cinquante-neuf plantations distribuées dans soixante-une vallées sortoient de leur langueur, & il s'en formoit d'autres. Les anciennes cultures faisoient des progrès, & l'on en établissoit de nouvelles. Les troupeaux avançoient de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'étoit principalement dans le district de Caraque que les améliorations étoient remarquables. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitans, la plupart aisés. La Guayra qui servoit à sa navigation, quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de cabanes, devenoit peu à peu une peuplade considérable, & même une assez bonne rade par le moyen d'un grand mole construit avec intelligence.

Puerto Cabello, entiérement abandonné, & cependant un des meilleurs ports de l'Amérique, voyoit s'élever trois cents maisons. Essayons de démêler les causes de cette singuliere prospérité sous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que ses succès seroient inséparables de ceux de la colonie, & elle avança aux habitans jusqu'à 3,240,000 liv. sans intérêt. La dette devoit être acquittée en denrées, & ceux qui manquoient à leurs engagemens, étoient traduits au tribunal du représentant

du roi qui jugeoit ſeul ſi les cauſes du retard étoient ou n'étoient pas légitimes.

Les magaſins de la compagnie furent conſtamment pourvus de tout ce qui pouvoit être utile au pays, conſtamment ouverts à tout ce qu'il pouvoit livrer. De cette maniere, les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devoit vendre, la valeur de ce qu'elle devoit acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ſes agens. Le gouvernement de la province fixa toujours le prix de ce qui arrivoit d'Europe ; & une aſſemblée compoſée des adminiſtrateurs, des colons & des facteurs, décida toujours du prix des productions du ſol.

Ceux des habitans du Nouveau-Monde qui n'étoient pas contens de ce qui étoit réglé, eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien, pour leur propre compte, la ſixieme partie de leurs récoltes, & d'en retirer le produit en marchandiſes, mais toujours ſur les navires de la compagnie.

Par ces arrangemens, le cultivateur fut mieux récompenſé de ſes ſueurs qu'il ne l'avoit été au temps du commerce interlope. Ce nouvel ordre de choſes ne fut réellement funeſte qu'à un petit nombre d'hommes intrigans, actifs & hardis, qui réuniſſoient, à vil prix dans leurs mains, les productions du pays pour les livrer, à un prix beaucoup plus conſidérable, à des navigateurs étrangers du même caractere qu'eux.

Le nouveau royaume de Grenade, le Mexique, quelques iſles d'Amérique & les Canaries, étoient dans l'uſage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitans conſommoient. Ces colonies continuerent à jouir de leur droit ſans gêne. Elles

Elles l'exercerent même plus utilement, parce que la production qu'elles cherchoient à se procurer, devint plus abondante & fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois Venezuela ne fournissoit rien au commerce de la métropole. Depuis son origine, la compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement. Depuis 1748 jusqu'en 1753, la compagnie porta tous les ans dans la colonie pour 3,197,327 livres en marchandises. Tous les ans elle en retira 239,144 liv. en argent; trente-sept mille quintaux de cacao qu'elle vendit 5,332,000 livres; deux mille cinq cents quintaux de tabac qu'elle vendit 178,200 livres; cent cinquante-sept quintaux d'indigo qu'elle vendit 198,990 liv. vingt-deux mille cuirs en poil qu'elle vendit 356,400 livres; du *dividi* qu'elle vendit 27,000 livres : de sorte que ses retours monterent à 6,831,734 liv. Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 livres. Nous disons apparent, parce que sur cette somme les frais & les droits consommerent 1,932,500 livres. La compagnie n'eut de gain réel que 1,701,897 livres.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du dividi, qu'il a fallu abandonner, depuis qu'on a reconnu qu'il n'étoit pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep, comme on l'avoit cru un peu légérement. L'extension auroit été plus considérable, si l'on eût réussi à interrompre les liaisons interlopes. Mais malgré la vigilance de dix bâtimens croiseurs avec quatre-vingt-six canons, cent quatre-vingt-douze pierriers, cinq cents dix-huit hommes d'équipage; malgré douze postes de dix ou douze soldats chacun, établis sur la côte; malgré la dépense annuelle de 1,400,000 liv. la contrebande n'a pas

été entiérement extirpée; & c'est à Coro qu'elle se fait principalement.

La nation s'est également bien trouvée de l'établissement de la compagnie. Elle ne lui paye le cacao que la moitié de ce que les Hollandois le lui vendoient. Le quintal qu'on obtient aujourd'hui en Espagne pour cent soixante livres, en coûtoit autrefois trois cents vingt.

Les avantages que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne sont pas moins sensibles. Antérieurement à cette époque, les revenus de la couronne à Venezuela n'y étoient jamais suffisans pour les dépenses de souveraineté. Depuis, elles ont beaucoup augmenté, & parce qu'on a construit la citadelle de Puerto Cabello, qui a coûté 1,620,000 livres, & parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulieres. Cependant, le fisc a un superflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité & sur l'Orenoque. Ce n'est pas tout. En Europe, les denrées de la colonie payent annuellement à l'état plus de 1,600,000 livres, & la navigation qu'elles occasionnent lui forme quinze cents matelots ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle prospéré? tout, dans les premiers temps, portoit à douter si elle auroit jamais une existence heureuse. Quoique les colons eussent le droit d'en être membres, ils refuserent d'abord de lui livrer leurs productions. En Espagne, où une association commerçante étoit une nouveauté, on ne s'empressa guere de s'y faire inscrire, malgré l'exemple qu'en avoient donné le souverain, la reine, l'infant Don Louis & la province de Guipuscoa. Il fallut réduire à quinze cents le nombre des actions qu'il avoit été résolu de porter à trois mille; & le capital, qui devoit être de

six millions, fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêcherent pas qu'on ne fît aux intéressés des répartitions considérables, même dans les premiers ans. Les sommes en réserve se trouverent pourtant suffisantes, en 1752, pour doubler les fonds primitifs, & pour les tripler, en 1766, avec un intérêt régulier de cinq pour cent, sans compter les dividendes extraordinaires. Au premier janvier 1772, la compagnie, même en y comprenant la valeur des actions, qui s'étoit élevée à 9,000,000 livres, ne devoit que 15,198,618 livres 12 sols, & elle avoit 21,153,760 liv. 4 s. C'étoit donc 5,955,141 liv. 12 sols qu'elle avoit de plus qu'elle ne devoit.

Le mauvais esprit, qui regne généralement dans les sociétés exclusives, n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entreprises folles ne l'ont jamais jettée hors de ses mesures. Sa bonne foi l'a préservée de tout procès, de la contestation même la plus légere. Pour ne pas exposer son sort aux caprices de l'océan, au malheur des guerres, elle a fait constamment assurer ses cargaisons. Une fidélité inviolable a suivi ses engagemens. Enfin, dans une région où la plupart des terres sont substituées, & où il y a peu de bons débouchés pour l'argent, elle a obtenu à deux & demi pour cent tout celui que ses besoins demandoient.

Pour se ménager la bienveillance de la nation, généralement refusée par-tout au monopole, la compagnie a toujours voulu paroître animée d'un esprit public. Dès 1735, elle se chargea des atteliers de Placencia, qui fournissoient à peine huit mille fusils chaque année, & qui, sans compter quelques autres armes qu'on a commencé à y fabriquer, en donnent actuellement quatorze mille quatre cents avec leurs platines, qu'auparavant il

falloit tirer de Liege. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglois six de ses navires richement chargés, elle ne laissa pas de consacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvoit avoir de crédit & de puissance. Les bois de construction périssoient dans la Navarre. Il falloit les couper. Il falloit pratiquer des routes pour les traîner sur les bords de la Vidassoa. Il falloit rendre cette riviere capricieuse propre à les porter à son embouchure. Il falloit les conduire ensuite à l'important port du Ferrol. Depuis 1766, la compagnie exécute toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cesse d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie. Il est douteux si on lui laissera le temps de les exécuter. Le parti que paroît avoir pris la cour de Madrid, d'ouvrir tous ses ports du Nouveau-Monde à tous ses sujets de l'ancien, doit faire présumer que la province de Venezuela cessera, un peu plutôt, un peu plus tard, d'être dans les liens du monopole. La dissolution de la compagnie sera-t-elle un bien, sera-t-elle un mal? Les bonnes ou mauvaises combinaisons que fera le ministere Espagnol résoudront le problême.

XV. La cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las Casas. Travaux infructueux de cet homme célébre pour rendre la contrée florissante.

La côte de Cumana fut découverte, en 1498, par Colomb. Ojéda, qui étoit embarqué avec ce grand navigateur, y aborda l'année suivante, & y fit même assez paisiblement quelques échanges avec les sauvages. Il parut plus commode aux aventuriers qui le suivirent, de dépouiller ces hommes foibles de leur or ou de leurs perles; & ce brigandage étoit aussi commun dans cette contrée que dans les autres parties de l'Amérique, lorsque Las Casas entreprit d'en arrêter le cours.

Cet homme si célébre dans les annales du Nou-

veau-Monde, avoit accompagné son pere, à l'époque même de la découverte. La douceur & la simplicité des Indiens le frapperent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contre eux, que de leurs folles superstitions. On le voyoit continuellement voler d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples chers à son cœur, & pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ses efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendroit jamais rien dans les établissemens déjà formés; & il se proposa d'établir une colonie sur des fondemens nouveaux.

Ses colons devoient être tous cultivateurs, artisans ou missionnaires. Personne ne pouvoit se mêler parmi eux que de son aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcheroit qu'on ne les prît pour être de la race de ces Espagnols qui s'étoient rendus si odieux par leurs barbaries. Avec ces especes de chevaliers, il comptoit réussir sans guerre, sans violence & sans esclavage, à civiliser les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines. Il ne demandoit aucun secours au fisc dans les premiers temps; & il se contentoit pour la suite du douzieme des tributs qu'il y feroit tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires consomment les peuples comme une denrée, & traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impression que fit, sur le ministere Espagnol, le systême de Las Casas. Les refus ne le rebuterent point, & il réussit à se faire assigner Cumana, pour y réduire sa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt aussitôt toutes les provinces de la Castille, pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des atteliers. Mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur, pour s'expatrier, que des soldats ou des matelots. A peine en peut-il déterminer deux cents à le suivre. Avec eux, il fait voile pour l'Amérique, & aborde à Porto-Rico en 1519, après une navigation assez heureuse.

Quoique Las Casas n'eût quitté le nouvel hémisphere que depuis deux ans, à son retour la face s'en trouvoit totalement changée. La destruction entiere des Indiens dans les isles soumises à l'Espagne, avoit inspiré la résolution d'aller chercher dans le continent des esclaves, pour remplacer les infortunés que l'oppression avoit fait périr. Cette barbarie révolta l'ame indépendante des sauvages. Dans leur ressentiment, ils massacroient tous ceux de leurs ravisseurs que le hasard faisoit tomber dans leurs mains; & deux missionnaires que des vues, vraisemblablement louables, avoient conduits à Cumana, furent la victime de ces justes représailles. Ocampo partit sur le champ de Saint-Domingue pour aller punir un attentat commis contre le ciel même, ainsi qu'on s'exprimoit; & après avoir mis tout à feu & à sang, il y éleva une bourgade qu'il nomma Tolede.

Ce fut dans ces foibles palissades que Las Casas se vit réduit à placer le petit nombre de ses compagnons qui avoient résisté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avoit pas réussi à lui débaucher. Leur séjour n'y fut pas long. Les traits d'un ennemi implacable percerent la plupart d'entr'eux; & ceux que ces armes n'avoient pas atteints, furent forcés, en 1521, d'aller chercher ailleurs un asile.

Quelques Espagnols se sont depuis établis à Cumana : mais cette population a toujours été fort bornée, & ne s'est jamais éloignée des côtes. Pendant deux siecles, la métropole n'eut pas de liaisons directes avec sa colonie. Ce n'est que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boissons & des marchandises d'Europe, reçoivent du cacao & quelques autres productions.

XVI. Du fleuve Orenoque.

Ce fut Colomb qui, le premier, découvrit, en 1498, l'Orenoque, dont les bords furent depuis appellés Guyane Espagnole. Ce grand fleuve tire sa source des Cordilieres, & ne se jette dans l'océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été grossi dans un cours immense par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins considérables. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées & conserve la douceur de ses eaux douze lieues après être sorti du vaste & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant, sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité très-remarquable. L'Orenoque, commençant à croître en Avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reste le sixieme dans son plus grand accroissement. En Octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de Mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est réguliere, invariable même.

Ce phénomene paroît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphere du Nouveau-Monde n'offre, pour ainsi dire, que des mers & presque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son

grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est alors moins soumise à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui, n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordilieres ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomene si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par Rionegro, connoître la situation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on, dans la différence de leur position, de leur source & de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le systême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalieres, soit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés se seront portés sur les bords de l'Orenoque, on saura, du moins on cherchera les raisons des phénomenes de son cours. Mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent, par intervalle, le navigateur à porter ses bateaux & les denrées dont ils sont chargés.

XVII. Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Orenoque, & quelle elle est encore.

Avant l'arrivée des Européens, les peuples qui traversent ou qui fréquentent ce fleuve voisin du brûlant équateur, ne connoissoient, ni vêtemens, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de la pauvreté, ils vivoient la plupart de chasse, de pêche, de fruits sauvages. L'agriculture devoit être peu de chose, où l'on n'avoit qu'un bâton

pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres qui, après avoir été brûlés ou pourris, laissoient un terrain propre à former un champ.

Les femmes étoient dans l'oppression sur l'Orenoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sûreté & de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espece. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque solidité, dans les forêts, si la tendresse paternelle & maternelle n'attachoit les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister: mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entourré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité: tout ôte la pensée & la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette co-habitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force & au courage, la foiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux, regardés comme abjects, sont leur partage. Des mains, accoutumées à manier des armes ou la rame, se croiroient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin

de la rendre agréable. Dans l'aiſance & le loiſir dont ils jouiſſent, ils peuvent ſe faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs déſirs, & ajouter à l'idée du plaiſir phyſique celle d'un ſentiment plus noble.

Les relations des deux ſexes ſe perfectionnent encore auſſi-tôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété qui n'exiſtoit pas chez les peuples ſauvages, qui étoit peu de choſe chez les peuples paſteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occaſionner dans la conſidération. Alors, les nœuds du mariage ne ſe forment plus au haſard; l'on veut qu'ils ſoient aſſortis. Pour être accepté, il faut plaire; & cette néceſſité attire des égards aux femmes, & leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts & du commerce. Alors les affaires ſe multiplient, les rapports ſe compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent ſouvent de leur attelier ou de leurs foyers, ſe trouvent dans la néceſſité d'aſſocier à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la diſſipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obſcures ou ſérieuſes, elles ſe livrent, ſans réſerve & avec ſuccès, à des fonctions dont elles ſe trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chere & familiere la pratique de toutes les vertus domeſtiques. L'autorité, le reſpect & l'attachement de tout ce qui les entoure, ſont la récompenſe d'une conduite ſi eſtimable.

Vient enfin le temps où l'on eſt dégoûté du travail par l'accroiſſement des fortunes. Le ſoin principal eſt de prévenir l'ennui, de multiplier les

amuſemens, d'étendre les jouiſſances. A cette époque, les femmes ſont recherchées avec empreſſement, & pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, & pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaiſons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jettées ſur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaiſirs, & le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur ſouverain eſt de leur plaire, & la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux ſexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable que dans la cité ſouvent l'époux tient moins à ſa femme & la femme à ſon époux, qu'au fond des forêts, que les enfans confiés en naiſſant à des mercenaires ne ſont plus un lien; & que l'inconſtance qui n'auroit aucune ſuite fâcheuſe chez la plupart des peuples ſauvages, influe ſur la tranquillité domeſtique & ſur le bonheur chez les nations policées, où elle eſt un des principaux ſymptômes d'une corruption générale & de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie, exercée contre les femmes ſur les rives de l'Orenoque encore plus que dans le reſte du Nouveau-Monde, doit être une des principales cauſes de la dépopulation de ces contrées ſi favoriſées de la nature. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de ſi près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorragie. Le chriſtianiſme même n'a pas réuſſi à déraciner cet uſage abominable. On a pour garant le jéſuite Gumilla qui, averti que l'une de ſes néophytes venoit de commettre un pareil aſſaſſinat, alla la trouver pour lui reprocher ſon crime dans les termes

les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre; ce qu'elle fit en ces termes :

» Plût à Dieu, pere, plût à Dieu, qu'au mo-» ment où ma mere me mit au monde, elle eût » eu assez d'amour & de compassion pour épargner » à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout ce que » j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours. Si ma mere » m'eût étouffée lorsque je naquis, je serois morte, » mais je n'aurois pas senti la mort, & j'aurois » échappé à la plus malheureuse des conditions. » Combien j'ai souffert, & qui sait ce qui me reste » à souffrir !

» Représente-toi, pere, les peines qui sont ré-» servées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils » nous accompagnent dans les champs avec leur arc » & leurs fleches : nous y allons, nous, chargées » d'un enfant que nous portons dans une corbeille, » & d'un autre qui pend à nos mamelles. Ils vont » tuer un oiseau ou prendre un poisson : nous bê-» chons la terre, nous, & après avoir supporté toute » la fatigue de la culture, nous supportons toute » celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans » aucun fardeau : nous, nous leur apportons des » racines pour leur nourriture & du maïs pour » leur boisson. De retour chez eux, ils vont s'en-» tretenir avec leurs amis : nous, nous allons cher-» cher du bois & de l'eau pour préparer leur sou-» per. Ont-ils mangé, ils s'endorment; nous, nous » passons la plus grande partie de la nuit à mou-» dre le maïs & à leur faire la chica. Et quelle est » la récompense de nos veilles? Ils boivent, & » quand ils sont ivres, ils nous traînent par les » cheveux & nous foulent aux pieds.

» Ah! pere, plût à Dieu que ma mere m'eût

» étouffée en naissant. Tu sais toi-même si nos » plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois » tous les jours : mais notre plus grand malheur, » tu ne saurois le connoître. Il est triste pour la » pauvre Indienne de servir son mari comme une » esclave, aux champs accablée de sueurs, & au logis » privée de repos. Cependant il est plus affreux » encore de le voir au bout de vingt ans prendre » une autre femme plus jeune qui n'a point de ju- » gement. Il s'attache à elle. Elle frappe nos en- » fans. Elle nous commande. Elle nous traite com- » me ses servantes ; & au moindre murmure qui » nous échapperoit, une branche d'arbre levée...... » Ah ! pere, comment veux-tu que nous suppor- » tions cet état ? Qu'a de mieux à faire une In- » dienne que de soustraire son enfant à une servi- » tude mille fois pire que la mort ? Plût à Dieu, » pere ; je te le répete, que ma mere m'eût assez » aimée pour m'enterrer lorsque je naquis ! Mon » cœur n'auroit pas tant à souffrir, ni mes yeux à » pleurer. «

XVIII. Etat de la colonie Espagnole, formée sur les rives de l'Orenoque.

Les Espagnols, qui ne pouvoient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvroient, perdirent de vue l'Orenoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriserent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avoit jetté se livrerent à la culture du tabac avec tant d'ardeur qu'ils en livroient tous les ans quelques cargaisons aux bâtimens étrangers qui se présentoient pour l'acheter. Cette liaison interlope fut proscrite par la métropole, & des corsaires entreprenans pillerent deux fois cet établissement sans force. Ces désastres le firent oublier. On s'en ressouvint en 1753. Le chef d'escadre, Nicolas de Yturiaga, y fut envoyé. Cet homme sage établit un gouvernement

régulier dans la colonie qui s'étoit formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771, on voyoit sur les rives de l'Orenoque treize villages qui réunissoient quatre mille deux cents dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou negres; quatre cents trente-une propriétés, douze mille huit cents cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avoit réussi à détacher de la vie sauvage, étoient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avoient été sous la direction des jésuites, comptoient quatorze cents vingt-six habitans, trois cents quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des cordeliers comptoient dix-neuf cents trente-quatre habitans, trois cents cinq propriétés, neuf cents cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des capucins Aragonois comptoient deux mille deux cents onze habitans, quatre cents soixante-dix propriétés, cinq cents sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des capucins de Catalogne, comptoient six mille huit cents trente habitans, quinze cents quatre-vingt douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'étoit en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cents vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cents quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers temps, les Hollandois de Curacao trafiquoient seuls avec cet établissement. Ils fournissoient à ses besoins, & on les payoit avec du tabac, des cuirs & des troupeaux. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se

concluoient tous les marchés. Les noirs & les Européens faisoient les leurs eux-mêmes : mais c'étoient les missionnaires seuls qui traitoient pour leurs néophytes. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires Espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes & fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, & que les semences qu'on y a jettées produiront, un peu plutôt un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser : mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps, qui accroît les forces, abrege les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne.

XIX. Courte description du nouveau royaume de Grenade.

Derriere les côtes très-étendues, dont nous venons de parler, & dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Cordilieres qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture : mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent, offrent un sol fertile.

Même avant la conquête, le pays étoit fort peu habité. Au milieu des sauvages qui le parcouroient, s'étoit cependant formée une nation qui avoit une religion, un gouvernement, une culture ; & qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens, s'étoit élevée beaucoup au-dessus de tous les autres

peuples de l'Amérique Ni l'hiſtoire, ni la tradition ne nous apprennent comment avoit été créé cet état : mais on doit croire qu'il a exiſté, quoiqu'il ne reſte aucune trace de ſa civiliſation.

Ce royaume, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, ſe nommoit Bogota. Benalcazar, qui commandoit à Quito, l'attaqua en 1526 du côté du Sud, & Queſada, qui avoit débarqué à Sainte-Marthe, l'attaqua du côté du Nord. Des hommes unis entre eux, accoutumés à combattre enſemble, conduits par un chef abſolu : ces hommes devoient faire & firent, en effet, quelque réſiſtance : mais il fallut enfin céder à la valeur, aux armes, & à la diſcipline de l'Europe. Les deux capitaines Eſpagnols eurent la gloire, puiſqu'on veut que c'en ſoit une, d'ajouter une grande poſſeſſion à celles dont leurs ſouverains s'étoient laiſſés ſurcharger dans cet autre hémiſphere. Avec le temps, les provinces plus ou moins éloignées de ce centre, ſe ſoumirent en partie. Nous diſons en partie, parce que l'organiſation du pays eſt telle qu'il ne fut jamais poſſible d'en ſubjuguer tous les habitans, & que ceux d'entre eux qui avoient reçu des fers, les briſoient auſſi-tôt qu'ils avoient le courage de le bien vouloir. Il n'eſt pas même ſans quelque vraiſemblance que la plupart auroient pris cette détermination, ſi on les eût aſſujettis à ces travaux deſtructeurs qui ont cauſé tant de ravages dans les autres parties du Nouveau-Monde.

XX. Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il eſt, & ce qu'il peut devenir.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthouſiaſme preſque ſans exemple des richeſſes qui ſortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne pouſſa ſi loin l'exagération. Si la réalité eût ſeulement approché des fables, cette grande proſpérité ſeroit

consignée dans des regiſtres publics, ainſi que celles de toutes les colonies véritablement intéreſſantes. D'autres monumens en auroient perpétué le ſouvenir. Dans aucun temps, ces tréſors n'exiſterent donc que ſous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules ou qui ſe laiſſoient entraîner par l'eſpoir d'ajouter à l'éclat dont déjà brilloit leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuſe tranſparente, de couleur verte & qui n'a guere plus de dureté que le cryſtal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fourniſſent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'eſt pour cela qu'on les appelloit orientales. Cette opinion a été abandonnée, lorſque ceux qui la défendoient ſe ſont vus dans l'impuiſſance de nommer les lieux où elles ſe formoient. Actuellement, il eſt établi que l'Aſie ne nous a jamais vendu de ces pierreries que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouvel hémiſphere.

C'eſt donc à l'Amérique ſeule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briſerent ſur des enclumes, dans la perſuaſion où étoient ces aventuriers qu'elles ne devoient pas ſe briſer, ſi elles étoient fines. Cette perte devenoit plus ſenſible, par l'impoſſibilité de découvrir la mine d'où les incas les avoient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vuide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, ſoit qu'elles ſoient devenues plus rares, ſoit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or

qui en vient est plus abondant; & ce sont les provinces du Popayan & du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers & sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abymes, se trouve presque à la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle, mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisoient périr très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux sont en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils levent leurs yeux jusqu'aux Espagnols. Alors, ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérans superbes.

La cour de Madrid étoit mécontente qu'une région, dont on lui exaltoit sans cesse les avantages naturels, lui envoyât si peu d'objets, & lui envoyât si peu de chacun. L'éloignement où étoit ce vaste pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale, devoit être une des principales causes de cette inaction. Une surveillance plus immédiate pouvoit lui communiquer plus de mouvement, & un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-royauté du

Pérou fut coupée en deux. Celle, qu'en 1718, on établit dans la Nouvelle-Grenade, fut formée sur la mer du Nord de tout l'espace qui s'étend depuis les frontieres du Mexique jusqu'à l'Orenoque, & sur la mer du Sud de celui qui commence à Veragua & qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique sage, quoique nécessaire, ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en étoit promis. Il faut beaucoup de temps pour former de bons administrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre, & pour rappeller au travail des générations énervées par deux siecles de fainéantise & de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer; & l'Espagne en retire déjà quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passoit en fraude à l'étranger; & c'étoit principalement par les rivieres d'Atrato & de la Hache. On s'est rendu maître de leur cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il se fera de la contrebande tout le temps que les Espagnols & leurs voisins auront intérêt à s'y livrer : mais elle sera moindre qu'elle ne l'étoit. Les ports de la métropole enverront plus de marchandises & recevront plus de métaux.

La communication entre une province & une autre province, entre une ville & une autre ville, entre une bourgade même & une autre bourgade, étoit difficile ou impraticable. Tout voyageur étoit plus ou moins exposé à être pillé, à être massacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis, autrefois implacables, cedent peu-à-peu aux invitations des missionnaires qui ont le courage de les aller chercher, & aux témoignages de bienveillance qui

ont enfin remplacé les férocités si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue, les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés & tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, plusieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiroient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangeres dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulieres au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes : mais la difficulté, la cherté des transports ne permettront guere à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habitent se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau royaume. La qualité du sol les indique. Les tremblemens de terre presque journaliers en tirent leur origine. C'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraînent habituellement les rivieres ; & c'étoit d'elles qu'étoit sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arracherent, sur les côtes, en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Muso, à Pampelune, à Tacayma, à Canaverales, ce ne sont pas de simples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes ; & l'on espere qu'elles ne seront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis quelque temps. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du Choco & du Popayan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de la vice-royauté.

La ville est située au pied d'un mont sourcilleux & froid, à l'entrée d'une vaste & superbe plaine. En 1774, elle avoit dix-sept cents soixante-dix maisons, trois mille deux cents quarante-six familles, & seize mille deux cents trente-trois habitans. La population y doit augmenter, puisque c'est le siege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, l'entrepôt du commerce, puisqu'enfin c'est la résidence d'un archevêque dont la jurisdiction immédiate s'étend sur trente & une bourgades Espagnoles qu'on appelle villes, sur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement assujettis, sur vingt-huit missions établies dans des temps modernes, & qui, comme métropolitain, a aussi une sorte d'inspection sur les dioceses de Quito, de Panama, de Caraque, de Sainte-Marthe & de Carthagene. C'est par cette derniere place, quoique éloignée de cent lieues, & par la riviere de la Magdelaine, que Santa-Fé entretient sa communication avec l'Europe. La même route sert pour Quito.

XXI. Singularités remarquables dans la province de Quito.

Cette province a une étendue immense : mais la plus grande partie de ce vaste espace est remplie de forêts, de marais, de déserts où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques sauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Espagnols, qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordilieres.

C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printemps est perpétuel. La nature a réuni sous la ligne, qui couvre tant de mers & si peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'astre bienfaisant qui féconde tout : l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphere : le voisinage des montagnes

d'une hauteur, d'une étendue prodigieuses & toujours couvertes de neige : des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout luit alors, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De temps en temps d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite; &, à cette époque, la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse enfante des maladies dangereuses.

Mais si l'on excepte ces contre-temps infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtans qui affligent l'Amérique presque entiere. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se desseche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes & ornées de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits dont la couleur, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance

à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les semences nouvelles; d'autres grandir & se hérisser d'épis; d'autres jaunir; d'autres enfin tomber sous la faucille du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété constante tient uniquement à la diversité des expositions.

XXII. Le pays de Quito est très-peuplé, & pourquoi. Quels sont les travaux de ses habitans.

Aussi est-ce la partie du continent Américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra. Dix-huit ou vingt mille à Otabalo. Dix à douze mille à Latacunga. Dix-huit à vingt mille à Riobamba. Huit à dix mille à Hambato. Vingt-cinq à trente mille à Cuenca. Dix mille à Loxa & six mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population seroit certainement moins considérable, si, comme en tant d'autres lieux, elle avoit été enterrée dans les mines. Des écrits sans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée d'avoir laissé tomber celles qui furent ouvertes au temps de la conquête, & d'avoir négligé celles qui ont été découvertes successivement. Le reproche paroît mal-fondé à des gens éclairés qui ont vu les choses de très-près. Ils pensent généralement que les mines de ce district ne sont pas assez abondantes pour soutenir les frais qu'il faudroit faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on réfléchisse sur la passion que les Espagnols montrerent dans tous les temps pour un genre de richesse qui, sans aucun travail de leur part, ne coûtoit que le sang de leurs esclaves, on présumera qu'il n'y a qu'une entiere impossibilité fondée sur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer

à se refuser à leur penchant naturel & aux pressantes sollicitations de leur métropole.

Dans le pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps grossiers. Avec le produit de ce qu'en consommoient les différentes contrées de l'Amérique Méridionale, il payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui fut jamais permis de demander à son sol; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes, le savon fait avec de la graisse de chevre, que lui fournissoient Pinra & Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeoient sa culture & ses atteliers; le peu qu'il lui étoit possible de consommer des marchandises de notre hémisphere. Ces ressources ont bien diminué depuis qu'il s'est établi des fabriques du même genre dans les provinces voisines, sur-tout depuis que le meilleur marché des toileries & des lainages de l'Europe en a singuliérement étendu l'usage. Aussi le pays est-il tombé dans la plus extrême misere.

Jamais il n'en sortira par ses denrées. Ce n'est pas que ses campagnes ne soient généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommeroit-on un sol aussi fertile & dont l'exploitation ne fût pas plus chere : mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richesses naturelles soient consommées sur le même terrain qui les a produites. Le quinquina est la seule production qui jusqu'ici ait pu être exportée.

XXIII. Le quinquina vient de la pro- L'arbre qui donne ce précieux remede pousse une tige droite, & s'éleve beaucoup lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc & ses branches

ſont proportionnés à ſa hauteur. Les feuilles oppoſées, réunies à leur baſe par une membrane ou ſtipule intermédiaire, ſont ovales, élargies par le bas, aiguëes à leur ſommet, très-liſſes & d'un beau verd. De l'aiſſelle des feuilles ſupérieures, plus petites, ſortent des bouquets de fleurs ſemblables, au premier aſpect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq diviſions. La corolle forme un tube alongé, bleuâtre en dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évaſé par le haut & diviſé en cinq lobes finement dentelés. Elle eſt portée ſur le piſtil qui, ſurmonté d'un ſeul ſtyle, occupe le fond du calice & devient avec lui un fruit ſec, tronqué ſupérieurement, partagé dans ſa longueur en deux demi-coques remplies de ſemences, bordées d'un feuillet membraneux.

vince de Quito. Conſidérations ſur ce remede.

Cet arbre croît ſur la pente des montagnes. Sa ſeule partie précieuſe eſt ſon écorce, connue par ſa vertu fébrifuge, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. La plus épaiſſe a été préférée, juſqu'à ce que des analyſes & des expériences réitérées aient démontré que l'écorce mince avoit plus de vertu.

Les habitans diſtinguent trois eſpeces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune & le rouge, qui ſont également eſtimés & ne different que par l'intenſité de leur couleur; le blanc qui eſt peu recherché à cauſe de ſa vertu très-inférieure. On le reconnoît à ſa feuille moins liſſe & plus ronde, à ſa fleur plus blanche, à ſa graine plus groſſe, & à ſon écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne eſpece eſt ordinairement brune, caſſante & rude à ſa ſurface, avec des briſures.

Sur le bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc : mais on crut long-temps que le jaune & le rouge ne ſe

trouvoient que ſur le territoire de Loxa, ville fondée, en 1546, par le capitaine Alonzo de Mercadillo. Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues de cette place, ſur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver, par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. En voulant multiplier les récoltes, on détruiſit les arbres anciens, & on ne laiſſa pas aux nouveaux le temps de prendre toute leur croiſſance; de ſorte que les plus forts ont maintenant à peine trois toiſes de hauteur. Cette diſette fit multiplier les recherches. Enfin on retrouva le même arbre à Riobamba, à Cuenca, dans le voiſinage de Loxa, & plus récemment à Bogota dans le nouveau royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les jéſuites qui l'y avoient porté, le diſtribuerent gratuitement aux pauvres & le vendirent très-cher aux riches. L'année ſuivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation qui ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faiſoit, s'aviſerent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit ſi recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina. Les meſures que prit la cour de Madrid pour remédier à un déſordre ſi dangereux, n'eurent pas un ſuccès complet. Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité pour empêcher la falſification. Auſſi l'uſage du remede eſt-il devenu de plus en plus général, ſur-tout en Angleterre.

C'eſt une opinion généralement reçue que les naturels du pays connurent fort anciennement le

quinquina, & qu'ils recouroient à sa vertu contre les fievres intermittentes. On le faisoit simplement infuser dans l'eau, & l'on donnoit la liqueur à boire au malade, sans le marc. M. Joseph de Jussieu leur enseigna à en tirer l'extrait, dont l'usage est bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniste, le plus habile de ceux que leur passion pour les progrès de l'histoire naturelle aient conduits dans les possessions Espagnoles du Nouveau-Monde, avoit un zele bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique Méridionale avec des fatigues incroyables, & il se disposoit à enrichir l'Europe des grandes découvertes qu'il avoit faites, lorsque ses papiers lui furent volés. Une mémoire excellente pouvoit remédier en partie à cette infortune. Cette ressource lui fut encore ôtée. Au Pérou, on eut un besoin pressant d'un médecin & d'un ingénieur. M. de Jussieu avoit les connoissances que demandent ces deux professions, & l'administration du pays en exigea l'emploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradictions, de dégoûts & d'ingratitudes, que cet excellent homme n'y put résister. Son esprit étoit entiérement aliéné, lorsqu'en 1771, on l'embarqua sans fortune pour une patrie qu'il avoit quittée depuis trente-six ans. Ni le gouvernement qui l'avoit envoyé dans l'autre hémisphere, ni celui qui l'y avoit retenu ne daignerent s'occuper de sa destinée. Elle auroit été affreuse, sans la tendresse d'un frere, aussi respecté pour sa vertu que célébre par ses lumieres. Les dignes neveux de M. Bernard de Jussieu ont hérité des sollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puisse cette conduite d'une famille illustre dans les sciences servir de mo-

dele à tous ceux qui, pour leur bonheur ou pour leur malheur, cultivent les lettres.

M. Joſeph de Juſſieu, qui avoit trouvé les peuples dociles aux inſtructions qu'il leur donnoit ſur le quinquina, voulut leur perſuader encore de perfectionner, par des ſoins ſuivis, & la cochenille ſylveſtre que le pays même fourniſſoit à leurs manufactures, & la cannelle groſſiere qu'ils tiroient de Quixos & de Macas : mais ſes conſeils n'ont rien produit juſqu'ici, ſoit que ces productions ſe ſoient refuſées à toute amélioration, ſoit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La derniere conjecture paroîtra la plus vraiſemblable à ceux qui auront une juſte idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Eſpagnols Américains, ils vivent dans une oiſiveté dont rien ne les fait ſortir, dans des débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs ſont plus particuliérement les mœurs des hommes que la naiſſance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province & très-agréablement bâtie ſur le penchant de la célébre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, indiens ou negres, excités par ces exemples ſéduiſans, infeſtent auſſi ce ſéjour de leurs vices, & y pouſſent en particulier la paſſion pour l'eau-de-vie de ſucre & pour le jeu, à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

XXIV. Digreſſion ſur la formation des montagnes.

Mais pour diſtraire notre imagination de tant de tableaux déſolans qui nous ont peut-être trop occupés, perdons un moment de vue ces campagnes enſanglantées, & entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards ſur ces monts effrayans, où de ſavans & courageux aſtronomes allerent meſurer la figure de la terre. Livrons-nous aux ſen-

timens qu'ils éprouverent ſans doute, & que doit éprouver le voyageur inſtruit ou ignorant, par-tout où la nature lui offre un pareil ſpectacle. Oſons même nous permettre quelques conjectures générales ſur la formation des montagnes.

A l'aſpect de ces maſſes énormes qui s'élevent à des hauteurs prodigieuſes au-deſſus de l'humble ſurface du globe, où les hommes ont preſque tous établi leur demeure; de ces maſſes, ici couronnées d'impénétrables & antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée, là, ne préſentant qu'une ſurface aride & dépouillée; dans une contrée, d'une majeſté ſilencieuſe & tranquille, qui arrête la nuée dans ſon cours & qui briſe l'impétuoſité des vents; dans un autre, éloignant le voyageur de leurs ſommets par des remparts de glace, du centre deſquels la flamme s'élance en tourbillons, ou effrayant celui qui les franchit par des abîmes obſcurs & muets creuſés à ſes côtés; pluſieurs donnant iſſue à des torrens impétueux qui deſcendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts, à des rivieres, à des fleuves, à des fontaines, à des ſources bouillantes; toutes promenant leurs ombres rafraîchiſſantes ſur les plaines qui les entourent, & leur prêtant un abri ſucceſſif contre les ardeurs du ſoleil, du moment où cet aſtre dore leur cime, en ſe levant, juſqu'au moment où il ſe couche. A cet aſpect, dis-je, tout homme s'arrête avec étonnement, & le ſcrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il ſe demande, qui eſt-ce qui a donné naiſſance, là au Véſuve, à l'Etna, à l'Apennin; ici aux Cordilieres? Ces monts ſont-ils auſſi vieux que le monde? ont-ils été produits en un inſtant, ou la molécule pierreuſe qu'on en détache eſt-elle plus ancienne qu'eux? Seroient-ils les os d'un ſquelette

dont les autres ſubſtances terreſtres ſeroient ſes chairs ? Sont-ils iſolés, ou ſe tiennent-ils par un grand tronc commun dont ils ſont autant de rameaux, & qui leur ſert de fondement à eux-mêmes & de baſe à tout ce qui le couvre ?

Si j'en crois celui-ci : » Un immenſe réſervoir » d'eaux occupoit le centre de la terre. L'enve- » loppe qui les contenoit ſe briſa. Les cataractes du » ciel s'ouvrirent. Tout fut ſubmergé, ſe confon- » dit, ſe délaya. Le cahos de la fable ſe renouvella, » & ſon débrouillement ne commença qu'au mo- » ment où la précipitation des différentes matieres » s'exécutant ſelon les loix de la peſanteur auxquel- » les elles obéiſſoient ſucceſſivement, les couches » de ce limon hétérogene s'entaſſerent les unes ſur » les autres, & montrerent leurs pointes au-deſſus » de la ſurface des eaux, qui allerent ſe creuſer un » lit dans les plaines. «

Selon cet autre : » On tentera vainement avec » ces cauſes l'explication du phénomene, ſans l'in- » tervention & l'approche d'une comete qu'il ap- » pelle des vaſtes régions de l'eſpace où elles ſe » perdent. La colonne d'eau qui l'accompagnoit » ſe joignit à celles qui ſortirent de l'abîme ſou- » terrein & qui deſcendirent de l'atmoſphere. La » preſſion de la comete les fit monter au-deſſus » des montagnes les plus hautes ; car elles exiſ- » toient déjà ; & ce fut du limon de ce déluge » qu'elles ſe reproduiſirent. «

Ces hommes ne vous débitent que des rêves, me dit un troiſieme, & il ajoute : » Regardez au- » tour de vous, & vous verrez les montagnes naî- » tre de l'élément même qui les détruit. C'eſt le » feu qui durcit les couches molles de la terre ; » c'eſt lui qui, dans ſon expanſion favoriſée par » l'air & par l'eau, les bombe & pouſſe leurs ſom-

» mets dans la nue; c'est lui qui les creve & qui » creuse leurs vastes chaudieres. Toute mon- » tagne est un volcan qui se prépare ou qui a » cessé. «

Les cris de ce dernier sont interrompus par un personnage éloquent. Il parle; je l'écoute; & le charme de son discours me laisse à peine la liberté de juger son opinion. Il dit : » Au commence- » ment il n'y avoit point de montagnes. Les eaux » couvroient la face uniforme de la terre : mais » elles n'étoient pas en repos. L'action du satellite » qui nous accompagne les agitoit jusques dans » leur plus grande profondeur du mouvement de » flux & de reflux que nous leur voyons. A cha- » que oscillation, elles entraînoient avec elles une » portion de sédiment qu'elles déposerent sur une » précédente. C'est de ces dépôts continués pen- » dant une longue suite de siecles que les couches » de la terre se sont formées; & les masses énor- » mes qui vous étonnent sont le résultat de ces » couches accumulées. Le temps n'est rien pour la » nature; & la cause la plus légere qui agit sans » interruption, est capable des plus grands effets. » L'action imperceptible & continue des eaux a » formé les montagnes; l'action plus imperceptible » & non moins continue d'une vapeur qui les » mouille & d'un souffle qui les seche, les abat de » jour en jour, & les réduira au niveau des plai- » nes. Alors les eaux se répandront encore unifor- » mément sur la surface égale de la terre. Alors le » premier phénomene se renouvellera; & qui sait » combien de fois les montagnes ont été détruites » & reproduites? «

A ces mots, l'observateur Lehmann sourit, & me présentant le livre du législateur des Hébreux & le sien, il me dit : » Respecte celui-ci, & daigne

» jetter les yeux ſur celui-là «. Lehmann a expoſé, dans le troiſieme volume de ſon art des mines, ſes idées ſur la formation des couches de la terre & la production des montagnes. Il marche d'après des obſervations conſtantes & réitérées qu'il a faites lui-même avec une ſagacité peu commune & un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté. Elles embraſſent depuis les frontieres de la Pologne juſqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les rend applicables à beaucoup d'autres contrées en recommande la connoiſſance aux hommes ſtudieux de l'hiſtoire naturelle; & quoiqu'il attribue la formation des couches de la terre au déluge, les faits dont il s'appuie n'en ſont pas moins certains, & ſes découvertes moins intéreſſantes.

Il diſtingue trois ſortes de montagnes. Les antidiluviennes, ou primitives, les poſt-diluviennes & les modernes. Les premieres, variées dans leur élévation, ſont les plus hautes. Rarement iſolées, elles forment des chaînes. Leur pente eſt bruſque. Des montagnes poſt-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts. La conſiſtance en eſt plus homogene; les tranches moins diverſes; leurs bancs toujours perpendiculaires & plus épais. Leurs racines deſcendent à une profondeur dont le terme eſt encore ignoré. Les mines qu'elles renferment ſont à filons. Les poſt-diluviennes ſont à couches. Les couches différentes en ſont formées de différentes ſubſtances. La derniere, ou celle de la baſe, eſt toujours de charbon de terre. La premiere, ou celle du ſommet, fournit toujours des fontaines ſalantes. Elles ne manquent jamais d'aboutir aux montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille & capillacé; elles vous en fourniront. Mais elles tromperoient votre avidité,

dité, si vous vous prometriez d'y trouver de l'or. Elles sont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes, produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidens divers & récens, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mélange confus de toutes sortes de subsistance, tous les caracteres du bouleversement & du désordre.

C'est en vain que la nature avoit recélé les métaux précieux dans ces masses les plus dures & les plus compactes. Notre cupidité les a brisées. Encore si nous pouvions dire des hommes employés à ces effroyables travaux, ce que nous en lisons dans Cassiodore. » Ils entrent dans les mines indi» gens; ils en sortent opulens. Ils jouissent d'une » richesse qu'on n'ose leur enlever. Ils sont les » seuls dont la fortune ne soit souillée ni par la » rapine, ni par la bassesse. «

Européens, méditez ce que cet écrivain judicieux ajoute. » Acquérir de l'or en immolant des » hommes; c'est un forfait. L'aller chercher à tra» vers les périls de la mer; c'est une folie. En » amasser par la corruption & les vices; c'est une » lâcheté. Les seuls lucres qui soient justes, qui » soient honnêtes se font sans blesser personne; » & l'on ne possede sans remords que ce qui n'a » point été arraché à la prospérité d'autrui. «

Et vous, vous, pour avoir de l'or, vous avez franchi les mers. Pour avoir de l'or, vous avez envahi les contrées. Pour avoir de l'or, vous en avez massacré la plus grande partie des habitans. Pour avoir de l'or, vous avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés. Pour avoir de l'or, vous avez introduit sur la terre le commmerce infâme de l'homme & l'esclavage. Pour avoir de l'or, vous renouvellez

tous les jours les mêmes crimes. Puisse la chimere de Lazzaro Moro se réaliser, & les feux souterrains enflammer à la fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis plusieurs siecles.

XXV. Organisation physique du Pérou propre.

La malédiction tomberoit d'abord sur les Cordilieres ou Andes, qui coupent l'Amérique presqu'entiere dans sa longueur, & dont les différents rameaux s'étendent irréguliérement dans sa largeur. C'est sur-tout sous la ligne & au Pérou que ces célébres montagnes imposent par leur majesté. A travers les masses énormes de neige qui couvrent les plus considérables, on démêle aisément qu'elles furent autrefois volcans. Les tourbillons de fumée & de flamme qui sortent encore de quelques-unes ne permettent pas le moindre doute sur ces éruptions. Chimboraco, la plus élevée, & qui a près de trois mille deux cents vingt toises au-dessus du niveau de la mer, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pichincha & le Caraçon, qui ont principalement servi de théâtre aux observations entreprises pour la figure de la terre, n'en ont que deux mille quatre cents trente, & deux mille quatre cents soixante-dix; & c'est-là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inaccessibles les sommets qui avoient plus d'élévation.

Une plaine, qui a depuis trente jusqu'à cinquante lieues de largeur, & mille neuf cents quarante-neuf toises au-dessus de l'océan, sert de base à ces étonnantes montagnes. Des lacs plus ou moins considérables, occupent une partie de ce vaste espace. Celui de Titi-Caca, qui reçoit dix ou douze grandes rivieres & beaucoup de petites, a soixante-dix toises de profondeur & quatre-vingts lieues de

circonférence. De son sein s'éleve une isle où les instituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naissance. Ils la devoient, disoient-ils, au soleil qui leur avoit prescrit d'établir son culte, de tirer les hommes de la barbarie & de leur donner des loix bienfaisantes. Cette fable rendit ce lieu vénérable; & l'on y éleva un des plus augustes temples qui fussent dans l'empire. Des pélerins y accouroient en foule des provinces avec des offrandes d'or, d'argent & de pierreries. C'est, dans le pays, une tradition généralement reçue, qu'à l'arrivée des Espagnols, les prêtres & les peuples jetterent tant de richesses dans les eaux, comme cela venoit de se pratiquer à Cusco, dans un autre lac, six lieues au Sud de cette célébre capitale. De la plupart des lacs sortent des torrens qui, avec le temps, ont creusé des gorges d'une profondeur effrayante. A leur sommet sont ordinairement les mines, dans un terrain généralement aride. C'est un peu plus bas que le bled croît, que les troupeaux paissent. Dans le fond sont cultivés le sucre, les fruits & le maïs.

La côte d'une longueur immense, & depuis huit jusqu'à vingt lieues de largeur, qui s'étend de la plaine dont nous venons de parler à la mer, & que nous connoissons sous le nom de vallées, n'est qu'un amas de sables. La solitude, & une éternelle stérilité, sembloient devoir être le partage de ce sol ingrat.

La nature varie, & varie d'une maniere très-remarquable, dans ce terrain si inégal. Les lieux les plus exhaussés sont éternellement couverts de neige. Viennent ensuite des rochers & des sables nus. Au-dessous, on commence à voir quelques mousses. Plus bas est l'icho, plante que l'on brûle, assez semblable au jonc, & qui devient plus longue & plus forte à mesure qu'on descend. Des arbres se mon-

trent enfin, au nombre de trois especes particulieres à ces montagnes & qui toutes annoncent par leur structure & par leur feuillage la rigueur du climat où ils sont nés. Le plus utile de ces arbres est le cassis. Il est pesant, il a de la consistance, il est de durée; & ces avantages le font destiner aux travaux des mines. Ces grands végétaux ne se retrouvent plus sous un ciel plus doux, & ils ne sont remplacés que par un petit nombre d'autres d'une qualité différente. Il n'y en auroit même d'aucune espece dans les vallées, si l'on n'y en avoit porté qui se sont naturalisés.

XXVI. En quoi different les montagnes, les plaines & les vallées du Pérou.

Dans cette région, l'air a une influence marquée sur le tempérament des habitans. Ceux des contrées les plus élevées, sont exposés à l'asthme, aux pleurésies, aux fluxions de poitrine & aux rhumatismes. Ces maladies, dangereuses pour tous les individus qu'elles attaquent, sont communément mortelles pour quiconque a contracté des maladies vénériennes ou se livre aux liqueurs fortes; & c'est malheureusement l'état ordinaire de ceux qui sont nés ou que l'avarice a conduits dans ces climats.

Ces calamités n'affligent pas les montagnes inférieures : mais elles sont remplacées par d'autres fléaux encore plus funestes. Les fievres putrides & intermittentes, inconnues dans les pays dont on vient de parler, y sont habituelles. On les gagne si aisément que les voyageurs craindroient d'approcher des lieux qui en sont infectés. Elles sont souvent si malignes qu'il n'échapperoit pas un seul homme à leur venin, si les habitans n'abandonnoient leurs bourgades pour y retourner, lorsqu'une nouvelle saison les a purifiées. Il n'en étoit pas ainsi au temps des incas. Mais depuis que les Espagnols ont introduit les cannes à sucre dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficile-

-ment, il s'éleve des terres humectées que cette culture exige, des vapeurs infectes qui échauffées par les rayons d'un soleil brûlant deviennent mortelles.

Les fievres tierces & intermittentes ne sont guere moins communes, guere moins opiniâtres dans les vallées que dans les gorges des montagnes : mais elles y sont infiniment moins dangereuses. Les suites n'en sont communément funestes que dans les campagnes où les secours manquent, où les précautions sont négligées.

Une maladie générale dans cette partie du Nouveau-Monde, c'est la petite-vérole qui y fut portée en 1588. Elle n'y est pas habituelle comme en Europe : mais elle y cause par intervalle des ravages inexprimables. Elle attaque indifféremment les blancs, les noirs, les Indiens, les races mêlées. Elle est également meurtriere dans tous les climats. Il faut beaucoup espérer de la pratique de l'inoculation introduite depuis deux ans à Lima, & qui sans doute sera bientôt générale.

Il est un autre fléau auquel l'esprit humain ne trouvera jamais de remede. Les tremblemens de terre, si rares ailleurs que les générations se succedent souvent sans en voir un seul, sont si ordinaires dans le Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une suite d'époques, d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence.

Ce phénomene, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent

alors par élancement. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers : soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & la faculté de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asile contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténebres subites d'une nuit inattendue : tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

La diversité des aspects sous lesquels les volcans se sont présentés à un de nos observateurs les plus infatigables & les plus intelligens, lui a désigné différentes époques, séparées les unes des autres par des intervalles de temps si considérables, que la formation premiere de notre demeure en est renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la premiere de ces époques, les volcans jettent de leurs sommets du feu, de la fumée, des cendres, & versent de leurs flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la seconde, ils sont éteints, ils le sont tous, & ne présentent qu'une vaste chau-

diere. A la troisieme, l'air, la pluie, les vents, le froid, la chaux ont détruit la chaudiere ou le crater, & il ne reste qu'un monticule. A la quatrieme, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espece de culot, qui, miné par le temps, ne laisse plus que la place où la montagne & le volcan ont existé, & cet état est une cinquieme époque. Du centre de cette place s'étendent au loin des chaussées de lave; & ces chaussées, ou entieres, ou brisées, ou réduites à des fragmens isolés, sont encore autant d'autres époques, entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siecles, tant de milliers de siecles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n'est point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui succede dans la nature. Et le principe que de rien, il ne se fait rien; & la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontre que rien ne se réduit à rien, semblent nous annoncer une éternité qui a précédé, une éternité qui suivra, & la co-existence du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Le climat offre des singularités très-remarquables dans le haut Pérou. On y éprouve le même jour, quelquefois à la même heure, & toujours dans un espace très-borné, la température des zones les plus opposées. Ceux qui s'y rendent des vallées, sont percés, en arrivant, d'un froid rigoureux, dont, ni le feu, ni l'action, ni les vêtemens ne peuvent les garantir : mais dont l'impression cesse d'être désagréable, après un séjour d'un mois ou de trois semaines. Les symptômes du mal de mer tourmentent les voyageurs qui y paroissent pour la premiere fois, avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auroient eu à souffrir sur l'océan.

Cependant, quelle qu'en soit la raison, on n'est pas exposé à cet accident par-tout, & aucun des astronomes qui mesurerent la figure de la terre sur les montagnes de Quito, n'en fut attaqué.

Dans les vallées, on est autant ou plus étonné. Quoique très-près de l'équateur, ce pays jouit d'une délicieuse température. Les quatre saisons de l'année y sont sensibles sans qu'aucune puisse passer pour incommode. Celle de l'hiver est la plus marquée.

On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils ont passé. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils souflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossieres ne s'élevent réguliérement que vers le midi : mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que ses rayons qui quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légérement.

Quelle que soit la raison d'un hiver si constant sous la Zone-Torride, il est certain qu'il ne pleut jamais ou qu'il ne pleut que tous les deux ou trois ans dans le bas Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomene si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles ? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles.

Il faudroit pourtant des pluies, & des pluies journalieres, pour communiquer quelque fertilité

aux côtes qui s'étendent depuis Tumbès jusqu'à Lima, c'est-à-dire dans un espace de deux cents soixante-quatre lieues. Les sables en sont si généralement arides, qu'on n'y voit pas même une herbe, excepté dans les parties qu'il est possible d'arroser, & cette facilité n'est pas ordinaire. Il n'y a pas une seule source dans le bas Pérou; les rivieres n'y sont pas communes; & celles qu'on y voit n'ont la plupart de l'eau que six ou sept mois de l'année. Ce sont des torrens qui sortent des lacs, plus ou moins grands, formés dans les Cordilieres, qui ne parcourent qu'un court espace & qui tarissent durant l'été. Du temps des Incas, ces précieuses eaux étoient recueillies avec soin, & par le secours de divers canaux, répandues sur une assez grande superficie qu'elles fertilisoient. Les Espagnols ont profité de ces travaux. Leurs bourgades & leurs villes ont remplacé les cabanes des Indiens qui, peut-être par cette raison, sont en moindre nombre dans le bas Pérou que sur les montagnes. Les vallées qui, de la capitale de l'empire, conduisent au Chili, ont une grande ressemblance avec celles dont on vient de parler; cependant en quelques endroits elles se refusent moins obstinément à la culture.

XXVII. Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, sont tombés dans l'abrutissement.

Malgré les désordres de son organisation physique, la région qui nous occupe avoit vu se former dans son sein un empire florissant. On ne sauroit guere révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine politique, ne supposent-ils pas une population considérable,

pour nourrir, des productions de la terre, une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité, le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du Sud, brigands, sans naissance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La métropole tarda plus long-temps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême d'oppression plus pesant & plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable. Aussi les naturels du pays se dégoûterent-ils de l'état social & des fatigues qu'il entraîne. Ils persévèrent dans ces dispositions fâcheuses, & ne se donneroient même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitans d'une communauté, hommes, femmes, enfans, se réunissent tous pour labourer, pour ensemencer un champ. Ces travaux, interrompus à chaque moment par des danses & par des festins, se font au son de divers instrumens. La même négligence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte du maïs & des autres grains. Ces peuples ne montrent pas plus d'ardeur pour se procurer des vêtemens. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur esprit, un esprit plus convenable au bien de l'empire. L'autorité a été impuissante contre des usages que sa tyrannie avoit fait naître, que ses injustices entretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens ſans exception, ſont un exemple de ce profond abrutiſſement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh, que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire! Les richeſſes que la nature a ſemées ſous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même inſenſibilité pour les honneurs. Ils ſont ce que l'on veut, ſans chagrin ni préférence, ſerfs ou caciques, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique. Tous les reſſorts de leur ame ſont briſés. Celui de la crainte même eſt ſouvent ſans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent & ils danſent : voilà tous leurs plaiſirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, diſent-ils à qui veut les payer pour travailler.

Le vuide qui s'étoit fait dans la population du Pérou, & l'inertie de ce qui y étoit reſté d'hommes, déterminerent les conquérans à l'introduction d'une race étrangere : mais ce ſupplément imaginé par un rafinement de la barbarie Européenne, fut plus nuiſible à l'Afrique, qu'utile au pays des incas. L'avarice ne retira pas de ces nouveaux eſclaves tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes ſur les vertus & ſur les vices, ſur l'induſtrie & ſur la pareſſe, ſur les bons & ſur les mauvais projets, ſur la liberté de commettre des vexations & ſur la facilité à s'y ſouſtraire : le gouvernement fit un monopole de ce vil commerce. Il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur deſtination par des climats mal-ſains & des mers immenſes, ſoutenir la dépenſe de plu-

ſieurs entrepôts fort chers. Cependant cette eſpece d'hommes ſe multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique. Les Eſpagnols s'y trouvent auſſi en bien plus grand nombre; & voici pourquoi.

Au temps des premieres conquêtes, lorſque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des incas avoit une plus grande réputation de richeſſe que la Nouvelle-Eſpagne; & il en ſortit en effet plus de tréſors pendant un demi-ſiecle. La paſſion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Caſtillans. Quoiqu'ils y fuſſent tous ou preſque tous paſſés avec l'eſpoir de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils ſe fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat & la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs ſur une grande indépendance dans une région ſi éloignée de la métropole.

XXVIII. En quel état eſt maintenant le Pérou.

Il faut voir à quel degré de proſpérité s'eſt élevé le Pérou par les travaux réunis de tant de races différentes.

La côte immenſe, qui s'étend depuis Panama juſqu'à Tumbès, & qui, en 1718, fut détachée du Pérou pour être incorporée au nouveau royaume, eſt une des plus miſérables régions du globe. Des marais vaſtes & nombreux en occupent une grande partie. Ce qu'ils ne couvrent pas eſt inondé durant plus de ſix mois chaque année par des pluies qui tombent en torrens. Du ſein de ces eaux croupiſſantes & mal-ſaines s'élevent des forêts auſſi anciennes que le monde, & tellement embarraſſées de lianes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne ſauroit y pénétrer. Des brouillards épais & fréquens jettent un voile obſcur ſur ces hideuſes campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémiſphere ne ſauroit croître dans ce ſol in-

grat, & celles même du nouveau n'y prosperent guere. Aussi n'y voit-on qu'un très-petit nombre de sauvages la plupart errans, & si peu d'Espagnols, qu'on pourroit presque dire qu'il n'y en a point. La côte est heureusement terminée par le golfe de Guayaquil, où la nature est moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever, en 1533, la seconde ville que les Espagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laisserent pas subsister long-temps ce monument érigé contre leur liberté : mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choisie, qu'on le plaça. La croupe d'une montagne éloignée de la riviere de cinq à six cents toises, fut préférée. Les besoins du commerce déterminerent dans la suite les négocians à former leurs habitations sur la rive même. L'espace qui les séparoit de leur premiere demeure a été occupé successivement; & aujourd'hui les deux quartiers sont entiérement réunis. Dans la ville basse & dans la ville haute, les maisons sont généralement en bois. Autrefois toutes étoient couvertes de chaume. Il disparoît peu à peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce réglement nécessaire pour prévenir les accidens du feu si ordinaires dans ces climats. Guayaquil étoit naguere un lieu absolument ouvert. Il est maintenant sous la protection de trois forts gardés seulement par ses habitans. Ce sont de grosses poutres disposées en palissades. Sur ce sol, toujours humide & submergé une grande partie de l'année, du bois que l'eau ne pourrit jamais, est préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'est une particularité aujourd'hui connue, que sur la côte de Guayaquil, aussi-bien que sur celle

de Guatimala, ſe trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme eſt attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groſſe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de ſa coquille, le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue, ſéparent du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur, & jettent le reſte. Quand cette manœuvre, répétée ſur pluſieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération eſt faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient enſuite verte, & n'eſt pourpre que lorſque le fil eſt ſec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de ſa coquille, &, en le comprimant, lui font rendre ſa liqueur. On répete cette opération juſqu'à quatre fois en différens temps, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faiſoit le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller.

On ne connoît point de couleur qui puiſſe être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée. Elle réuſſit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la ſoie.

Ce n'eſt guere qu'un objet de curioſité : mais Guayaquil fournit aux provinces voiſines, des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique & à l'Europe. C'eſt le chantier univerſel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui ſoit plus riche en mâtures & en bois de conſ-

truction. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chili & du Guatimala.

Cette ville eſt l'entrepôt néceſſaire de tout le commerce que le bas Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandiſes que ces contrées échangent, paſſent par les mains de ſes négocians. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'iſle de Puna, à ſix ou ſept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieues dans le fleuve juſqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année; où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois, où des inſectes dégoûtans & dangereux ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité; où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées; où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue : un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitans. Auſſi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans la molleſſe.

En quittant le territoire de Guayaquil, on entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cents lieues d'une côte ſemée d'un grand nombre de mauvaiſes rades, parmi leſquelles un heureux haſard a placé un ou deux aſſez bons ports. Dans tout ce vaſte eſpace, il n'y a pas la trace d'un ſeul chemin; & il faut la parcourir ſur des mules pendant la nuit, parce que la réverbé-

ration du ſoleil en rend les ſables impraticables durant le jour. A des diſtances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Piſco, de Naſca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica, & dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom : Truxillo, qui a neuf mille habitans, Arequipa qui en a quarante mille & Lima qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établiſſemens ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale, & par-tout où les eaux pouvoient fertiliſer un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat & la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment & du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée; & on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du ſucre, de l'olivier & de la vigne. La chevre y a beaucoup réuſſi : mais la brebis a dégénéré, & ſa toiſon eſt extrêmement groſſiere. Dans toutes les vallées, il n'y a qu'une mine; & c'eſt celle de Huantajaha.

Dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, eſt Cuſco, bâtie par le premier des incas, dans un terrain fort inégal & ſur le penchant de pluſieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade qui, avec le temps, devint une cité conſidérable qu'on diviſa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'empire. Chaque peuple avoit la liberté de ſuivre ſes anciens uſages : mais tous devoient adorer l'aſtre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la majeſté, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du ſoleil lui-même ne pouvoit être diſtingué

tingué des autres bâtimens publics ou particuliers que par son étendue, & par l'abondance des métaux prodigués pour son ornement.

Au Nord de cette capitale étoit une espece de citadelle, élevée avec beaucoup de soin, de travail & de dépense. Les Espagnols parlerent long-temps de ce monument de l'industrie Péruvienne avec une admiration qui subjugua l'Europe entiere. Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a disparu. On s'est enfin convaincu que cette fortification n'avoit guere d'autre supériorité sur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été construite avec des pierres plus considérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maisons de campagne des grands & des incas, dans la salubre & délicieuse vallée d'Yucai. C'est-là qu'on alloit rétablir sa santé ou se délasser des fatigues du gouvernement.

Après la conquête, la place ne conserva guere que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations; qui jette successivement sur tous les points du globe la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance; qui transporte les hommes & les opinions, comme les vents & les courans poussent les productions marines sur les côtes : cette impénétrable & bizarre destinée voulut que des Européens avec tout le cortege de nos crimes; que des moines avec tous les préjugés de leur croyance vinssent régner & dormir dans ces murs où les vertueux incas faisoient depuis si long-temps le bonheur des hommes, & où le soleil étoit si solemnellement adoré. Qui peut donc prévoir

quelle race & quel culte s'éleveront un jour sur les débris de nos royaumes & de nos autels? Cusco compte sous ses nouveaux maîtres vingt-six mille habitans.

Au milieu des montagnes se voient encore quelques autres villes : Chupuisaca ou la Plata qui a treize mille ames; Potosi, vingt-cinq mille; Oropesa, dix-sept mille; la Paz, vingt mille; Guancavelica, huit mille; Huamanga, dix-huit mille cinq cents.

Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans, n'attirerent pas un seul regard. Bientôt, ils ne présenterent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue du désordre ne déplaît pas toujours; elle étonne quelquefois : celle de la destruction afflige. Le voyageur, conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sureté, ni à la politique, décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus; plusieurs sont tombés, & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la

découverte, la progreſſion, la décadence des mines auxquelles ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de maïs, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du ſel & du piment. Leurs liqueurs, compoſées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'eſt du maïs trempé dans l'eau, & retiré du vaſe lorſqu'il commence à pouſſer ſon germe. On le fait ſécher au ſoleil, puis un peu rôtir & enfin moudre La farine bien pêtrie eſt miſe avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne ſe fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus longtemps. Le grand inconvénient de cette boiſſon qui, priſe avec peu de modération, enivre infailliblement, eſt de ne pouvoir pas ſe conſerver plus de ſept ou huit jours ſans s'aigrir. Son goût reſſemble aſſez à celui du cidre inférieur.

Toutes les cultures établies dans l'empire avoient uniquement pour but les premiers beſoins. Il n'y avoit pour la volupté que la ſeule coca. C'eſt un arbriſſeau qui ſe ramifie beaucoup & ne s'éleve guere au-deſſus de trois ou quatre pieds. Ses feuilles ſont alternes, ovales, entieres, marquées dans leur longueur de trois nervures, dont deux ſont peu apparentes. Les fleurs, ramaſſées en bouquets le long des tiges, ſont petites, compoſées d'un calice à cinq diviſions, de cinq pétales garnis à leur baſe d'une écaille. Le piſtil, entouré de dix étamines & ſurmonté de trois ſtyles, ſe change en une petite baie rougeâtre, oblongue qui, en ſe ſéchant, devient triangulaire & contient un noyau rempli d'une ſeule amande.

La feuille de la coca faiſoit les délices des Péru-

pour nourrir, des productions de la terre, une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité, le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du Sud, brigands, sans naissance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La métropole tarda plus long-temps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême d'oppression plus pesant & plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable. Aussi les naturels du pays se dégoûterent-ils de l'état social & des fatigues qu'il entraîne. Ils perséverent dans ces dispositions fâcheuses, & ne se donneroient même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitans d'une communauté, hommes, femmes, enfans, se réunissent tous pour labourer, pour ensemencer un champ. Ces travaux, interrompus à chaque moment par des danses & par des festins, se font au son de divers instrumens. La même négligence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte du maïs & des autres grains. Ces peuples ne montrent pas plus d'ardeur pour se procurer des vêtemens. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur esprit, un esprit plus convenable au bien de l'empire. L'autorité a été impuissante contre des usages que sa tyrannie avoit fait naître, que ses injustices entretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens ſans exception, ſont un exemple de ce profond abrutiſſement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh, que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire! Les richeſſes que la nature a ſemées ſous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même inſenſibilité pour les honneurs. Ils ſont ce que l'on veut, ſans chagrin ni préférence, ſerfs ou caciques, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique. Tous les reſſorts de leur ame ſont briſés. Celui de la crainte même eſt ſouvent ſans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent & ils danſent : voilà tous leurs plaiſirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, diſent-ils à qui veut les payer pour travailler.

Le vuide qui s'étoit fait dans la population du Pérou, & l'inertie de ce qui y étoit reſté d'hommes, déterminerent les conquérans à l'introduction d'une race étrangere : mais ce ſupplément imaginé par un rafinement de la barbarie Européenne, fut plus nuiſible à l'Afrique, qu'utile au pays des incas. L'avarice ne retira pas de ces nouveaux eſclaves tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes ſur les vertus & ſur les vices, ſur l'induſtrie & ſur la pareſſe, ſur les bons & ſur les mauvais projets, ſur la liberté de commettre des vexations & ſur la facilité à s'y ſouſtraire : le gouvernement fit un monopole de ce vil commerce. Il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur deſtination par des climats mal-ſains & des mers immenſes, ſoutenir la dépenſe de plu-

ſieurs entrepôts fort chers. Cependant cette eſpece d'hommes ſe multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique. Les Eſpagnols s'y trouvent auſſi en bien plus grand nombre ; & voici pourquoi.

Au temps des premieres conquêtes, lorſque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des incas avoit une plus grande réputation de richeſſe que la Nouvelle-Eſpagne ; & il en ſortit en effet plus de tréſors pendant un demi-ſiecle. La paſſion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Caſtillans. Quoiqu'ils y fuſſent tous ou preſque tous paſſés avec l'eſpoir de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils ſe fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat & la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs ſur une grande indépendance dans une région ſi éloignée de la métropole.

XXVIII. En quel état eſt maintenant le Pérou.

Il faut voir à quel degré de proſpérité s'eſt élevé le Pérou par les travaux réunis de tant de races différentes.

La côte immenſe, qui s'étend depuis Panama juſqu'à Tumbès, & qui, en 1718, fut détachée du Pérou pour être incorporée au nouveau royaume, eſt une des plus miſérables régions du globe. Des marais vaſtes & nombreux en occupent une grande partie. Ce qu'ils ne couvrent pas eſt inondé durant plus de ſix mois chaque année par des pluies qui tombent en torrens. Du ſein de ces eaux croupiſſantes & mal-ſaines s'élevent des forêts auſſi anciennes que le monde, & tellement embarraſſées de lianes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne ſauroit y pénétrer. Des brouillards épais & fréquens jettent un voile obſcur ſur ces hideuſes campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémiſphere ne ſauroit croître dans ce ſol in-

grat, & celles même du nouveau n'y prosperent guere. Aussi n'y voit-on qu'un très-petit nombre de sauvages la plupart errans, & si peu d'Espagnols, qu'on pourroit presque dire qu'il n'y en a point. La côte est heureusement terminée par le golfe de Guayaquil, où la nature est moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever, en 1533, la seconde ville que les Espagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laisserent pas subsister long-temps ce monument érigé contre leur liberté : mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choisie, qu'on le plaça. La croupe d'une montagne éloignée de la riviere de cinq à six cents toises, fut préférée. Les besoins du commerce déterminerent dans la suite les négocians à former leurs habitations sur la rive même. L'espace qui les séparoit de leur premiere demeure a été occupé successivement; & aujourd'hui les deux quartiers sont entiérement réunis. Dans la ville basse & dans la ville haute, les maisons sont généralement en bois. Autrefois toutes étoient couvertes de chaume. Il disparoît peu à peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce réglement nécessaire pour prévenir les accidens du feu si ordinaires dans ces climats. Guayaquil étoit naguere un lieu absolument ouvert. Il est maintenant sous la protection de trois forts gardés seulement par ses habitans. Ce sont de grosses poutres disposées en palissades. Sur ce sol, toujours humide & submergé une grande partie de l'année, du bois que l'eau ne pourrit jamais, est préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'est une particularité aujourd'hui connue, que sur la côte de Guayaquil, aussi-bien que sur celle

de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur, & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille, &, en le comprimant, lui font rendre sa liqueur. On répete cette opération jusqu'à quatre fois en différens temps, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faisoit le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller.

On ne connoît point de couleur qui puisse être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Ce n'est guere qu'un objet de curiosité : mais Guayaquil fournit aux provinces voisines, des bœufs, des mulets, du sel, du poisson. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique & à l'Europe. C'est le chantier universel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit plus riche en mâtures & en bois de cons-

truction. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chili & du Guatimala.

Cette ville est l'entrepôt nécessaire de tout le commerce que le bas Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandises que ces contrées échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'isle de Puna, à six ou sept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieues dans le fleuve jusqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population est de vingt mille ames, n'a que de l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année; où les pluies sont continuelles pendant six mois, où des insectes dégoûtans & dangereux ne laissent pas un instant de tranquillité; où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées; où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue : un tel climat n'est guere propre à fixer ses habitans. Aussi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté & dans la mollesse.

En quittant le territoire de Guayaquil, on entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cents lieues d'une côte semée d'un grand nombre de mauvaises rades, parmi lesquelles un heureux hasard a placé un ou deux assez bons ports. Dans tout ce vaste espace, il n'y a pas la trace d'un seul chemin; & il faut la parcourir sur des mules pendant la nuit, parce que la réverbé-

ration du ſoleil en rend les ſables impraticables durant le jour. A des diſtances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Piſco, de Naſca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica, & dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom : Truxillo, qui a neuf mille habitans, Arequipa qui en a quarante mille & Lima qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établiſſemens ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale, & par-tout où les eaux pouvoient fertiliſer un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat & la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment & du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée ; & on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du ſucre, de l'olivier & de la vigne. La chevre y a beaucoup réuſſi : mais la brebis a dégénéré, & ſa toiſon eſt extrêmement groſſiere. Dans toutes les vallées, il n'y a qu'une mine ; & c'eſt celle de Huantajaha.

Dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, eſt Cuſco, bâtie par le premier des incas, dans un terrain fort inégal & ſur le penchant de pluſieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade qui, avec le temps, devint une cité conſidérable qu'on diviſa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'empire. Chaque peuple avoit la liberté de ſuivre ſes anciens uſages : mais tous devoient adorer l'aſtre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la majeſté, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du ſoleil lui-même ne pouvoit être diſ-

tingué

tingué des autres bâtimens publics ou particuliers que par son étendue, & par l'abondance des métaux prodigués pour son ornement.

Au Nord de cette capitale étoit une espece de citadelle, élevée avec beaucoup de soin, de travail & de dépense. Les Espagnols parlerent long-temps de ce monument de l'industrie Péruvienne avec une admiration qui subjugua l'Europe entiere. Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a disparu. On s'est enfin convaincu que cette fortification n'avoit guere d'autre supériorité sur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été construite avec des pierres plus considérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maisons de campagne des grands & des incas, dans la salubre & délicieuse vallée d'Yucai. C'est-là qu'on alloit rétablir sa santé ou se délasser des fatigues du gouvernement.

Après la conquête, la place ne conserva guere que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations; qui jette successivement sur tous les points du globe la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance; qui transporte les hommes & les opinions, comme les vents & les courans poussent les productions marines sur les côtes: cette impénétrable & bizarre destinée voulut que des Européens avec tout le cortege de nos crimes; que des moines avec tous les préjugés de leur croyance vinssent régner & dormir dans ces murs où les vertueux incas faisoient depuis si long-temps le bonheur des hommes, & où le soleil étoit si solemnellement adoré. Qui peut donc prévoir

quipa, à Cuſco & à Lima. De ces trois grandes villes partent tous les bijoux & tous les diamans, toute la vaiſſelle des particuliers & toute l'argenterie des égliſes. Ces ouvrages ſont groſſiérement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne retrouve guere plus de goût & de perfection dans les galons, dans les broderies, dans les dentelles qui ſortent des mêmes atteliers.

D'autres mains s'exercent à dorer les cuirs, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de ſculpture, à tracer quelques figures ſur des marbres trouvés depuis peu à Cuenca, ou ſur des toiles de lin venues de l'ancien hémiſphere. Ces productions d'un art imparfait ſervent à la décoration des maiſons, des palais, des temples. Le deſſin n'en eſt pas abſolument mauvais: mais les couleurs manquent de vérité & ne ſont pas durables. Cette induſtrie appartient preſqu'excluſivement aux Indiens fixés à Cuſco, & moins opprimés, moins abrutis ſur ce théâtre de leur premiere gloire que dans tout le reſte de l'empire. Si ces Américains, à qui la nature a refuſé l'eſprit d'invention, mais qui ſavent imiter, avoient eu d'excellens modeles & des maîtres habiles, ils ſeroient devenus du moins de bons copiſtes. On porta à Rome, ſur la fin du ſiecle dernier, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoiſſeurs trouverent du génie.

Ici, j'entends des murmures. On me dit quel intérêt veux-tu que je prenne à ces vains détails dont tu m'importunes depuis ſi long-temps? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région ſi reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ſes métaux*. Qui que tu ſois qui m'interpelles ainſi, homme avare, hom-

me sans goût, qui, transporté au Mexique & au Pérou, n'étudierois ni les mœurs, ni les usages, qui ne daignerois pas jetter un coup-d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons & sur les insectes : mais qui demanderois où sont les mines d'or? où sont les atteliers où l'on travaille l'or? je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces Européens dans ces riches & malheureuses contrées; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même ame qu'eux. Hé bien, descends dans ces mines; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi; & si tu en remontes, connois du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes : puisse-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords. Que l'or change de couleur, & que tes yeux ne le voient que teint de sang.

XXX. Description des mines du Pérou, & spécialement de celles de platine & de mercure.

On trouve dans le pays des incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume, qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas & des pacos destinés à les distribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'Océan. Ce sel est de couleur violette & a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu, ni au poids, ni à la mesure, mais en pierres dont le volume est à peu près égal.

Une nouvelle matiere a été découverte depuis peu dans ces régions : c'est la platine, ainsi appellée du mot Espagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent.

C'est une substance métallique qui jusqu'ici n'a été apportée du Nouveau-Monde dans l'Ancien,

que ſous la forme de petits graviers anguleux, triangulaires & fort irréguliers, comme de la groſſe limaille de fer. Sa couleur eſt d'un blanc moyen, entre la blancheur de l'argent & celle du fer, ayant un peu le gras du plomb.

M. Ulloa eſt le premier qui ait parlé de la platine, dans la relation qu'il publia en 1748, d'un long voyage qu'il venoit de faire au Pérou. Il apprit à l'Europe que cette ſubſtance extraordinaire, & qu'on doit regarder comme un huitieme métal, venoit des mines d'or de l'Amérique, & ſe trouvoit en particulier dans celles du nouveau royaume.

L'année ſuivante Wood, métallurgiſte Anglois, en apporta quelques échantillons de la Jamaïque dans la Grande-Bretagne. Il les avoit reçus huit ou neuf ans auparavant de Carthagene, & les avoit ſoumis, avant perſonne, à des expériences.

De très-habiles chymiſtes ſe ſont occupés depuis, d'expériences & de recherches ſur la platine; en Angleterre, M. Lewis; en Suede, M. Scheffer; en Pruſſe, M. Margraff; enfin, en France MM. Macquer, Beaumé, de Buffon, de Morveau, de Sickengen, de Milly. Les travaux réunis de ces différens chymiſtes ont tellement avancé nos connoiſſances ſur cet objet, qu'on ne craint pas de dire, qu'il eſt peu de ſubſtances métalliques qui nous ſoient aujourd'hui mieux connues que la platine. Celle qui nous arrive en France n'eſt jamais abſolument pure. Elle eſt communément mêlée avec une quantité aſſez conſidérable d'un petit ſable noir, auſſi attirable à l'aimant que le meilleur fer, mais qui eſt indiſſoluble dans les acides, & qui ſe fond avec beaucoup de difficulté. Enfin on y remarque quelquefois des parcelles d'or très-fines.

Ce mélange, à peu près conſtant, de la platine brute avec l'or & avec le fer, avoit fait ſoupçon-

ner qu'elle pouvoit bien n'être autre chose qu'un alliage de ces deux métaux; & en effet, en fondant ensemble de l'or & du fer, ou mieux encore de l'or & du sable magnétique, semblable à celui qui se trouve mêlé avec la platine, on obtient un alliage qui a quelques rapports apparens avec cette substance métallique : mais un examen plus approfondi semble avoir détruit cette opinion, & les expériences de MM. Macquer & Beaumé, & surtout celles de M. le baron de Sickengen, paroissent avoir démontré, que la platine est un métal particulier, qui n'est formé de la combinaison d'aucun autre, & qui a des qualités qui lui sont propres.

Le peu de connoissance que les chimistes ont eues jusqu'ici de l'histoire naturelle de la platine, & la petite quantité qu'ils en ont eue en leur possession, ne leur a pas permis d'y appliquer encore en grand les travaux de la métallurgie : mais les méthodes qu'ils ont données, & celles sur-tout dont on est redevable à M. le baron de Sickengen, sont suffisantes pour l'exactitude chimique. Il ne reste plus qu'à les rendre plus simples & moins dispendieuses.

La premiere opération à faire sur la platine, consiste à en séparer l'or, le fer & le sable magnétique avec lequel elle est unie. Pour remplir cet objet, on la dissout à l'aide d'un peu de chaleur dans une eau régale, formée d'à peu près parties égales d'acide nitreux & d'acide marin. Le sable qui est indissoluble, reste au fond du vase où l'on opere, & en transvasant la liqueur, on a une dissolution qui contient de l'or, du fer & de la platine. Pour opérer d'abord la séparation de l'or, on ajoute à la dissolution une petite portion de vitriol de fer. Aussi-tôt l'or se précipite, mais il

n'en eſt pas de même de la platine qui continue à demeurer unie au diſſolvant. Enfin pour ſe débarraſſer du fer, on verſe goutte à goutte dans la même liqueur, de l'alkali qui a été préalablement calciné avec du ſang de bœuf. Auſſi-tôt le fer ſe précipite ſous la couleur de bleu de Pruſſe, & il ne reſte plus dans la diſſolution que de la platine parfaitement pure, combinée avec l'eau régale.

La platine ainſi purifiée, il ne s'agit plus que de la ſéparer de ſon diſſolvant, & c'eſt à quoi on parvient par l'addition du ſel ammoniac. Ce ſel précipite la platine ſous couleur jaune, & ce précipité traité à grand feu ſe ramollit & ſe fond même; & en le forgeant ſous le marteau, on en obtient de la platine très-pure & très-malléable. Il paroît, d'après ce qu'on a pu recueillir du mémoire de M. le baron de Sickengen, qui a été communiqué à l'academie des ſciences, mais qui n'a point encore été publié, que la platine brute, traitée ſeule & chauffée à grand feu, ſe ramollit aſſez pour pouvoir être forgée & miſe en barreau; & cette circonſtance indique tout naturellement la marche qu'il y auroit à ſuivre pour la traiter dans les travaux en grand.

Le métal qu'on obtient par ces différens procédés, eſt à peu près de la même peſanteur ſpécifique que l'or; il eſt d'une couleur qui tient le milieu entre celle du fer & de l'argent; il eſt ſuſceptible de ſe forger, de s'étendre en lames minces, de ſe filer, mais il n'eſt pas à beaucoup près auſſi ductile que l'or, & le fil qu'on en obtient n'eſt pas, à diametre égal, en état de ſupporter un poids auſſi fort ſans ſe rompre. Diſſous dans de l'eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes; & M. le comte de Milly eſt parvenu à varier telle-

ment ces précipités, qu'il a fait exécuter un tableau dans lequel il n'entroit presque uniquement que de la platine.

L'or est susceptible de s'allier avec tous les métaux, & la platine a comme lui cette propriété : mais lorsqu'elle entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, elle le rend cassant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur & compact, susceptible de prendre le plus beau poli, qui ne se ternit point à l'air, & qui seroit en conséquence très-propre à faire des miroirs de télescope.

Il ne paroît pas que le mercure ait aucune action sur la platine. M. Levis avoit proposé en conséquence l'amalgame avec le mercure, comme un moyen propre à la séparer d'avec l'or, auquel elle pouvoit avoir été unie : mais ce moyen a été regardé par les chimistes modernes comme incertain & fautif; & il existe aujourd'hui des méthodes plus sûres. Telles sont celles dont on a parlé au commencement de cet article.

Ce nouveau métal présente des propriétés infiniment intéressantes pour la société. Il n'est attaquable par aucun acide simple, ni par aucun dissolvant connu, si ce n'est par l'eau régale; il n'est point susceptible de se ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille; il réunit à la fixité de l'or & à la propriété qu'il a d'être indestructible, une dureté presque égale à celle du fer, une infusibilité beaucoup plus grande. Enfin on ne peut se refuser de conclure, en considérant tous les avantages de la platine, que ce métal mérite au moins, par sa supériorité sur tous les autres, de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis si long-temps.

Il seroit à désirer sans doute, qu'un métal aussi

précieux pût devenir commun, & qu'on pût l'employer pour les ustensiles de cuisine, dans les arts & dans les laboratoires de chimie. Il réuniroit tous les avantages des vaisseaux de verre, de porcelaine & de grès, sans en avoir la fragilité. Un préjugé du ministere Espagnol, & qui a été long-temps celui de tous les chimistes, nous prive de cet avantage. On s'est persuadé que la platine pouvoit s'allier avec l'or, de maniere à ne pouvoir en être séparée par aucun moyen, & en conséquence on a cru devoir interdire l'extraction & le transport d'une substance qui pouvoit fournir des armes dangereuses à la cupidité. Mais aujourd'hui qu'on connoît des moyens aussi simples & aussi faciles de séparer l'or d'avec la platine, que de séparer l'argent d'avec l'or; aujourd'hui que les chimistes nous ont appris que lorsque ces deux métaux sont dissous dans l'eau régale, on peut précipiter l'or par l'addition du vitriol de marc, ou la platine par l'addition du sel ammoniac, & que dans les deux cas, ces deux métaux sont parfaitement séparés; enfin, aujourd'hui que ceux qui gouvernent les nations ont des moyens faciles pour s'éclairer en consultant les académies, on ne peut douter que le gouvernement Espagnol ne s'empresse de tirer parti d'une richesse dont il paroît jusqu'ici qu'il est le seul possesseur, & dont il peut faire un usage utile pour sa nation & pour la société toute entiere.

Hors une seule, la nature n'a point formé des mines d'or & d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les grosses masses de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois, y ont été transportées par des embrasemens souterreins, des volcans, des tremblemens de terre; par les révolutions que l'Amérique a essuyées, essuie encore tous les

les jours. Ces masses détachées s'offrent aussi de temps en temps ailleurs. Vers l'an 1730, on trouva, non loin de la ville de la Paz, un morceau d'or qui pesoit quatre-vingt-dix marcs. C'étoit un composé de dix différentes especes de ce précieux métal, depuis dix-huit jusqu'à vingt-trois karats & demi. On ne voit que peu de mines & de bas-aloi dans les monticules voisins de la mer. C'est seulement dans les lieux très-froids & très-élevés qu'elles sont riches & multipliées.

Sans avoir des monnoies, les Péruviens connoissoient l'emploi de l'or & de l'argent qu'ils réduisoient en bijoux, ou même en vases. Les torrens & les rivieres leur fournissoient le premier de ces métaux : mais pour se procurer le second, il falloit plus de travail & plus d'industrie. Le plus souvent on ouvroit la terre, mais jamais si profondément que les travailleurs ne pussent jetter eux-mêmes le minérai sur les bords de la fosse qu'ils avoient creusée, ou du moins l'y faire arriver, en le transmettant de main en main. Quelquefois aussi on perçoit le flanc des montagnes, & l'on suivoit, dans un espace toujours très-peu étendu, les différentes veines que la fortune pouvoit offrir. C'étoit par le moyen du feu qu'étoient fondus les deux métaux, qu'ils étoient dégagés des matieres étrangeres qui s'y trouvoient mêlées. Des fourneaux, où un courant d'air remplissoit la fonction du soufflet, entiérement inconnu dans ces régions, servoient à cette opération difficile.

Porco, peu éloigné du lieu où un des lieutenans de Pizarre fonda, en 1539, la ville de la Plata, Porco étoit de toutes les mines que les Incas faisoient travailler, la plus abondante & la plus con-

nue. Ce fut auſſi la premiere que les Eſpagnols exploiterent après la conquête. Une infinité d'autres ne tarderent pas à ſuivre.

Toutes, ſans exception, toutes ſe trouverent d'une exploitation très-diſpendieuſe. La nature les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les ſoutiens de la vie, qu'il faut faire arriver avec de grands frais à travers des déſerts immenſes. Ces difficultés ont été ſurmontées, le ſont encore, avec plus ou moins de ſuccès.

Pluſieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées ſucceſſivement. Leur produit, quoique égal à celui des premiers temps, ne ſuffiſoit plus pour ſoutenir les dépenſes qu'il falloit faire pour l'obtenir. Cette révolution eſt réſervée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avoient donné de fauſſes eſpérances. De ce nombre a été celle d'Ucantaya, découverte en 1703, ſoixante lieues au Sud-Eſt de Cuſco. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent preſque maſſif, qui rendit d'abord beaucoup, mais qui fut bientôt épuiſée.

Des mines très-riches ont été négligées, parce que les eaux s'en étoient emparées. La diſpoſition du terrain qui, du ſommet des Cordilieres, va toujours en pente juſqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal s'eſt trouvé quelquefois ſans remede; d'autres fois on l'a réparé; le plus ſouvent il s'eſt perpétué, faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens ſages ne tarderent pas à ſe décider pour celles d'argent, généralement plus ſuivies, plus égales, & par conſéquent moins trompeuſes.

Plusieurs des premieres sont cependant encore exploitées. Des succès assez suivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracaua, de Fipoani, de Cachabamba comme les plus riches.

Entre celles d'argent qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huantajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iqueyque. En creusant cinq à six pieds dans la plaine, on trouve souvent des masses détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mélange confus de gravier & de sable, & qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers de leur pesanteur. Quelquefois, il y en a de si considérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la cour d'Espagne, l'une de cent soixante-quinze livres, & l'autre de trois cents soixante-quinze. Dans les montagnes, le métal est en filon & de deux especes. Celle que dans la contrée on nomme *barra* se coupe comme le roc, & prend la route de Lima où elle est travaillée. Elle donne le plus souvent une, deux, trois, quatre & jusqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre. L'autre est purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ses quintaux ne produisent pas un marc d'argent, elle est jettée dans les décombres. Ce mépris vient de l'excessive cherté des vivres, de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues, de la nécessité d'aller moudre le minerai à une distance très-considérable.

A trente lieues Nord-Est d'Arequipa, est Caylloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement; on ne cessa jamais de les exploiter, & leur abondance est toujours la même.

Celles du Potosi furent trouvées en 1545. Un Indien, nommé Hualpa, qui poursuivoit des che-

vreuils, saisit, dit-on, pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent & laisserent appercevoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses désirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son concitoyen Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillerent; & l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage.

Cette connoissance échauffa rapidement les esprits. Plusieurs mines furent aussi-tôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône, une lieue de circonférence, cinq à six cents toises d'élévation, & la couleur d'un rouge obscur. Avec le temps, une montagne moins considérable & qui sort de la premiere, fut également & aussi heureusement fouillée. Les trésors qu'on tiroit de l'une & de l'autre furent l'origine d'une des plus grandes & des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe, la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'aussi riches mines que celles du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enregistré & qui s'écoula en fraude, le quint du gouvernement, depuis 1545 jusqu'en 1564, monta à 36,450,000 livres chaque année. Mais cette prodigieuse abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 jusqu'en 1585, le quint annuel ne fut que de 15,187,489 liv. 4 s. Depuis 1585 jusqu'en 1624, de 12,149,994 livres 12 s. Depuis 1624 jusqu'en 1633, de 6,074,997 livres 6 s. Depuis cette derniere époque, le produit de ces mines a si sensiblement diminué, qu'en

1763 le quint du roi ne passa pas 1,364,682 livres 12 sols.

Dans les premiers temps, chaque quintal de minerai donnoit cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minerai ne produisent plus que deux livres d'argent. C'est un, au lieu de douze cents cinquante.

Pour peu que cette dégradation augmente, on sera forcé de renoncer à cette source de richesses. Il est même vraisemblable que cet événement seroit déjà arrivé si, au Potosi, la mine n'étoit si tendre, si les eaux n'étoient si favorablement disposées pour la moudre, que les dépenses y sont infiniment moindres que par-tout ailleurs.

Mais pendant que les mines du Potosi voyoient s'éclipser graduellement leur éclat, s'élevoient non loin d'elles à une grande réputation celles d'Oruro. Leur prospérité augmentoit même, lorsque les eaux s'emparerent des plus abondantes. Au temps où nous écrivons, on n'a pas encore réussi à les saigner, & tant de trésors restent toujours submergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand désastre, ne sont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe de Austria de Gruro, bâtie dans ce canton autrefois si célébre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'Ouest de la Plata, dans le district de Carangas. Cependant ceux que le hasard avoit attirés à Turco furent constamment les plus heureux, parce que cette montagne leur offrit toujours un minerai incorporé ou comme fondu dans la pierre, & par conséquent plus riche que tous les autres.

Dans le diocese de la Paz & assez près de la

petite ville de Puno, Joseph Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca Cota. Elle étoit si abondante qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours à leur profit, sans peser & sans mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main. Ils se chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils traits seroient capables d'affoiblir dans les ames le penchant à la bienfaisance, & mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo étoit en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena & quelques autres hommes entreprenans s'associerent, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. L'ouvrage étoit assez avancé en 1754, pour qu'on en retirât déjà quelque utilité. Nous ignorons ce qui est arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étoient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart, on lui substitua en 1571 le mercure.

Ce puissant agent se trouve en deux états différens dans le sein de la terre. S'il y est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé

l'action du feu pour être tiré de la mine. S'il y est combiné avec le soufre, il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif, qu'on nomme *cinabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *alpes juliæ*. Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits, comme dans les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour y passer; & il y a des endroits où il fait si chaud qu'il n'est pas possible de s'arrêter, sans se trouver dans une sueur très-abondante. C'est dans ces souterrains qu'est le mercure dans une espece d'argile ou dans des pierres. Quelquefois même, on voit couler cette substance en forme de pluies & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces souterrains, qu'un homme seul en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préferent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, c'est celui qui a été tiré du cinabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede.

I 4

C'est ou de la limaille de fer, ou de cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. La Hongrie, l'Esclavonie, la Bohême, la Carinthie, le Frioul & la Normandie fournissent à l'Europe cette derniere espece de mercure. Ce qu'il en faut à l'Espagne pour le Mexique sort de sa mine d'Almaden déjà célèbre du temps des Romains : mais le Pérou a trouvé dans son sein même, à Guanca-Velica, de quoi pourvoir à tous ses besoins.

Cette mine étoit, dit-on, connue des anciens Péruviens qui s'en servoient uniquement pour peindre leur visage. On l'oublia dans le cahos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1556, selon quelques historiens, & en 1564 selon d'autres : mais Pedro-Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire servir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réserva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettoit sur le mercure ne fussent fraudés, il défendit d'ouvrir, sous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanca-Velica a éprouvé plusieurs révolutions. Au temps où nous écrivons, sa circonférence est de cent quatre-vingts vares, son diametre de soixante, & sa profondeur de cinq cents treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au sommet de la montagne, un petit nombre d'arcboutans destinés à soutenir les terres, & trois soupiraux qui donnent de l'air ou servent à l'écoulement des eaux. Elle est exploitée par quelques associés, la plupart sans fortune, auxquels le souverain fait les avances dont ils ont besoin & qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés

à ces travaux, éprouvoient autrefois assez généralement des mouvemens convulsifs. Cette calamité est maintenant beaucoup moins commune; soit parce que le mercure que le minerai contenoit, a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avoient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur; & encore leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectoit leurs membres sort par la transpiration.

La stérilité de Guanca-Velica & des terres limitrophes est remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les especes de bled qu'on a semées, l'orge seul a germé; & encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfans nouvellement nés, périssent par le tetanos encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger, sont attaqués à trois ou quatre mois d'une toux violente, & meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs sulfureuses qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des peres & des meres, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avoit long-temps que les monts très-élevés de Guanca-Velica occupoient les hommes avides

de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes, envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien, parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Cuenca, & n'apperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes, les plus hautes de l'univers, eussent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque temps après au Chili, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient sur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toises. Mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature & des coquilles pétrifiées, les unes & les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas, & d'abandonner toutes les conséquences qu'on avoit tirées de ce phénomene.

Ce n'est pas à Guanca-Velica que le mercure est livré au public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où sont les mines. Les dépôts sont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Velica en consomma lui-même cent quarante-deux quintaux; Tauja, deux cents quarante-sept; Pasco, sept cents vingt-neuf; Truxillo, cent trente-un; Cusco, treize; la Plata, trois cents soixante-neuf; la Paz, trente; Caylloma, trois cents soixante-quatorze, Carangas, cent cinquante; Oruro, douze cents soixante-quatre; Potosi, mille sept cents quatre-vingt-douze. Ce qui fait en tout cinq mille deux cents quarante-un quintaux.

Quoique la qualité du minerai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémis-

phere, où la métallurgie est très-imparfaite, que, dans l'ensemble, la consommation du mercure est égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette supposition, les douze dépôts qui, depuis 1759 jusqu'en 1763, livrerent, année commune, cinq mille trois cents quatre quintaux dix-huit livres de mercure, devoient recevoir cinq mille trois cents quatre quintaux dix-huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cents cinquante. Ce furent donc deux mille sept cents cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

XXXI. Renversement & réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535, par François Pizarre, & devenue depuis si célébre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promene d'un côté sur un Océan tranquille, & de l'autre s'étend jusqu'aux Cordilieres. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siecles, mais couverte d'un pied de terre que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel, qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains destinés à la nourriture des volailles, qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. L'orge & le froment y prospérerent long-temps : mais un tremblement de terre y fit, il y a plus d'un siecle, une si grande révolution, que les semences pour-

rissoient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol redevint tout ce qu'il avoit été. Lima, ainsi que les autres villes des vallées, doit principalement ses subsistances aux sueurs des noirs. Ce n'est guere que dans l'intérieur du pays que les champs sont exploités par les Indiens.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisoient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulieres & des édifices publics étoient également jettés sur la superficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avoit appris à ces peuples que, dans la région qu'ils habitoient, c'étoit l'unique maniere de se loger solidement. Leurs conquérans, qui méprisoient souverainement ce qui s'écartoit de leurs usages, & qui portoient partout les pratiques de l'Europe, sans examiner si elles convenoient aux contrées qu'ils envahissoient, leurs conquérans s'éloignerent en particulier à Lima de la maniere de bâtir qu'ils trouvoient généralement établie. Aussi, lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées & employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer; & c'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit un jour de ses dévastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou, renversée en détail par onze tremblemens de terre, fut enfin détruite par le douzieme. Le 28 octobre 1746, à dix heures & demie du soir, tous ou presque tous les édifices, grands & petits, s'écroulerent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cents personnes. Un nombre infiniment plus considérable furent muti-

lées; & la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao, qui sert de port à Lima, fut également bouleversé; & ce fut le moindre de ses malheurs. La mer qui avoit reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe, revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avoit abandonné. Le peu de maisons & de fortifications, qui avoient échappé, devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptoit cette rade célébre, il n'y en eut que deux cents de sauvés. Elle avoit alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis, & les autres jettés bien avant dans les terres par l'océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avoit de bâtimens dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses, que le pays en fut inondé.

Les esprits, tombés depuis long-temps, comme en léthargie, furent réveillés par cette funeste catastrophe; & ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il falloit déblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il falloit retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines. Il falloit aller chercher à Guayaquil, & plus loin encore, tout ce qui étoit nécessaire pour d'innombrables constructions. Il falloit avec des matériaux rassemblés de tant de contrées élever une cité supérieure à celle qui avoit été détruite. Ces prodiges, qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple oisif & efféminé, s'exécuterent très-rapidement.

Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie. Lima, quoique peut-être moins riche, est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682, ses murs offrirent à l'entrée du vice-roi, duc de Palata, des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti; & voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla long-temps les habitans de la capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposoit. Inutilement, la terre engloutit, à diverses époques, ces masses énormes; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La derniere catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la nécessité, & ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses, & n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont pour mur des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des cannes assez semblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui sont très-solides, qui pourrissent difficilement & qui sont enduites d'une terre glaise. Ces singuliers édifices sont couronnés par un toit de bois entiérement plat, recouvert aussi de terre glaise, précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance, que dans le pays on nomme chaclas, lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres, & les unit toutes aux fondemens. Avec cette construction, les maisons entieres se prêtent aisément aux mouvemens qui leur sont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulsifs de la nature : mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles & les corniches ne laisse pas soupçonner la qualité des matériaux dont ils sont formés. On leur trouve même un air de grandeur & de solidité auquel il ne seroit pas naturel de s'attendre. Le vice de construction est encore mieux sauvé dans l'intérieur des maisons, où tous les ornemens sont peints aussi d'une maniere plus ou moins élégante. Dans les édifices publics, on s'est un peu écarté de la méthode ordinaire. Plusieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au soleil, quelques églises même ont en pierre une hauteur pareille. Le reste de ces monumens est en bois peint ou doré; ainsi que les colonnes, les frises & les statues qui les décorent.

Les rues de Lima sont larges, paralleles, & se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la riviere de Rimac qui baigne ses murs, les lavent, les rafraîchissent continuellement. Ce qui n'est pas employé à cet usage salutaire, est heureusement distribué pour la commodité des citoyens, pour l'agrément des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima, ont eu moins d'influence sur les mœurs.

La superstition qui regne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans ses mains; l'un d'or pour la nation usurpatrice & triomphante; l'autre de fer pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols Péruviens. C'est sur la forme & la couleur de ces especes de talismans,

que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait, au dernier moment, la sécurité des riches malversateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils esperent participer aux sacrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres & les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniser son nom & la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne sauroit plus jouir; & les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes, qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi, l'ordre des sentimens, des idées & des choses, est renversé; & les enfans des peres opulens sont condamnés à une misere forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendians volontaires. L'Anglois, le Hollandois, le François, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *Vacuf*, fera tôt ou tard à Constantinople. Ici, l'on attache sa fortune à un *minaret*, pour l'assurer à son héritier; là, on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastere, par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers:

vers: mais, à la longue, l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves asiatiques en présence de leur despote.

Ces extravagances pourroient faire soupçonner un abrutissement entier. Ce seroit une injustice. Depuis le commencement du siecle, les bons livres sont assez communs à Lima; on n'y manque pas absolument de lumieres; & il peut nous être permis de dire que les navigateurs François y semerent, durant la guerre pour la succession, quelques bons principes. Cependant, les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Espagnol créole passe toujours sa vie chez des courtisanes, ou s'amuse dans sa maison à boire l'herbe du Paraguay. Il craindroit d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à se marier derriere l'église, expression qui, dans le pays, signifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématisent tous les ans, à pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites. Que peuvent ces vains foudres contre l'amour, contre l'usage, sur-tout contre le climat qui lutte sans cesse, & l'emporte à la fin sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillans; une peau blanche; un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie; une taille moyenne & bien prise; un pied mieux fait & plus petit que celui des Espagnols même; des cheveux épais & noirs qui flottent, comme au ha-

fardi & sans ornement, sur des épaules & un sein d'albâtre. . . . .

Tant de graces naturelles sont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'est la plus grande somptuosité dans les vêtemens; c'est une profusion sans bornes de perles & de diamans dans toutes les especes de parure où il est possible de les faire entrer. On met même une sorte de grandeur & de dignité à laisser égarer, à laisser détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même sans titre & sans noblesse, se montre-t-elle en public sans étoffes d'or & sans pierreries. Jamais elle ne sort que suivie de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leurs maîtresses.

Les odeurs sont d'un usage général à Lima. Les femmes n'y sont jamais sans ambre. Elles en répandent dans leur linge & dans leurs habits; même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est, sans doute, une ivresse de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres.

Le goût de la musique, répandu dans tout le Pérou, se change en passion dans la capitale. Ses murs ne retentissent que de chansons, que de concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légéreté surprenante: mais on néglige trop les graces des bras, pour s'attacher à l'agilité des pieds, sur-tout aux inflexions du corps, images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels sont les plaisirs que les femmes, toutes vêtues d'une maniere plus élégante que modeste,

goûtent & répandent dans Lima. Mais c'est particuliérement dans les délicieux sallons, où elles reçoivent compagnie, qu'on les trouve séduisantes. Là, nonchalamment couchées sur une strade qui a un demi-pied d'élévation & cinq ou six de large, & sur des tapis & des carreaux superbes, elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui sont admis à leur conversation, s'asseyent à quelque distance, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à la strade qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant, les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitarre, chantent même & dansent quand on les en prie.

Les citoyens les plus distingués trouvent, dans les majorats ou substitutions perpétuelles que leur ont transmis les premiers conquérans leurs ancêtres, de quoi fournir à ces profusions : mais les biens fonds n'ont pas suffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes. La plupart ont cherché des ressources dans le commerce. Une occupation si digne de l'homme, dont il étend à la fois l'activité, les lumieres & la puissance, ne leur a jamais paru déroger à leur noblesse; & les loix les ont confirmés dans une maniere de penser si utile & si raisonnable. Leurs fonds, joints aux remises qu'on fait sans cesse de l'intérieur de l'empire, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles; des affaires qu'elles font avec le Mexique & le Chili; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette derniere liaison. La longueur

XXXII. Panama fut long-temps

le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenoit ce commerce.

du trajet; la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations; l'impossibilité de trouver un asile dans des événemens malheureux; d'autres considérations peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa premiere place, & à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'isles, & assez vaste pour contenir les plus nombreuses flottes. Elle donne des loix aux provinces de Panama, de Veraguas & de Darien, régions sans habitans, sans culture, sans richesses, & qu'on décora du grand nom de royaume de Terre-Ferme à une époque où l'on espéroit beaucoup de leurs mines. De son propre fonds, Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois isles de son golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs negres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huitres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entiérement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui est imposée, lui appartient incontestablement. Il peut le vendre à qui bon lui semble: mais pour l'ordinaire, il le cede à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux isles où se trouvent les perles, que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le *mentas*, qui tire son nom de sa figure, les roule sous son corps & les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard. Aussi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse & le met en fuite. Cependant, il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont communément d'assez belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. L'Europe en achetoit autrefois une partie : mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage, c'est le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche de commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont elle jouissoit d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des incas, destinées pour notre hémisphere. Ces richesses, arrivées par une flotille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet & les autres par le Châgre, à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre-de-Dios. Elle est disposée, en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui entoure le port. Ce port célébre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'amiral Vernon détruisit

en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises: mais elle est tellement rétrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sureté entiere.

L'intempérie de Porto-Belo est si connue, qu'on l'a surnommé le tombeau des Espagnols. Ce fut plus d'une fois une nécessité d'y abandonner des navires dont les équipages avoient tous péri. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, & ont généralement un tempérament vicié. Il est comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois du gouvernement. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siecle, aucune femme n'avoit osé y accoucher : elle auroit cru vouer ses enfans, se vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes transplantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée.

Les désordres du climat n'empêcherent pas que Porto-Belo ne devint d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais existé tandis que

les richesses du Nouveau-Monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne & connus sous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, d'agrément ou de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinseque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons, que les cargaisons apportées d'Espagne absorbassent tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négocians Européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du Sud, & aux négocians Péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les échanges commençoient. Ils n'étoient ni longs, ni difficiles. La franchise la plus noble, en étoit la base. Tout se passoit avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses des piastres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Les méprises étoient réparées avant le départ des vaisseaux ou à leur retour. Seulement il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piastres reçues

à la derniere foire avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut soufferte par les commerçans Espagnols : mais comme les monnoyeurs de Lima furent reconnus pour auteurs de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tint d'abord assez régulièrement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1618, jusqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient, après un voyage de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, chargées d'immenses richesses, en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption, jusqu'au milieu du dix-septieme siecle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama, en 1670, par le pirate Anglois, Jean Morgan, eut des suites encore plus fâcheuses. Le Pérou, qui envoyoit ses fonds d'avance dans cette ville, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Ce changement occasionna des retards, des incertitudes. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale; & dès les premieres hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus

que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le désordre. Le malheur des circonstances voulut que la cour de Madrid ne pût pas se dispenser de donner exclusivement à une compagnie Angloise le privilege de pourvoir le Pérou d'esclaves. Elle se vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaisseau chargé des différentes marchandises que le pays pouvoit consommer. Ce bâtiment qui n'auroit dû être que de cinq cents tonneaux, en portoit toujours plus de mille. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre ou cinq navires, qui le suivoient, fournissoient à ses besoins, & substituoient des effets nouveaux aux effets déjà vendus. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par les versemens frauduleux dans tous les ports où l'on conduisoit les negres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-temps ce commerce; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'elles dussent être regardées comme le trésor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

XXXIII. Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan

On sait que Magellan découvrit, en 1520, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le fameux détroit qui porte son nom. Il y vit, & l'on y a vu souvent depuis, des hommes qui avoient environ un pied de plus que les Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré sur les mêmes plages

& du cap de Horn à celle de Panama.

que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux siecles, on s'est mutuellement accusé d'ignorance, de prévention, d'imposture. Enfin, il est arrivé des voyageurs auxquels un heureux hasard a présenté des hordes d'une hauteur commune, des hordes d'une stature élevée, & qui ont conclu d'un événement aussi décisif que leurs précurseurs avoient eu raison dans ce qu'ils affirmoient, & tort dans ce qu'ils avoient nié. Alors seulement on a fait attention qu'il n'y avoit point d'habitans sédentaires dans ces lieux incultes; qu'ils y arrivoient de différentes régions plus ou moins éloignées; & qu'il étoit vraisemblable que les sauvages d'une contrée étoient plus grands que ceux d'une autre. La physique a appuyé cette conjecture. Jamais, en effet, on ne pourra raisonnablement penser que la nature s'éloigne plus de ses voies en engendrant ce qu'il nous a plu de nommer géants, qu'en donnant le jour à ce que nous appellons nains.

Il y a des géants & des nains dans toutes les contrées. Il y a des géants, des nains & des hommes d'une taille commune, nés d'un même pere & d'une même mere. Il y a des géants, des nains dans toutes les especes d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes; & quel que soit le systême qu'on préfere sur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diversité de la taille entre les hommes, dans la même famille ou dans des familles différentes, que de voir des fruits différens en volume à un arbre voisin ou sur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomenes les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il sépare la terre des Patagons de celle de

Feu qu'on présume n'avoir formé autrefois qu'un même continent. La conformité de leurs stériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monstrueux rochers, de leurs montagnes inaccessibles, de leurs neiges éternelles, de leurs sauvages habitans : tout doit faire penser que ce grand canal de navigation est l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions physiques, qui changent si souvent la face du globe.

Quoique ce fût long-temps le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y trouvoit le firent presque oublier. La hardiesse du célèbre Drake, qui porta, par cette voie, le ravage sur les côtes du Pérou, inspira aux Espagnols la résolution d'y former un grand établissement, destiné à préserver de toute invasion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entreprise importante, partit d'Europe, en 1581, avec vingt-trois navires & trois mille cinq cents hommes. L'expédition fut contrariée par des calamités si multipliées, que l'amiral n'arriva l'année suivante au détroit qu'avec quatre cents hommes, trente femmes & des vivres pour sept ou huit mois. Les restes déplorables d'une si belle peuplade furent établis à Philippeville, dans une baie sûre, commode, spacieuse. Mais l'infortune qui avoit si cruellement assailli les Espagnols dans leur traversée, les poursuivit obstinément au terme de leur voyage. On ne leur envoya aucun secours ; le pays ne fournissoit point de subsistances ; & ils périrent de misere. De vingt-quatre malheureux qui avoient échappé à ce fléau terrible, vingt-trois, dont la destinée est toujours restée inconnue, s'embarquerent pour la riviere de la Plata. Fernando Gomez, le seul qui restoit, fut recueilli, en 1587, par le corsaire

Anglois Cawendish, qui donna au lieu où il l'avoit trouvé, le nom de port *Famine*.

Cependant, la destruction de la colonie eut de moindres suites qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. En 1616, des navigateurs Hollandois ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siecle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son ayeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir ces alliés avec joie, & ils gagnerent dans les premiers temps jusqu'à huit cents pour cent. Les négocians de Saint-Malo qui s'étoient emparés de ce commerce, n'acquirent pas des richesses pour eux seuls. En 1709, ils les livrerent à leur patrie, accablée par l'inclémence des saisons, par des défaites réitérées, par une administration ignorante, arbitraire & fiscale. Une navigation qui permettoit de si nobles sacrifices, excita bientôt une émulation trop universelle. La concurrence devint si considérable, les marchandises tomberent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent, pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir. Et ces étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit, en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages, qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Cependant, ce ne fut qu'en 1740 que les Espagnols commencerent à doubler eux-mêmes le cap de Horn. Ils employerent des bâtimens & des pilotes Malouins dans leurs premiers voyages : mais une assez courte expérience les mit en état de se passer de secours étrangers ; & ces mers orageuses furent bientôt plus familieres à leurs navigateurs qu'elles ne l'avoient jamais été à leurs maîtres dans cette carriere.

XXXIV. Le Pérou est-il aussi riche qu'il l'étoit autrefois.

Jusqu'alors la haute opinion qu'on avoit toujours eue, & long-temps avec raison, des richesses du Pérou, s'étoit maintenue. La cour d'Espagne accusoit le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie ; & elle se flattoit que le nouveau systême les rameneroit dans ses ports en aussi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence, à laquelle il fut impossible de se refuser, réduisit les plus incrédules à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étoient plus ce qu'elles avoient été ; & que ce qu'elles avoient laissé de vuide, n'avoit pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, Lima ne reçut d'Espagne pour tout le Pérou que dix navires, qui remporterent chaque année 30,764,617 livres. Cette somme étoit formée par 4,594,192 livres en or ; par 20,673,657 liv. en argent ; par 5,496,768 liv. en productions diverses.

Ces productions furent trente & un mille quintaux de cacao, qui furent vendus en Europe 3,240,000 livres. Six cents quintaux de quinquina, qui furent vendus 207,360 liv. Quatre cents soixante-dix quintaux de laine de vigogne, qui furent vendus 324,000 liv. Dix mille huit cents cinquante quintaux de cuivre, qui furent vendus

810,108 liv. Dix mille six cents quintaux d'étain, qui furent vendus 915,300 liv.

Dans l'or & l'argent, 1,620,000 livres appartenoient au gouvernement; 19,422,671 liv. au commerce; 4,225,178 liv. au clergé ou aux officiers civils & militaires.

Dans les marchandises, il y avoit 1,381,569 liv. pour la couronne, & 4,115,199 livres pour les négocians.

Le temps a un peu changé l'état des choses : mais l'amélioration n'est pas considérable.

Fin du septieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols. Détail des événemens qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

I. Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde?

LA raison & l'équité permettent les colonies : mais elles tracent les principes dont il ne devroit pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangere & inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force

s'accroît par la multitude : mais le droit reſte le même. Si cent, ſi deux cents hommes peuvent dire, *ce pays nous appartient;* un ſeul homme peut le dire auſſi.

Ou la contrée eſt déſerte, ou elle eſt en partie déſerte & en partie habitée, ou elle eſt toute peuplée.

Si elle eſt toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hoſpitalité & aux ſecours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expoſe à mourir de froid ou de faim ſur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai beſoin, & je tuerai celui qui s'y oppoſera. Mais lorſqu'on m'aura accordé l'aſile, le feu & l'eau, le pain & le ſel, on aura rempli ſes obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur & aſſaſſin. On m'a ſouffert. J'ai pris connoiſſance des loix & des mœurs: Elles me conviennent. Je déſire de me fixer dans le pays. Si l'on y conſent, c'eſt une grace qu'on me fait, & dont le refus ne ſauroit m'offenſer. Les Chinois ſont peut-être mauvais politiques, lorſqu'ils nous ferment la porte de leur empire : mais ils ne ſont pas injuſtes. Leur contrée eſt aſſez peuplée, & nous ſommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée eſt en partie déſerte, en partie occupée, la partie déſerte eſt à moi. J'en puis prendre poſſeſſion par mon travail. L'ancien habitant ſeroit barbare, s'il venoit ſubitement renverſer ma cabane, détruire mes plantations & piller mes champs. Je pourrois repouſſer ſon irruption par la force. Je puis étendre mon domaine juſques ſur les confins du ſien. Les forêts, les rivieres & les rivages de la mer nous ſont communs, à moins que leur uſage excluſif ne ſoit néceſſaire à ſa ſubſiſtance. Tout ce qu'il peut encore exiger de

de moi, c'eſt que je ſois un voiſin paiſible, & que mon établiſſement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple eſt autoriſé à pourvoir à ſa ſureté préſente, à ſa ſureté à venir. Si je forme une enceinte redoutable, ſi j'amaſſe des armes, ſi j'éleve des fortifications, ſes députés ſeront ſages s'ils viennent me dire : es-tu notre ami? es-tu notre ennemi? ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre? ennemi : tu trouveras bon que nous les détruiſions; & la nation ſera prudente, ſi à l'inſtant elle ſe délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raiſon pourra-t-elle, ſans bleſſer les loix de l'humanité & de la juſtice, m'expulſer & m'exterminer, ſi je m'empare de ſes femmes, de ſes enfans, de ſes propriétés; ſi j'attente à ſa liberté civile; ſi je la gêne dans ſes opinions religieuſes; ſi je prétends lui donner des loix; ſi j'en veux faire mon eſclave. Alors je ne ſuis dans ſon voiſinage qu'une bête féroce de plus; & elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent, & ſi elle en a qui me ſoient utiles, je puis propoſer des échanges. Nous ſommes maîtres elle & moi de mettre à notre choſe tel prix qu'il nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poiſſon les peaux de bête dont il ſe couvre, que ſon argent n'en peut avoir pour moi. Un ſabre, une coignée ſeront d'une valeur infinie pour celui qui ſupplée à ces inſtrumens par des cailloux tranchans, enchâſſés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs, j'ai traverſé les mers pour rapporter ces objets utiles, & je les traverſerai derechef pour rapporter dans ma patrie les choſes que j'aurai priſes en échange. Les frais du voyage, les avaries & les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-mê-

me de l'imbécillité de celui qui me donne son or pour du fer, le prétendu imbécille se rit aussi de moi qui lui cede mon fer dont il connoît toute l'utilité, pour son or qui ne lui sert à rien. Nous nous trompons tous les deux, ou plutôt nous ne nous trompons ni l'un, ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuse, ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquérir, on peut légitimement ou m'enchaîner, ou me chasser. Si je me jette sur la denrée étrangere, sans en offrir le prix, ou si je l'enleve furtivement, je suis un voleur qu'on peut tuer sans remords.

Une contrée déserte & inhabitée, est la seule qu'on puisse s'approprier. La premiere découverte bien constatée fut une prise de possession légitime.

D'après ces principes, qui me paroissent d'éternelle vérité, que les nations Européennes se jugent & se donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'est occupée par aucun peuple de l'ancien, aussi-tôt ils enfouissent une petite lame de métal, sur laquelle ils ont gravé ces mots : CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle ? N'êtes-vous pas aussi injustes, aussi insensés que des sauvages portés par hasard sur vos côtes, s'ils écrivoient sur le sable de votre rivage ou sur l'écorce de vos arbres : CE PAYS EST A NOUS. Vous n'avez aucun droit sur les productions insensibles & brutes de la terre où vous abordez, & vous vous en arrogez un sur l'homme votre semblable. Au lieu de reconnoître dans cet homme un frere, vous n'y voyez qu'un esclave, une bête de somme. O mes concitoyens ! vous pensez ainsi, vous en usez de cette maniere ; & vous avez des notions de justice ; une morale,

une religion sainte, une mere commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement! Ce reproche doit s'adresser plus particuliérement aux Espagnols; & il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

II. Premieres irruptions des Espagnols dans le Chili.

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Espagne, a une largeur commune de trente lieues entre la mer & les Cordilieres, & neuf cents lieues de côtes depuis le grand désert d'Atacamas qui la sépare du Pérou, jusqu'aux isles de Chiloé qui la séparent du pays des Patagons. Les incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée; & ils se proposoient d'assujettir le reste : mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cusco au commencement de 1535, avec cinq cents soixante-dix Européens & quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnerent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chili, on ne connoissoit que deux chemins, & ils étoient regardés l'un & l'autre comme presque impraticables. Le premier n'offroit sur les bords de la mer que des sables brûlans, sans eau & sans subsistances. Pour suivre le second, il falloit traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse & couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebuterent pas le général; & il se décida pour le dernier passage, par la seule raison qu'il étoit le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols & à dix mille Indiens : mais enfin il atteignit le terme qu'il s'étoit proposé, & y fut reçu

avec une ſoumiſſion entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverſer. La terreur de ſes armes lui auroit fait obtenir vraiſemblablement de plus grands avantages, ſi des intérêts particuliers ne lui euſſent fait déſirer de ſe retrouver au centre de l'empire. Sa petite armée refuſa de repaſſer les Cordilieres. Il fallut la ramener par la voie qui avoit été d'abord négligée; & les haſards furent ſi heureux, qu'elle ſouffrit beaucoup moins qu'on ne l'avoit craint. Ce bonheur étendit les vues d'Almagro, & le précipita peut-être dans les entrepriſes où il trouva une fin tragique.

Les Eſpagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduiſoit, y pénétra ſans réſiſtance. Mais les nations qui l'habitoient ne furent pas plutôt revenues de l'étonnement où les armes & la diſcipline de l'Europe les avoient jettées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans ſans interruption. Si quelques cantons, découragés par des pertes réitérées, ſe déterminoient à la ſoumiſſion, un plus grand nombre s'obſtinoit à défendre leur liberté, quoique avec un déſavantage preſque continuel.

Un capitaine Indien, à qui ſon âge & ſes infirmités ne permettoient pas de ſortir de ſa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les ſiens conſtamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la file l'une de l'autre & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit miſe en déroute, elle devoit, au-lieu de ſe replier ſur la ſeconde, aller ſe rallier ſous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidèlement ſuivi, déconcerta les Eſpagnols. Ils enfoncerent ſucceſſivement tous

les corps, ſans en tirer aucun avantage conſidérable. Les hommes & les chevaux ayant également beſoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il ſeroit aiſé de ſe défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres ſuivoient ſes pas avec précaution, il fut enveloppé & maſſacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient ſa troupe. On lui verſa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es ſi altéré*, lui crioient avec ſatisfaction ces ſauvages. Ils profiterent de leur victoire pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſemens Européens. Pluſieurs furent détruits, & tous auroient eu la même deſtinée, ſi des forces conſidérables, arrivées, à propos, du Pérou, n'euſſent mis les vaincus en état de défendre les poſtes qui leur reſtoient, & de recouvrer ceux qu'on leur avoit enlevés.

III. Les Eſpagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Maniere dont leurs ennemis font la guerre.

Ces hoſtilités meurtrieres ſe ſont renouvellées, à meſure que les uſurpateurs ont voulu étendre leur empire, ſouvent même lorſqu'ils n'avoient pas cette ambition. Les combats ont été ſanglans, & n'ont guere été interrompus que par des treves plus ou moins courtes. Cependant, depuis 1771, la tranquillité n'a pas été troublée.

Les Araucos ſont, dans ces contrées, les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Eſpagne. Souvent ils ſont joints par les habitans de Tucapel & de la riviere Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Cordilieres. Comme ces peuples ſont plus rapprochés par leurs habitudes des ſauvages de l'Amérique Septentrionale que des Péruviens leurs voiſins, les confédérations qu'ils forment ſont toujours à craindre.

Ils ne portent, à la guerre, que leurs corps, & ne traînent après eux, ni tentes, ni bagage. Les mêmes arbres, dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre; ils abandonnent, sans regret, le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se mesurer avec les Européens en rase campagne, & qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'éleve jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin & concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef; & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y

à des Espagnols, & de-là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes Européennes qu'on ne manque jamais de s'approprier. Delà l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, reglent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontiere étoit autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernieres ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages, qu'ils y auroient habituellement quelques députés, chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

IV. Etablissemens formés dans le Chili par les Espagnols

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'Océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée, en 1544, à cinq ou six cents toises de la mer, pour contenir les Indiens, & pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable. On la vit diminuer encore après que les pirates l'eurent saccagée & brûlée. Malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparayso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venoient du Pérou, les denrées qu'on vouloit y en-

voyer. Peu à peu, les agens de ce commerce, qui appartenoit en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors, ce vil hameau, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante & ferme. A mille toises du rivage, il a trente-six ou quarante brasses d'eau, & quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril & de mai, les vents du Nord feroient courir quelques dangers aux navires, si on négligeoit de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures & de Saint-Yago, doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie, dont le développement embrasse près de quatre lieues, & qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie : mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574, il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile & honorable prérogative. En 1603, elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, plusieurs tremblemens de terre lui ont causé des dommages très-considérables. Telle est cependant l'excellence de son territoire, qu'il lui reste encore quelque éclat.

A soixante-quinze lieues de la Conception, toujours sur les bords de l'océan Pacifique, est Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port & sa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-temps sous l'inspection immédiate des vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'étoit une surveillance trop éloignée ; & la

place fut incorporée au gouvernement de la province.

Personne ne pensoit aux isles de Chiloé. Le bonheur qu'avoient eu les jésuites de réunir & de civiliser un grand nombre de sauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long & sept ou huit de large, fit naître le désir de l'occuper. Au centre sont les Indiens convertis. Sur la côte orientale a été construite une fortification nommée Chacao, où l'on entretient la garnison nécessaire pour sa défense.

Dans l'intérieur des terres est Saint-Yago, bâti précipitamment en 1541, détruit en 1730 par un tremblement de terre, & rétabli aussi-tôt avec un agrément & des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau-Monde. Les maisons y sont, à la vérité, fort basses & construites avec des briques durcies au soleil : mais elles sont toutes blanchies au dehors, toutes peintes en dedans, toutes accompagnées de jardins spacieux, toutes rafraîchies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité; & le nombre en seroit plus grand, sans neuf couvens de moines & sept de religieuses que la superstition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuses, sous lesquelles se fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnoit aux moines l'esprit général de la superstition; importance qui s'est depuis très-affoiblies dans quelques contrées; qui paroît lutter avec force contre le progrès des lumieres dans quelques autres; qui domine impérieusement dans les possessions lointaines de l'Espagne, & qui laissera des traces aussi durables que funestes, quand elles seroient dès cet instant contrariées par toute l'autorité du ministere.

Saint-Yago eſt la capitale de l'état & le ſiege de l'empire. Celui qui y commande eſt ſubordonné au vice-roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances & à la guerre : mais il en eſt indépendant comme chef de la juſtice & préſident de l'audience royale. Onze corrégidors, répandus dans la province, ſont chargés, ſous ſes ordres, des détails de l'adminiſtration.

Il s'eſt ſucceſſivement formé dans cette contrée une population de quatre à cinq cents mille ames. On n'y voit que peu de ces infortunés eſclaves que fournit l'Afrique ; & la plupart ſont conſacrés au ſervice domeſtique. Les deſcendans des premiers ſauvages, que de féroces aventuriers aſſervirent avec tant de peine, ou ſe ſont réfugiés dans des montagnes inacceſſibles, ou ſe ſont perdus dans le ſang de leurs conquérans. Tous les colons ſont regardés & traités comme Eſpagnols. La nobleſſe de cette origine ne leur a pas inſpiré cet éloignement invincible pour les occupations utiles, qui eſt ſi général dans leur nation. La plupart de ces hommes, ſains, agiles & robuſtes vivent ſur des plantations éparſes, & cultivent de leurs propres mains un terrain plus ou moins vaſte.

V. Fertilité du Chili, & ſon état actuel.

Ils ſont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur & toujours ſerein ; par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémiſpheres ; ſur-tout par un ſol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuſe terre, les récoltes de vin, de bled, d'huile, quoique aſſez négligemment préparées, ſont quadruples de celles que nous obtenons, avec toute notre activité & toutes nos lumieres. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Pluſieurs de nos animaux ſe ſont perfectionnés, & les chevaux en particulier, ont acquis une vîteſſe & une fierté que n'ont jamais eues les

andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui est utilement employé dans l'Ancien & le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Avant 1750, le fisc n'avoit reçu aucune année, pour son vingtieme de ce précieux métal, au-delà de 50,220. A cette époque fut érigé dans la colonie une hôtel de monnoies. L'innovation eut des suites favorables. En 1771, le droit royal s'éleva à 200,032 liv. 4 sols; & il doit avoir beaucoup augmenté. L'alcavala & les douanes ne rendoient que 324,000 liv. & ils rendent 1,080,000 liv. Ces diverses branches de revenu sont grossies, depuis 1753, par la vente exclusive du tabac.

Aussi le Chili n'a-t-il plus besoin de puiser dans les caisses du Pérou pour ses dépenses publiques. La plus considérable est l'entretien des troupes. Elle monte à 490,125 liv. 12 sols pour la solde des mille fantassins, des deux cents quarante cavaliers, des deux compagnies d'Indiens affectionnés, qui, depuis 1754, forment l'état militaire du pays. Indépendamment de ses forces, dispersées dans les isles de Juan Fernandez & de Chiloé, dans les ports de la Conception & de Valparayso, sur les frontieres des Andes, il y a dans Valdivia une garnison particuliere de sept cents quarante-six soldats qui coûte 655,473 liv. 12 sols. Ces moyens de défense seroient appuyés, s'il le falloit, par des milices très-nombreuses. Peut-être la partie qui combattroit à pied ne feroit-elle que peu de résistance, malgré les peines qu'on s'est depuis peu données pour l'exercer : mais il seroit raisonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui soient peut-être sur le globe.

VI. Commerce

Le Chili a toujours eu des liaisons de commerce

du Chili avec les sauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.

avec les Indiens voisins de sa frontiere, avec le Pérou & le Paraguay.

Les sauvages lui fournissent principalement le *poncho*. C'est une étoffe de laine, quelquefois blanche & ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long sur deux de large. On y passe la tête par un trou pratiqué au milieu, & elle se déploie sur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée ne connoissent pas d'autre vêtement. Il coûte depuis trente jusqu'à mille livres, selon la finesse plus ou moins grande de son tissu, & principalement selon les bordures plus ou moins élégantes, plus ou moins riches qu'on y ajoute. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour ces bagatelles, lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiroient de leurs forêts & de leurs campagnes pour les aller chercher. Il faut les leur porter. Le marchand qui veut entreprendre ce petit négoce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indistinctement sa marchandise à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer, dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontiere les draps & les troupeaux qu'il a reçus en payement.

Ce n'est pas au fond des forêts; c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser

l'homme & à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuoit indistinctement ses effets, sans garantie, sans sureté, à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir; croyez-vous qu'il en reparût un seul avec le prix de la chose qu'il auroit achetée? Ce que des hommes, sous l'empire de l'honneur & des loix religieuses & civiles, ne rougiroient pas de faire, un sauvage, affranchi de toute espece de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police & de nos mœurs!

Jusqu'en 1724, on vendit à ces sauvages du vin & des eaux-de-vie, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse, ils prenoient les armes; ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient; ils dévastoient les champs de leur voisinage. Il est bien rare que le corrupteur ne soit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers les peres qui ont négligé leur éducation; dans les femmes envers leurs maris, lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs; dans les esclaves envers leurs maîtres; dans les sujets envers les souverains négligens; dans les peuples assujettis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphere. Nous l'avons porté chez nous & chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués : chez nous, par la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits : chez eux, en cent manieres diverses, entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connoître, & qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque maniere qu'on s'y prenne, soit par la superstition, soit par le patriotisme même,

soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte point à l'homme sa raison, sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'enivrez, quelle que soit son ivresse, ou elle cessera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, est un vice grossier & brutal qui ôte la vigueur à l'esprit, & au corps une partie de ses forces. C'est une breche faite à la loi naturelle qui défend à l'homme d'aliéner sa raison, le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce désordre, quoique toujours blâmable, ne l'est pas également par-tout, parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les régions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, & stupide seulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de sévérité sous un climat que sous un autre. Il est arrivé delà, que par-tout où s'est établi un gouvernement régulier, ce vice est devenu plus rare sous l'équateur que vers le pôle.

Il n'en est pas ainsi parmi les nations sauvages. Celles du Midi, n'étant pas plus contenues que celles du Nord par le magistrat ou le préjugé, elles se sont toutes livrées, avec une égale fureur, à leur passion pour les liqueurs fortes. Il est entré dans la politique des Européens de leur en fournir, soit pour les dépouiller, soit pour les asservir, soit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boissons n'ont été guere moins destructives de ces peuples que nos armes; & l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités, dont nous avons inondé cet autre hémisphere.

Il faut louer l'Espagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux sauvages du Chili des vins & des eaux-

de-vie. Ce trait de sagesse a visiblement accru les liaisons qu'on entretenoit avec eux : mais il n'est pas possible qu'elles deviennent de long-temps aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits secs, du cuivre, des viandes salées, des chevaux, du chanvre, des grains, & reçoit en échange du sucre, du tabac, du cacao, de la fayance, plusieurs articles fabriqués à Quito, & quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les navires expédiés de Callao, pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un siecle, aucun navigateur de ces mers paisibles n'osa perdre les terres de vue ; & alors ces voyages duroient une année entiere.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin observé les vents, n'y employa qu'un mois. Il passa pour sorcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia. On y reconnut que, pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes ; & cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles, & sur-tout de l'or. On lui donne en payement des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguay, des negres, & on lui donnoit beaucoup de marchandises de notre hémisphere, avant que les négocians de Lima eussent obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que cette derniere branche de commerce seroit interdite. La communication des deux colonies ne se fait point par l'Océan. On a jugé plus court, plus sûr & même moins dispendieux de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents soixante-quatre lieues

de Sant-Yago à Buenos-Aires, & qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges & les précipices des Cordilieres.

Si les rapports des deux établissemens viennent à se multiplier ou à s'étendre, ce sera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn, qu'il faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies étoit la meilleure. Le problême paroît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit, où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis Septembre jusqu'en Mars, c'est-à-dire, dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudroit borner sa marche à quelques heures, ou braver dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuosité des vagues avec une certitude morale de naufrage. Dans cette saison, il convient de préférer la mer ouverte & par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable priverent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvoit consommer de marchandises de notre hémisphere lui venoient du Pérou, qui lui-même les recevoit difficilement & à grands frais par la voie de Panama. Son sort ne changea pas, même lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien ; & ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeoient ses côtes pour arriver à Lima, d'y verser quelques foibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de Février 1778, il est permis

mis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

VII. Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siecle.

C'est une vaste région, bornée au Nord, par le Pérou & le Bresil; au Midi, par les terres Magellaniques; au Levant, par le Bresil; au Couchant, par le Chili & le Pérou.

Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les géographes croyoient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires Espagnols & Portugais, chargés en 1751 de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette riviere, sans avoir apperçu cet amas d'eau, qu'on disoit immense. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris jusqu'alors pour un lac prodigieux, n'étoit qu'un terrain fort bas, couvert depuis le seizieme jusqu'au dix-neuvieme degré de latitude, dans la saison des pluies, par les inondations du fleuve. On sait, depuis cette époque, que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizieme degré de latitude méridionale; & que vers le dix-huitieme, il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquites.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenoit un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles. Leurs mœurs devoient être les mêmes; & quand il eût existé quelque différence dans leur caractere les nuances n'en auroient pas été saisies par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglanterent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui étoit commun

dans les forêts, quelques racines qui croissoient sans culture : c'étoit la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erroient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avoient à porter que quelques vases de terre, & qu'ils trouvoient par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînoient que peu d'embarras. Quoiqu'ils vécussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avoit appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissoient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la qualité du chef, se dissipoient avec la même facilité qu'elles s'étoient formées.

La découverte du fleuve Paraguay, fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais venus du Bresil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, & le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté des Indes Orientales beaucoup d'épiceries.

L'avantage qu'on retira de leur vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve; lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens, mis inhumainement à mort, se trouverent quelques parures d'or ou d'argent; & bâtit une espece de fort à Rio-Tercero qui sort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposoient les naturels du pays lui fit juger que, pour s'établir solidement, il falloit d'autres moyens que ceux qu'il avoit; & en 1530, il prit la route de l'Espagne pour les aller solliciter. Ceux de ses compagnons qu'il avoit laissés dans la colonie furent massacrés la plupart; & le peu qui avoit échappé à des fleches ennemies, ne tarda pas à le suivre.

Des forces plus considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le fleuve en 1535 & jetterent les fondemens de Buenos-Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim, dans des palissades, ou à se vouer à une mort certaine, si l'on hasardoit d'en sortir pour se procurer quelques subsistances. Le retour en Europe paroissoit la seule voie pour sortir d'une situation si désespérée: mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines; & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnerent un lieu où ils ne pouvoient plus rester, & allerent fonder en 1536 l'Assomption, à trois cents lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole: mais, dans leurs

projet : mais après avoir avancé trois cents cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre & de novembre, qui sont dans ces régions le temps de la sécheresse; & personne ne parut douter que cette entreprise n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avoit cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables & long-temps inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds, dans quatorze bourgades, dont sept sont placées sur les frontieres du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, & une seulement au voisinage de l'Assomption.

IX. Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco & la rage de quelques autres peuplades moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

Celle qu'on nomme Tucuman est unie, arrosée & saine. On y cultive avec le plus grand succès le coton & le bled que le pays peut consommer; & quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulieres au Nouveau-Monde, y réussiroient aussi heureusement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-temps. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe

de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. Il est en particulier un arbre désigné par le nom de quebracho qu'on prétend approcher de la dureté, de la pesanteur, de la durée du meilleur marbre, & qui à cause de la difficulté des transports est vendu, au Potosi, jusqu'à dix mille livres. La partie des Andes qui est de ce département, est abondante en or & en cuivre, on y a déjà ouvert quelques mines.

Mais combien il faudroit de bras pour demander à ce vaste territoire les richesses qu'il renferme. Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitans, Espagnols, Indiens & negres. Ils sont réunis dans sept bourgades dont SantYago del Estero est la principale, ou distribués sur des domaines épars dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue, & comptent jusqu'à quarante mille bêtes à cornes, jusqu'à six mille chevaux, sans compter d'autres troupeaux moins remarquables.

La province, appellée spécialement Paraguay, est beaucoup trop humide, à cause des forêts, des lacs, des rivieres qui la couvrent. Aussi, abstraction faite des fameuses missions du même nom qui sont de son ressort, n'y compte-t-on que cinquante-six mille habitans. Quatre cents seulement sont à l'Assomption, sa capitale. Deux autres bourgades, qui portent aussi le nom de ville en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites sur le même plan que celles des Guaranis, contiennent six mille Indiens. Tout le reste vit dans les campagnes & y cultive du tabac, du coton, du sucre qui sont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buenos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandises arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours exposée aux incur-

ſions des Portugais du côté de l'Eſt, & à celles des ſauvages au Nord & à l'Oueſt. Il falloit trouver le moyen de repouſſer des ennemis le plus ſouvent implacables. On conſtruiſit des forts; des terres furent deſtinées pour leur entretien; & chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens, faits anciennement, ſubſiſtent encore. Cependant, s'il ſe trouve quelqu'un à qui ce ſervice ne plaiſe pas ou auquel ſes occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en diſpenſer en payant depuis ſoixante juſqu'à cent francs ſelon ſa fortune.

Ce qui conſtitue aujourd'hui la province de Buenos-Aires, faiſoit originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obſcurité fut long-temps ſon partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht, ouvrit avec elle l'établiſſement Portugais du Saint-Sacrement, & qui la mit à portée de former des liaiſons ſuivies avec le Chili & le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'eſcadre de Pizarre, chargée, en 1740, de défendre la mer du Sud contre les forces Britanniques, augmenterent ſa population & ſon activité. L'une & l'autre reçurent un nouvel accroiſſement des hommes entreprenans qui ſe fixerent dans cette contrée, lorſque les cours de Madrid & de Liſbonne entreprirent de fixer les limites trop long-temps incertaines de leur territoire. Enfin la guerre, qu'en 1776 ſe firent les deux puiſſances, avec des troupes envoyées d'Europe, acheva de donner une grande conſiſtance à la colonie.

Maintenant, les deux rives du fleuve, depuis l'Océan juſqu'à Buenos-Aires, & depuis Buenos-Aires juſqu'à Santa-Fé, ſont, ou couvertes de

nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le bled, le maïs, les fruits, les légumes : tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin & le bois, y croît dans une grande abondance.

X. De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.

Buenos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine & agréable. On y respire un air tempéré. Elle est réguliérement bâtie. Ses rues sont larges & formées par des maisons extrêmement basses : mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics & particuliers qui étoient tous de terre, il y a cinquante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on sait cuire de la brique & faire de la chaux. Le nombre des habitans s'éleve à trente mille. Une forteresse, gardée par une garnison de six à sept cents hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cents quarante-trois miliciens, Espagnols, Indiens, negres & mulâtres libres, sont toujours en état de se joindre aux troupes régulieres.

La place est à soixante lieues de la mer. Les vaisseaux y arrivent par un fleuve qui manque de profondeur ; qui est semé d'isles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent ; & dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent, la sonde à la main, pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des bâtimens légers, qu'ils aillent se radouber & at-

tendre leur cargaiſon à l'Incenada de Barragan, ſitué ſept ou huit lieues plus bas.

C'eſt une eſpece de village, formé par quelques cabanes, conſtruites avec du jonc, couvertes de cuirs & diſperſées ſans ordre. On n'y trouve, ni magaſins, ni ſubſiſtances; & il n'eſt habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut ſe promettre preſque aucun ſervice. L'embouchure d'une riviere, large de cinq à ſix mille toiſes, lui ſert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puiſſent y entrer. Ceux qui ont beſoin de plus de profondeur ſont réduits à ſe réfugier derriere une pointe voiſine, où le mouillage eſt heureuſement plus incommode que dangereux.

L'inſuffiſance de cet aſile, fit bâtir, en 1726, quarante lieues au-deſſous de Buenos-Aires, la ville de Montevideo ſur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, & des batteries, judicieuſement placées, la protegent du côté du fleuve. Malheureuſement, on ne trouve que quatre ou cinq braſſes d'eau, & on eſt réduit à s'échouer. Cette néceſſité n'entraîne pas de grands inconvéniens pour les navires marchands : mais les vaiſſeaux de guerre dépériſſent vîte ſur cette vaſe, & s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donné l'eſprit d'obſervation, ont remarqué, qu'avec peu de travail & de dépenſe, on auroit pu faire au voiſinage un des plus beaux ports du monde, dans la riviere de Sainte-Lucie. Pour y réuſſir, il ne falloit que creuſer le banc de ſable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plutôt, un peu plus tard à ce parti; puiſque Maldonado, qui faiſoit tout

son espoir, est maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI. De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la colonie.

La plus riche production qui sorte des trois provinces, c'est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit, ni observé par aucun botaniste. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La premiere, nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles ; elle est fort supérieure aux deux autres : mais elle ne se conserve pas si long-temps, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle caamini, est la feuille qui a acquis toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est le caaguazu, qui forme la troisieme espece. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produisent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui séparent les hauteurs. L'Assomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il falloit faire, la plupart des Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert ; & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

A ce premier entrepôt succéda celui de Villa-Rica, qui s'étoit approché trente-six lieues de la production. Il se réduisit peu à peu à rien, par la même raison qui avoit fait tomber celui dont il avoit pris la place.

Enfin au commencement du ſiecle, fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Aſſomption & au pied des montagnes de Maracayu. C'eſt aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay : mais il lui eſt ſurvenu un concurrent qu'on ne devoit pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueilloient d'abord de cette herbe que ce qu'il en falloit pour leur conſommation, en ramaſſerent avec le temps pour en vendre. Cette occupation & la longueur du voyage les tenoient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce temps, ils manquoient tous d'inſtruction. Pluſieurs périſſoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déſerts, où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les miſſions, privées de leurs défenſeurs, reſtoient expoſées aux irruptions de l'ennemi. C'étoit beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les jéſuites tirerent du Maracayu même des graines qu'ils ſemerent dans la partie de leur territoire, qui approchoit le plus de celui dont elles tiroient leur origine. Elles ſe développerent très-rapidement, & ne dégénérerent pas, au moins, d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le haſard donne ſeul ailleurs, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans les trois provinces. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de liv.

Cette herbe, dans laquelle les Eſpagnols & les autres habitans de l'Amérique Méridionale trouvent tant d'agrément, & à laquelle ils attribuent un ſi grand nombre de vertus, eſt d'un uſage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette

séchée & presque en poussiere dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron & des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui est versée par-dessus, doit être bue sur le champ; pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

XII. Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec l'Espagne.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe qui n'en consomme point; & nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que fait cette région de ses excellentes mules dans les autres contrées du Nouveau-Monde.

Cet animal utile est très-multiplié sur le territoire de Buenos-Aires. Les habitans du Tucuman y portent des bois de construction & de la cire qu'ils échangent chaque année contre soixante mille mulets de deux ans, qui chacun ne coûtoit pas autrefois trois livres, mais qu'il faut payer huit ou dix aujourd'hui. On les tient quatorze mois dans les pâturages de Cordoue, huit dans ceux de Salta; & par des routes de six cents, de sept cents, de neuf cents lieues, ils sont conduits en troupeaux de quinze cents ou de deux mille dans le Pérou, où on les vend près d'Oruro, de Cusco, de Guanca-Velica, depuis soixante-dix jusqu'à cent livres, suivant le plus ou le moins d'éloignement.

Le Tucuman livre d'ailleurs au Potosi seize ou dix-huit mille bœufs & quatre ou cinq mille chevaux, nés & élevés sur son propre territoire. Ce sol fourniroit vingt fois davantage des uns & des autres, s'il étoit possible de leur trouver quelque débouché.

Une connoissance qui sera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'est la route que prennent les cargaisons qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémisphere.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades semées de loin en loin sur cette ré-

gion. Outre qu'on ne l'entretiendroit pas ſans de grandes fatigues, ſans de grands dangers, elle ſeroit de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou preſque rien à s'offrir, rien ou preſque rien à ſe demander. Buenos-Aires ſeule avoit un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandiſes d'Europe, qui lui arrivoient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; & elle parvint à ouvrir un commerce aſſez régulier avec le Chili & avec le Pérou. Originairement, les caravanes, qui formoient ces liaiſons, employoient le ſecours de la bouſſole pour ſe conduire dans les vaſtes déſerts qu'il leur falloit traverſer : mais, avec le temps, on eſt parvenu à ſe paſſer de cet inſtrument ſi néceſſaire pour d'autres uſages bien plus importans.

Des chariots partent maintenant de Buenos-Aires pour leur deſtination reſpective. Pluſieurs ſe joignent pour être en état de réſiſter aux nations ſauvages qui les attaquent ſouvent dans leur marche. Tous ſont traînés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux & font ſept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy, après avoir parcouru quatre cents ſoixante-ſept lieues, & ceux qui ſont deſtinés pour le Chili n'en ont que deux cents ſoixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piaſtres ou 21 livres 8 ſols par quintal, & les ſeconds un prix proportionné à l'eſpace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil & à cornes ſuit toujours ces voitures. Les chevaux ſont montés par ceux des voyageurs que le chariot ennuie ou fatigue; les bœufs doivent ſervir pour la nourriture & pour le renouvellemenr des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuſe d'une autre inſtitution utile. Le miniſtere avoit pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un

paquebot pour Buenos-Aires. C'étoit un entrepôt d'où il s'agiſſoit de faire arriver les lettres & les paſſagers dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de la mer du Sud. Le trajet étoit de neuf cents quarante-ſix lieues juſqu'à Lima, de trois cents ſoixante-quatre juſqu'à Sant-Yago; & des déſerts immenſes occupoient une grande partie de ce vaſte eſpace. Un homme actif & intelligent vint cependant à bout d'établir une poſte réguliere de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou & du Chili, au grand avantage des trois colonies & par conſéquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Eſpagne pluſieurs objets plus ou moins importans : mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes. De ſes propres domaines, le pays ne fournit que des cuirs.

Lorſqu'en 1539, les Eſpagnols abandonnerent Buenos-Aires pour remonter le fleuve, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines quelques bêtes à cornes qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles ſe multiplierent tellement, que perſonne ne daigna ſe les approprier, lorſqu'on rétablit la ville. Dans la ſuite, il parut utile de les aſſommer pour en vendre la peau à l'Europe. La maniere dont on s'y prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs ſe rendent à cheval dans les plaines où ils ſavent qu'il y a le plus de bœufs ſauvages. Ils pourſuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton, armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé. Cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le

ſuif, & abandonnent le reſte à des chiens ſauvages ou à des vautours.

Les cuirs étoient originairement à ſi bon marché, qu'ils ne coûtoient que deux livres, quoique les acheteurs rebutaſſent ceux qui avoient la plus légere imperfection, parce qu'ils devoient le même impôt que ceux qui étoient le mieux conditionnés. Avec le temps, le nombre en diminua tellement qu'il fallut donner 43 liv. 4 ſols pour les grands, 37 liv. 16 ſols pour les médiocres & 32 livres 8 ſols pour les petits. Le gouvernement, qui voyoit avec regret ſe réduire peu à peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de géniſſes dans des parcs immenſes ; & depuis ces innovations, les cuirs, qui ſont tous en poil & qui peſent depuis vingt juſqu'à cinquante livres, ont baiſſé d'environ un tiers. Tous doivent au fiſc onze livres.

Depuis 1748 juſqu'en 1753, l'Eſpagne reçut, par an, de cette colonie 8,752,065 livres. L'or entra dans cette ſomme pour 1,524,705 liv. ; l'argent pour 3,780,000 liv. ; & les productions pour 3,447,360 livres. Le dernier article fut formé par trois cents quintaux de laine de vigogne, qui produiſirent 207,360 livres, & par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout étoit pour le commerce, rien n'appartenoit au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région, dans ſon ſein, des valeurs nouvelles ; & parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écouloient les richeſſes, eſt ſortie des mains des Portugais ; & parce que le Paraguay a reçu une exiſtence plus conſidérable que celle dont il jouiſſoit.

XIII. Innovation

L'empire immenſe que la Caſtille avoit fondé dans

dans l'Amérique Méridionale fut long-temps subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étoient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avoit la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une justice qu'il étoit presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri de la raison, & qui gouverne encore plus absolument les états que les individus, empêchoit qu'on n'ouvrît les yeux sur le principe certain de tant de calamités. La confusion devint, à la fin, si générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché, en 1718, de cette gigantesque domination. Elle restoit encore beaucoup trop étendue; & le ministere l'a de nouveau restreinte, en 1776, en formant d'une partie du diocese de Cusco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata, des provinces de Santa Crux de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay, une autre vice-royauté, dont le siege est à Buenos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas, sans doute, à régler le sort de ces singulieres missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satyres de ses détracteurs rendirent également célébres.

heureuse, qui doit améliorer le sort du Paraguay.

XIV. Principes sur lesquels les Jésuites fonderent leurs missions du Paraguay.

On devastoit l'Amérique depuis un siecle, lorsque les jésuites y porterent cette infatigable activité, qui les avoit fait si singuliérement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvoient pas rappeller du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avoit malheureusement plongées; ils ne pouvoient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisoit tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers

les ſauvages que leur vie errante avoit juſqu'alors ſouſtraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts & de les raſſembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppreſſeurs du nouvel hémiſphere. Un ſuccès, plus ou moins grand, couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, ſur l'Amazone & dans quelques autres contrées. Cependant, aucune de ces inſtitutions ne jetta un auſſi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay; parce qu'on lui donna pour baſe les maximes que ſuivoient les incas dans le gouvernement de leur empire & dans leurs conquêtes.

Les deſcendans de Manco-Capac ſe rendoient ſur leurs frontieres avec des armées qui ſavoient du moins obéir, combattre enſemble, ſe retrancher; & qui, avec des armes offenſives, meilleures que celles des ſauvages, avoient des boucliers & des armes défenſives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils propoſoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur domaine, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs. Ces invitations étoient ordinairement rejettées. De nouveaux députés, plus preſſans que les premiers, étoient envoyés. Quelquefois on les maſſacroit, & on fondoit inopinément ſur ceux qu'ils repréſentoient. Les troupes provoquées avoient aſſez généralement la ſupériorité : mais elles s'arrêtoient au moment de la victoire & traitoient leurs priſonniers avec tant de douceur, qu'ils alloient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guere qu'une armée Péruvienne attaquât la premiere; & il arriva ſouvent qu'après avoir vu ſes ſoldats maſſacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettoit pas encore les hoſtilités.

Les jéſuites, qui n'avoient point d'armée, ſe

bornerent à la persuasion. Ils s'enfonçoient dans les forêts pour chercher des sauvages; & ils les déterminerent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les incas avoient encore un avantage sur les jésuites, c'est la nature de leur culte qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes & nos mysteres inconcevables. Aussi les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point, les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'essayerent d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avoit promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers, le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion & les vertus : tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas se retrouva au Paraguay, ou y fut même perfectionné.

Les incas & les jésuites avoient également établi un ordre qui prévenoit les crimes & dispensoit des punitions. Rien n'étoit si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étoient belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix

avoient été séveres dans cet empire; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignoit pas les châtimens; on n'y craignoit que sa conscience.

A l'exemple des incas, les jésuites avoient établi le gouvernement théocratique : mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne : c'étoit la confession. Dans le Paraguay, elle conduisoit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là que, loin de pallier ses crimes, le repentir les lui faisoit aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il venoit la demander à genoux. Plus elle étoit sévere & publique, plus elle rendoit le calme à la conscience. Ainsi le châtiment qui, par-tout ailleurs, effraie les coupables, faisoit ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avoient point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissoient point de propriété; ils n'avoient point de loix criminelles, parce que chacun s'accusoit & se punissoit volontairement : toutes leurs loix étoient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit la théocratie : mais il faudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société; n'appellât crime, que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité; ne substituât pas, dans ces préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires Espagnols y avoient beaucoup trop porté leurs idées, leurs usages monastiques. Cependant, peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes, avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts & de commodités dans les républiques des jésuites qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y eut pas plus de luxe. L'u-

sage de la monnoie y étoit même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposoient leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veilloient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avoit point de distinction entre les états; & c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens : car la liberté est le premier.

Les incas & les jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étoient aussi bien construits, aussi bien ornés que le permettoit l'imperfection des arts & des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui alloit au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parloient aux yeux, la majesté des cérémonies : tout attiroit, tout retenoit les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondoit pour eux avec la piété.

XV. Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célébres missions?

Il semble que les hommes auroient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'étoit oisif, n'étoit excédé de travail; où la nourriture étoit saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logés commodément : où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades avoient des secours inconnus sur le reste de la terre : où tout le monde se marioit par choix, sans intérêt, & où la multitude des enfans étoit une consolation, sans pouvoir être une charge : où la débauche inséparable de l'oisiveté, qui corrompt l'opulence & la misere, ne hâtoit jamais le terme de la vie humaine : où rien n'irritoit les passions factices & ne contrarioit les passions réglées par la

raiſon & par la nature : où l'on jouiſſoit des avantages du commerce, ſans être expoſé à la contagion des vices du luxe : où des magaſins abondans, des ſecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, étoient une reſſource aſſurée contre la diſette qu'amenoient l'inconſtance & l'intempérie des ſaiſons : où la vengeance publique ne fut jamais dans la triſte néceſſité de condamner un ſeul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée : où l'on ignoroit juſqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'eſpece humaine. Un tel pays devoit être, ce ſemble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'étoit pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui ſe jette dans le Paraguay ſous le vingtieme degré de latitude méridionale, juſqu'à l'Uruguay, qui ſe perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Breſil, dans les plaines qui ſéparent ces rivieres, les jéſuites avoient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf compoſées de vingt-deux mille ſept cents ſoixante & une familles qui avoient quatre-vingt-neuf mille quatre cents quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-deſſus de trente-deux, ni celui de leurs habitans au-deſſus de cent vingt-un mille cent ſoixante-huit.

On ſoupçonna long-temps les religieux inſtituteurs de diminuer la liſte de leurs ſujets, pour priver l'Eſpagne du tribut auquel ces peuples s'étoient librement ſoumis ; & la cour de Madrid montra

ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes diſſiperent ce ſoupçon auſſi injurieux que mal fondé. Étoit-il vraiſemblable qu'une compagnie, dont la gloire fut toujours l'idole, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas, un ſentiment de grandeur proportionné à la majeſté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de ſoins & de travaux ?

Ceux qui connoiſſoient aſſez le génie de la ſociété, pour ne la pas calomnier ſi groſſiérement, répandoient que les Guaranis ne ſe multiplioient pas, parce qu'on les faiſoit périr dans les travaux des mines. Cette accuſation, intentée il y a plus d'un ſiécle, ſe perpétua par une ſuite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avoient formée. Plus le miniſtere Eſpagnol fit chercher cette ſource de richeſſes, plus il ſe convainquit que c'étoit une chimere. Si les jéſuites avoient découvert de pareils tréſors, ils ſe ſeroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt déſolé leur empire & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion d'un gouvernement monacal dut, ſelon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés ; dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour compoſer des armées & des flottes deſtinées à périr ; dans l'exécution violente des loix impoſées ſans le conſentement des peuples & contre la réclamation des magiſtrats ; dans la violation des privileges publics & l'établiſſement des privileges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le ſanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppreſſion. Jamais elle n'eſt dans une ſoumiſſion volontaire des eſ-

prits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opere & précede l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes; parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut, sans doute, celui des jésuites au Paraguay, puisque des nations entieres venoient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on ne vit pas une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante missionnaires eussent pu forcer à l'esclavage cent mille Indiens, qui pouvoient, ou massacrer leurs pasteurs ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits foibles & les esprits audacieux.

Quelques personnes soupçonnerent que les jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siecles de barbarie attacherent parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'étoit plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires ne donnerent pas seulement à leurs néophites l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime, qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos er-

reurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens; les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres & celle de notre espece. Ces inconvéniens n'existoient point dans le Paraguay. Tous y avoient une subsistance assurée; tous y jouissoient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étoient privés que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un écrivain mercenaire, ou aveuglé par sa haine, n'a pas craint de publier depuis peu à la face de l'univers, que le terrain occupé par les Guaranis ne pouvoit nourrir que le nombre d'hommes qui y existoit, & que plutôt que de les rapprocher des Espagnols, leurs missionnaires avoient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadoient, nous dit-on, à leurs néophites de laisser périr leurs enfans qui seroient autant de prédestinés & de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation? As-tu compris l'insulte que tu faisois à tes maîtres; à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirceurs? Combien il faudroit que ta nation fût déchue de la noblesse, de la générosité de son caractere, si elle ne partageoit ici mon indignation!

Aux chimeres qui viennent d'être combattues, tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord, les Portugais de Saint-Paul détruisi-

rent en 1631 les douze ou treize peuplades, formées dans la province de Guayra, limitrophe du Bresil. Ces brigands, qui n'étoient qu'au nombre de deux cents soixante-quinze ne purent, il est vrai, emmener que neuf cents des vingt-deux mille Guaranis qui composoient cet établissement naissant : mais le glaive & la misere en détruisirent beaucoup. Plusieurs reprirent la vie sauvage. A peine en arriva-t-il douze mille sur les bords du Parana & de l'Uruguay où l'on avoit résolu de les fixer.

La passion qu'avoient les dévastateurs de faire des esclaves ne fut pas étouffée par cette émigration. Ils poursuivirent leur timide proie dans son nouvel asile, & devoient, avec le temps, tout disperser, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les anciens habitans de cet autre hémisphere, dans la crainte qu'ils ne se servissent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les jésuites applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des nations dont la soumission étoit forcée : mais ils la jugeoient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Les raisons ou les instances de ces missionnaires triompherent des oppositions & des préjugés. En 1639, on accorda des fusils aux Guaranis ; & cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvoient courir.

D'autres causes plus obscures de destruction remplacerent celle-là. L'usage s'établit d'envoyer

annuellement à deux, à trois cents lieues de leurs frontieres une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connoissoit une passion insurmontable. Dans ces longues & pénibles courses, plusieurs périssoit de faim & de fatigue. Quelquefois durant leur absence des sauvages errans dévastoient des plantations privées de la plupart de leurs défenseurs. Ces vices étoient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les missions.

Un malheureux hasard y porta la petite vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reste du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, & continua à entasser victimes sur victimes sans interruption. Les jésuites ignorerent-ils les salutaires effets de l'inoculation sur les bords de l'Amazone, ou se refuserent-ils par superstition à une pratique dont les avantages sont si bien prouvés?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta sur-tout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupoient, principalement sur le Parana, étoit chaud, humide, sans cesse couvert de brouillards épais & immobiles. Ces vapeurs y versoient, dans chaque saison, des maladies contagieuses. Les inclinations des habitans aggravoient ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs peres avoient apportée du fond des forêts, ils se nourrissoient de fruits verds, ils mangeoient les viandes presque crues, sans que, ni la raison, ni l'autorité, ni l'expérience pussent déraciner ces habitudes invétérées. De cette maniere, la masse du sang, altérée par l'air & les alimens, ne pouvoit pas former des familles nombreuses, ni des générations de quelque durée.

XVI. Examen des repro-

Pour assurer la félicité des Guaranis, en quelque nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs

ches faits aux jésuites touchant les missions.

instituteurs avoient originairement réglé avec la cour de Madrid, que ces peuples ne seroient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette premiere stipulation leur parut insuffisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en seroient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyoit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme voyageurs, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, & y porteroient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blesserent d'autant plus profondément des conquérans avides & destructeurs, qu'elles avoient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avoient un fondement apparent & peut-être réel.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Aires de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature & filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevoit en échange des vases & des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquoit pas; des métaux destinés au payement du tribut que devoient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les besoins de l'état n'absorboient pas le produit entier de ses ventes. Ce qui restoit étoit détourné au profit des jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

Ce reproche ne pouvoit pas tomber sur les pre-

miers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpens, des marais; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Vraisemblablement, leurs successeurs eurent des vues moins nobles & moins pures. Vraisemblablement, ils chercherent un accroissement de fortune & de puissance, où ils ne devoient voir que la gloire du christianisme, que le bien de l'humanité. Ce fut, sans doute, un grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & pour augmenter sur tout le globe une influence déjà trop dangereuse. Si quelque chose pouvoit diminuer l'horreur d'un si grand forfait, c'est que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien désirer au-delà des commodités dont on les faisoit jouir généralement.

Ceux qui n'accuserent pas les jésuites d'avarice, censurerent les établissemens du Paraguay comme l'ouvrage d'une superstition aveugle. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le temps destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la société : en un mot, elle rend

les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités? S'ils dûrent leurs heureuses institutions à la superstition, ce sera la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiete, toujours soupçonneuse, paroissoit craindre que les républiques fondées par les jésuites, ne se détachassent un peu plutôt, un peu plus tard de l'empire, à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Leurs habitans étoient, à ses yeux, les soldats les plus exercés du nouvel hémisphere. Elle les voyoit obéissans par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, & combattant avec le fanatisme qui conduisit tant de martyrs sur l'échafaud, qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Mais c'étoit sur-tout leur gouvernement qui causoit ses alarmes.

Dans les institutions anciennes, l'autorité civile & l'autorité religieuse, qui partent de la même source & qui doivent tendre au même but, étoient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & dans ses craintes. Le christianisme introduisit en Europe un autre esprit, & forma, dès son origine, une rivalité secrete entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion. Cette disposition éclata, lorsque les barbares du Nord fondirent sur la domination Romaine. Les chrétiens, persécutés par les empereurs païens, s'empresserent d'implorer ce secours étranger contre l'oppression. Ils prêcherent à ces vainqueurs ignorans un culte nouveau qui leur imposoit l'obligation de détruire l'ancien, & demanderent les décombres des temples pour

élever sur ces magnifiques ruines leurs propres sanctuaires.

Les sauvages donnerent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas, firent tomber aux pieds du christianisme leurs ennemis & les siens, prirent des terres & des hommes & en céderent à l'église. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimerent le sceau de la religion aux domaines qu'ils possédoient. De ce mélange, de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux qui se distingua d'abord du véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur lui; & qui depuis se sentant le plus foible, se contenta de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui en vouloient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement discordans, qu'ils troublerent sans cesse l'harmonie de tous les états.

Les jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, profiterent du mal que leur société avoit fait souvent en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un seul, ce qui leur donna la disposition absolue des pensées, des affections, des forces de leurs néophites.

XVII. Les peuples étoient ils heureux dans ces missions, & ont-ils regretté leurs législateurs?

Un pareil système rendoit-il redoutables ces législateurs? Quelques personnes le pensoient dans le Nouveau-Monde; & cette croyance étoit beaucoup plus répandue dans l'Ancien : mais par-tout on manquoit des lumieres nécessaires pour asseoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue,

avec laquelle les missionnaires ont évacué ce qu'on appelloit leur empire, a paru démontrer qu'ils étoient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont été même moins regrettés qu'on ne croyoit qu'ils le seroient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la dureté de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venoit, sans doute, de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devoient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, & sous un régime qui, considéré dans son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivoit-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austere, qui n'assujettit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme & par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie, & sans aigrir leur humeur? Les Guaranis étoient des especes de moines, & il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étoient tyranniques. Aucune faute n'échappoit au châtiment. L'ordre commandoit au milieu des plaisirs. Le Guaranis, inspecté jusques dans ses amusemens, ne pouvoit se livrer à aucune sorte d'excès. Le tumulte & la licence étoient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étoient trop austeres. L'égalité à laquelle ces peuples étoient réduits & dont il leur étoit impossible de se tirer, éloignoit entre eux toute sorte d'émulation. Un Guaranis n'avoit aucun motif de surpasser un Guaranis. Il avoit fait assez bien, si l'on ne pouvoit ni l'accuser, ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influoit-elle pas sur ses liaisons les plus douces? Ce n'est pas assez pour le bonheur de l'homme

d'avoir

d'avoir ce qu'il lui suffit ; il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvoit être le bienfaiteur, ni de sa femme ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de ses amis, ni de ses compatriotes ; & aucun de ceux-ci ne pouvoit être le sien. Son cœur ne sentoit aucun besoin. S'il étoit sans vice, il étoit aussi sans vertu. Il n'aimoit point, il n'étoit point aimé. Un Guaranis passionné auroit été l'être le plus malheureux ; & l'homme sans passion n'existe, ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule. Je ne connois que l'amour, qui s'irrite & s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t-on qu'il ne restât rien aux Guaranis du sentiment de leur liberté sauvage ? Mais négligez tout ce qui précede, & ne pesez que le peu de lignes que je vais ajouter. Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuses de ce qu'il devoit aux soins de ses législateurs, & il en avoit vivement, continuellement senti le despotisme. Il se persuada sans peine au moment de leur expulsion, qu'il seroit affranchi, & qu'il n'en seroit pas moins heureux. Toute autorité est plus ou moins odieuse ; & c'est la raison pour laquelle tous les maîtres, sans exception, ne font que des ingrats.

XVIII. Mesures préliminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ses missions.

Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sortirent des mains des jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles, & certainement fort supérieur à tout ce qui existoit dans le reste du nouvel hémisphere. On y observoit les loix. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuse fraternité y unissoit les cœurs. Tous les arts de nécessité y étoient perfectionnés, & on y en connoissoit quelques-uns d'agréables. L'abondance y étoit universelle, & rien ne manquoit dans les dépôts publics. Le nombre

des bêtes à cornes s'y élevoit à sept cents soixante-neuf mille trois cents cinquante-trois; celui des mulets ou des chevaux, à quatre-vingt-quatorze mille neuf cents quatre-vingt-trois; celui des moutons, à deux cents vingt-un mille cinq cents trente-sept; sans compter quelques autres animaux domestiques.

Les pouvoirs, concentrés jusqu'alors dans les mêmes mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui étoit du ressort de la religion à des moines de S. Dominique, de S. François & de la Merci.

C'est le seul changement qui ait été fait jusqu'ici aux dispositions anciennes. La cour de Madrid a voulu examiner, sans doute, si l'ordre établi devoit être maintenu ou réformé. On cherche à lui persuader de retirer les Guaranis d'une région peu salubre & trop peu fertile, pour en peupler les bords inhabités de Rio-Plata, depuis Buenos-Aires jusqu'à l'Assomption. Si ce plan est adopté, & que les peuples refusent de quitter les tombeaux de leurs peres, ils seront réduits à se disperser; s'ils se prêtent aux vues de l'Espagne, ils cesseront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde sera renversé.

Mais voilà assez, & peut-être trop de détails, sur les révolutions plus ou moins importantes qui ont agité l'Amérique Espagnole pendant trois siecles. Il est temps de remonter aux principes qui dirigerent la fondation de ce grand empire; & de traçer, sans malignité, comme sans flatterie, les suites d'un systême dont l'antiquité n'avoit, ni laissé, ni pu laisser de modele. Nous commencerons par faire connoître les différentes especes

d'hommes qui se trouvent aujourd'hui réunis dans cette immense région.

XIX. Peuples qui habitent l'Amérique Espagnole, & premiérement les chapetons.

On ne rangera point parmi les habitans du nouvel hémisphere les commandans chargés de lui donner des loix, les troupes destinées à le contenir ou à le défendre, les négocians employés pour son approvisionnement. Ces différentes classes d'hommes ne se fixent point en Amérique, & reviennent toutes en Europe après un séjour plus ou moins borné. Parmi les personnes envoyées par l'autorité publique, il n'y a guere que quelques magistrats, quelques administrateurs subalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées. La loi défend à tout citoyen d'y aller sans l'aveu du gouvernement : mais les gens connus en obtiennent assez aisément la permission, & ceux qui sont obscurs y passent très-fréquemment en fraude. On est vivement poussé à cette émigration par l'espoir d'une fortune considérable, & quelquefois aussi par la certitude de trouver une considération dont on n'auroit pas joui dans le lieu de son origine. Il suffit d'être né en Espagne pour obtenir des égards marqués : mais cet avantage ne se transmet pas. Les enfans qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapetons* qui honoroit leurs peres : ils deviennent simplement *créoles*.

XX. Les créoles.

C'est ainsi qu'on appelle ceux qui sont issus du sang Espagnol dans le nouvel hémisphere. Plusieurs descendent des premiers conquérans ou de ceux qui les suivirent; d'autres ont eu d'illustres ancêtres. La plupart ont acheté ou obtenu des titres distingués : mais peu d'entre eux ont manié les grands ressorts du gouvernement. Soit que la cour les crût incapables d'application, soit qu'elle craignît qu'ils ne préférassent les intérêts de leur pays

à ceux de la métropole, elle les éloigna de bonne heure des places de confiance, & s'écarta rarement de ce systême bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragerent. Ils acheverent de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, de l'abondance de toutes choses, cette élévation dont il leur avoit été laissé de si grands exemples. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, une superstition stupide, des intrigues romanesques, acheverent la dégradation de leur caractere. Une porte restoit ouverte à l'ambition de ces colons proscrits, en quelque sorte, sur leur terre natale. La cour, les armées, les tribunaux, l'église sont, en Espagne, des carrieres plus ou moins brillantes qu'il leur est libre de parcourir. Il n'y en est cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur ame est entiérement flétrie, ou parce que les distances en rendent l'accès trop difficile. Quelques-uns, d'une naissance moins distinguée, ont tourné, dans l'Amérique même, leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce; & ceux-là ont été les plus sages & les plus utiles.

XXI. Les métis.

La supériorité que les chapetons affectent sur les créoles, ceux-ci la prennent sur les *métis*. C'est la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Espagnols qui, dans les premieres époques de la découverte, aborderent au Nouveau-Monde, n'avoient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus considérables attendirent qu'il en vînt d'Europe. La plupart donnerent leur foi aux filles du pays les plus distinguées ou les plus agréables. Souvent même, sans les épouser, on les rendit meres. La loi fit jouir ces enfans, légitimes ou illégitimes, des prérogatives de leur pere: mais le préjugé les plaça plus bas. Ce n'est guere

qu'après trois générations, c'eſt-à-dire, lorſque leur couleur ne differe en rien de celle des blancs, tous très-baſanés, que dans le cours ordinaire de la vie civile, ils ſont traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité ſi flatteuſe, ces métis, par-tout très-nombreux, & dont l'eſpece ſe renouvelle ſans interruption, s'occupoient la plupart des arts méchaniques & des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils ſont encore réduits à continuer les mêmes travaux juſqu'à ce qu'une alliance heureuſe ou quelque circonſtance particuliere les mette en état de couler des jours inutiles dans les plaiſirs & dans la molleſſe.

XXII. Les negres.

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, qu'en 1503, on y porta quelques noirs. Huit ans après, il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les proſcrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompiſſent les Américains, & qu'ils ne les pouſſaſſent à la révolte. Las-Caſas, auquel il manquoit des notions juſtes ſur les droits de l'homme, mais qui s'occupoit ſans ceſſe du ſoulagement de ſes chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyoit nuiſible à leur conſervation. Charles-Quint permit, en 1517, que quatre mille de ces eſclaves fuſſent conduits dans les colonies Eſpagnoles; & le courtiſan Flamand, qui avoit obtenu cette faveur, vendit aux Génois l'exercice de ſon privilege.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce ceſſa preſque entiérement, mais les Portugais devenus ſujets de la cour de Madrid le ranimerent. Il retomba encore après que ce peuple eut ſecoué le joug qu'il portoit ſi impatiemment, & ne reprit

O 3

quelque vigueur que lorſque les deux nations ſe furent rapprochées. Enfin les ſujets de la cour de Liſbonne s'engagerent, en *1696*, à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs anciens tyrans ; & ils remplirent cette obligation avec le ſecours de leur ſouverain qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeoit une entrepriſe alors ſi conſidérable.

Les François, qui venoient de donner un roi à l'Eſpagne, ſe mirent trop légérement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établiſſemens à la côte d'Afrique, encore peu inſtruits dans les opérations maritimes, malheureux durant le cours d'une longue guerre, ils ne firent rien de ce qu'ils avoient promis ſi hardiment.

La paix d'Utrecht fit paſſer ce contrat à l'Angleterre. La compagnie du Sud, à laquelle le miniſtere Britannique l'abandonna, ſe chargea de livrer, chacune des trente années que devoit durer ſon privilege, quatre mille huit cents Africains aux établiſſemens Eſpagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de ſon octroi : mais, tout le reſte du temps, il lui étoit permis d'en introduire autant qu'elle en pourroit vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piaſtres & un tiers, ou 180 livres pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cents ſuivans furent déchargés de ce tribut onéreux en dédommagement d'un prêt de 1,080,000 liv. avancées à la cour de Madrid, & qui ne devoient être rembourſées que dans l'eſpace de dix ans. Ce tribut étoit réduit à la moitié pour tous les eſclaves que le contrat n'exigeoit point. Philippe V ſe dédommagea de ce ſacrifice en ſe réſervant la quatrieme partie des bénéfices que feroit la ſociété. L'exécution du traité ne fut interrompue que par les hoſtilités qui, en

1739, diviserent les deux couronnes. La pacification de 1748 rétablit celle d'Angleterre dans tous ses droits : mais la compagnie qui la représentoit fut déterminée, par un dédommagement qu'on lui offrit, à céder les courts restes d'un octroi dont elle prévoyoit qu'on ne la laisseroit pas jouir sans de grandes gênes.

Robert Mayne, négociant de Londres, succéda, sous un nom Espagnol, à l'association du Sud. L'infidélité ou la négligence des agens qu'il avoit établis à Buenos-Aires, devenu l'entrepôt de ce commerce, furent telles, qu'en 1752 il se trouva ruiné, qu'il se vit forcé d'abandonner une entreprise qui, plus sagement dirigée ou mieux surveillée, devoit donner des profits très-considérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Rico des esclaves qui devoient au fisc 216 liv. par tête, & qui, après avoir payé cette taxe rigoureuse, étoient introduits librement sur le continent & dans les isles. Les Anglois, qui avoient traité avec le gouverneur de Cuba, remplissoient fidélement leurs engagemens, lorsque la cour de Madrid jugea convenable à ses intérêts de changer de systême.

Il fut formé en 1765 une société de quelques maisons de commerce Espagnoles, Françoises & Génoises établies à Cadix. Cette compagnie, mal servie par ses facteurs & très-obérée, alloit se dissoudre, lorsqu'en 1773 le ministere jugea qu'il étoit de sa sagesse & de sa justice d'accorder des adoucissemens aux conditions qu'il avoit d'abord imposées. On prolongea le privilege, on diminua les charges ; depuis cette époque, l'importation des esclaves a pris une nouvelle activité. Ils sont achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Féroces Européens, d'abord vous doutâtes si les

habitans des contrées que vous veniez de découvrir n'étoient pas des animaux qu'on pouvoit égorger sans remords, parce qu'ils étoient noirs & que vous étiez blancs. Peu s'en fallut que vous ne leur enviassiez la connoissance de Dieu votre pere commun, chose horrible à penser! Mais quand vous leur eûtes permis de lever aussi leurs regards & leurs mains vers le ciel, quand vous les eûtes initiés aux cérémonies & aux mysteres; associés aux prieres, aux offrandes & aux espérances à venir d'une religion commune; quand vous les eûtes avoués pour freres; l'horreur ne redoubla-t-elle pas, lorsqu'on vous vit fouler aux pieds le lien de cette consanguinité sacrée? Vous les avez rapprochés de vous; & vous allez au loin les acheter! & vous les vendez! & vous les revendez comme un vil troupeau de bêtes! pour repeupler une partie du globe que vous avez dévastée, vous en corrompez & dépeuplez une autre. Si la mort est préférable à la servitude, n'êtes-vous pas encore plus inhumains sur les côtes d'Afrique que vous ne l'avez été dans les régions de l'Amérique? Anglois, François, Espagnols, Hollandois, Portugais, je suppose que je m'entretienne avec un d'entre vous d'un traité conclu entre deux nations civilisées, & que je lui demande quelle est la sorte de compensation qu'elles ont stipulée, dans l'échange qu'elles ont fait? Qu'imaginera-t-il? De l'or, des denrées, des privileges, une ville, une province; & c'est un nombre plus ou moins grand de leurs semblables que l'on abandonne à l'autre pour en disposer à son gré? Mais telle est l'infamie de ce pacte dénaturé, qu'il ne se présente pas même à la pensée de ceux qui l'ont contracté.

Tout annonce que la cour d'Espagne va sortir de la dépendance où elle étoit des nations étran-

geres pour des esclaves. C'est l'unique but qu'elle a pu se proposer en exigeant, en 1778, du Portugal la cession de deux de ses isles sur les côtes d'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre particulier, ont occupé une partie des esclaves introduits dans le continent Espagnol du Nouveau-Monde. Le service domestique des gens riches a été la destination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidens des plaisirs de leurs maîtres; & ce honteux ministere les a conduits à la liberté. Leurs descendans se sont alliés, tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, & ont formé la race nombreuse & vigoureuse des mulâtres qui, comme celle des métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur & à la considération des blancs. Ceux même d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigene. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordoit le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui, dans les établissemens des autres nations sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes Espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tomba-t-elle sur l'esclave acheté de préférence à l'esclave conquis? C'est que l'injure faite à celui-ci étoit plus ancienne & plus grande que l'injure faite au premier; que celui-là étoit accoutumé au joug; qu'il falloit y accoutumer celui-ci, & que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave, est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes Espagnoles, fut par-tout ailleurs leur ennemi; c'est que par-tout

ailleurs il obéissoit toujours & qu'il ne commandoit jamais; c'est qu'il n'étoit point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes Espagnoles, l'Africain est alternativement esclave & maître : dans les établissemens des autres nations, il est esclave du matin au soir.

XXIII. Ancienne condition des Indiens, & leur état actuel.

Les Indiens forment la derniere classe des habitans dans une région qui appartenoit toute entiere à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb distribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnoient & y attacha des naturels du pays en 1499. Cette disposition ne fut pas approuvée par la cour qui, trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue, avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau commandant, tout barbare qu'il étoit, se conforma à la volonté de ses souverains : mais l'indolence des Américains & les murmures des Espagnols le déterminerent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étoient sortis, & à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement, il décida que ces esclaves tireroient quelque fruit de leur travail, soit qu'ils fussent employés à la culture des terres, soit qu'ils le fussent à l'exploitation des mines. Ferdinand & Isabelle confirmerent en 1584, cet arrangement avec la clause que le salaire seroit réglé par le gouvernement.

Les Dominicains, qui venoient de passer dans la colonie, s'indignerent d'un ordre de choses qui renversoit tous les principes. Ils refusérent, dans le tribunal de la pénitence, l'absolution aux particuliers qui sollicitoient ou même acceptoient ces dons, qu'on appelloit indifféremment répartitions ou commanderies; ils accabloient d'anathêmes,

dans la chaire, les ministres ou les promoteurs de ces injustices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent jusqu'en Europe, où l'usage, qu'ils attaquoient avec tant d'amertume, fut examiné de nouveau, en 1510, & de nouveau confirmé.

Les Indiens trouverent, en 1516, dans Las-Casas, un défenseur plus vif, plus intrépide & plus actif que ceux qui l'avoient précédé. Ses sollicitations déterminerent Ximenès, qui conduisoit alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire passer en Amérique trois religieux hiéronimites pour juger une cause deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcerent ne furent pas ceux que leur profession faisoit présumer. Ils se déciderent pour les répartitions : mais ils en déclarerent déchus tous ceux des courtisans & des favoris qui ne résidoient pas dans le Nouveau-Monde.

Las-Casas, que le ministere lui-même avoit déclaré protecteur des Indiens & qui, revêtu de ce titre honorable, avoit accompagné les surintendans, revola en Espagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux qu'il accusoit d'avoir sacrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeller, & on leur substitua Figueroa. Ce magistrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un assez grand nombre d'Indiens qu'il laissa seuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favorable. Le gouvernement conclut de leur stupidité, de leur indolence, que les Américains étoient des enfans incapables de se conduire eux-mêmes, & leur condition ne fut pas changée.

Cependant, il s'élevoit de toutes parts des voix respectables contre ces dispositions. Les états de Castille eux-mêmes demanderent, en 1523, qu'on les annullât. Charles-Quint se rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortès, qui venoit de conquérir le

Mexique, de donner des commanderies, & lui enjoignit de les révoquer s'il y en avoit déjà d'accordées. Lorsque ces ordres arriverent dans la Nouvelle-Espagne, les répartitions y étoient déjà établies comme dans les autres colonies, & les volontés du monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions soumises à la Castille, on marquoit sans cesse que jamais il ne s'opéreroit de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, si les peuples assujettis cessoient d'être un moment à la disposition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert sans fruit un si riche hémisphere, faisoit une grande impression sur le ministere : mais aussi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jetter les nations dans la servitude, étoit un autre point de vue qui ne laissoit pas d'alarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude, on permettoit, on défendoit au hasard les commanderies. En 1536, l'autorité prit enfin un parti mitoyen qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour deux ans, jusqu'à cette époque, elles étoient réellement perpétuelles, parce qu'il étoit sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvellées. Le roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémispheres. O Las-Casas! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivoit, dans les siecles à venir, que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplassent & qu'il y eût

des loix, des mœurs, de la justice, de la liberté; la premiere statue qu'on y éleveroit seroit la tienne. On te verroit t'interposer entre l'Américain & l'Espagnol, & présenter, pour sauver l'un, ta poitrine au poignard de l'autre. On liroit sur le pied de ce monument : DANS UN SIECLE DE FÉROCITÉ, LAS-CASAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT. En attendant, ton nom restera gravé dans toutes les ames sensibles; & lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces temps heureux n'être pas aussi éloignés que je l'appréhende!

Charles-Quint, éclairé par ses propres réflexions ou entraîné par l'éloquence impétueuse de Las-Casas, ordonne, en 1542, que toutes les commanderies qui viendront à vaquer soient indistinctement réunies à la couronne. Ce statut est sans force au Mexique, & dans le Pérou, il allume une guerre sanglante & opiniâtre. On est réduit à l'annuller trois ans après : mais l'autorité se trouve assez solidement établie, en 1549, pour oser braver les murmures, pour n'être plus arrêtée par la crainte des soulevemens.

A cette époque, la loi décharge les Indiens de tout service personnel, & regle le tribut qu'ils seront obligés de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres, jusqu'alors si oppresseurs, de résider dans l'étendue de leur jurisdiction & d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation & d'y laisser leur famille. Elle leur défend d'y posséder des terres, d'y faire élever des troupeaux, d'y former des atteliers. Elle leur défend de se mêler des mariages de leurs vassaux & d'en prendre aucun à leur service. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'atta-

che du magiſtrat, & donner caution pour les vexations qu'il ſe pourroit permettre.

La taxe impoſée aux naturels du pays pour faire ſubſiſter les conquérans avec quelque dignité, n'eſt pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux ſont obligés de réunir leurs ſujets dans une bourgade, de leur bâtir une égliſe, de payer le miniſtre chargé de leur inſtruction. Ils ſont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où eſt ſitué leur répartition, & d'avoir toujours des chevaux & des armes en état de repouſſer l'ennemi, ſoit étranger, ſoit domeſtique. Il ne leur eſt permis de s'abſenter qu'après s'être fait remplacer par un ſoldat agréé du gouvernement.

Ces réglemens n'éprouverent aucune altération remarquable juſqu'en 1568. Alors on décida que les commanderies, qui depuis trente-deux ans étoient concédées pour deux vies, continueroient à être données de la même maniere : mais que celles dont le revenu excéderoit 10,800 livres ſeroient grévées de penſions. Toutes devoient, à l'avenir, être affichées lorſqu'elles deviendroient vacantes &, à mérite égal, être diſtribuées de préférence aux héritiers des conquérans, & enſuite aux deſcendans des premiers colons. La cour s'appercevant que la faveur décidoit plus ſouvent de ces récompenſes que les talens ou l'ancienneté, voulut, en 1608, qu'elles fuſſent nulles, ſi elle ne confirmoit, dans ſix ans pour le Pérou & dans cinq ans pour le reſte de l'Amérique, les graces accordées par les vicerois. Cependant le commandeur entroit en jouiſſance auſſitôt qu'il étoit nommé. On exigeoit ſeulement qu'il aſſurât la reſtitution des ſommes qu'il auroit touchées, ſi le choix qu'on avoit fait de lui n'étoit pas ratifié dans le temps preſcrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier siecle, le gouvernement s'appropria le tiers du revenu des commanderies. Peu après, il le prit entier dans la premiere année, & ne tarda pas à défendre à ses délégués de remplir celles qui deviendroient vacantes. Elles furent enfin toutes supprimées, en 1720, à l'exception de celles qu'on avoit données à perpétuité à Cortès & à quelques hôpitaux ou communautés religieuses. A cette époque si remarquable dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendans que de la couronne.

Cette administration fut-elle la meilleure qu'il fût possible d'adopter pour l'intérêt de l'Espagne & le bonheur de l'autre hémisphere ? Qui le sait ? Dans la solution d'un problême où se compliquent les droits de la justice ; le sentiment de l'humanité ; les vues particulieres des ministres ; l'empire de la circonstance ; l'ambition des grands ; la rapacité des favoris ; les spéculations des hommes à projets ; l'autorité du sacerdoce ; l'impulsion des mœurs & des préjugés ; le caractere des sujets éloignés, la nature du climat, du sol & des travaux ; la distance des lieux ; la lenteur & le mépris des ordres souverains ; la tyrannie des gouverneurs ; l'impunité des forfaits ; l'incertitude & des relations & des délations, & de tant d'autres élémens divers : doit-on être surpris de la longue perplexité de la cour de Madrid ; lorsqu'au centre des nations Européennes, aux pieds des trônes, sous les yeux des administrateurs de l'état, les abus subsistent & s'accroissent souvent par des opérations absurdes ? Alors on prit l'homme, dont on étoit entouré, pour le modele de l'homme lointain, & l'on imagina que la législation qui convenoit à l'un convenoit également à l'autre. Dans des temps antérieurs, & peut-être même encore aujourd'hui, con-

fondons-nous deux êtres séparés par des différences immenses, l'homme sauvage & l'homme policé; l'homme né dans les bras de la liberté & l'homme né dans les langes de l'esclavage. L'aversion de l'homme sauvage pour nos cités naît de la maladresse avec laquelle nous sommes entrés dans la forêt.

Maintenant, les Indiens qu'on n'a pas fixés dans les villes, sont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur est pas permis de quitter, & où ils forment des assemblées municipales, présidées par leur cacique. A chacun de ces villages est attaché un territoire plus ou moins étendu, selon la nature du sol & le nombre des habitans. Une partie est cultivée en commun pour les besoins publics, & le reste distribué aux familles pour leurs nécessités particulieres. La loi a voulu que ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de temps en temps d'en détacher quelques portions en faveur des Espagnols, mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs sous l'inspection du gouvernement. Aucune institution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre : mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquisitions.

Comme l'opprobre brise tous les ressorts de l'ame, un des principes de cette pauvreté, de ce découragement, doit être l'obligation imposée à ces malheureux de faire seuls par corvée les travaux publics. Sont-ils payés de ce travail humiliant? La loi l'ordonne. De quelle distance peut-on les tirer? combien de temps peut-on les retenir? cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens, c'est d'être à la disposition de tous les citoyens : mais uniquement pour les atteliers & les cultures de nécessité pre-

miere?

miere : mais à tour de rôle : mais pour dix-huit jours de suite seulement : mais pour un salaire prescrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuse encore, c'est celle d'exploiter les mines. Les administrateurs en étoient originairement les seuls arbitres. Des statuts qui varierent souvent, la réglerent dans la suite. Au temps où nous écrivons, on n'appelle aux mines, à l'exception de celles de Guanca-Velica & de Potosi qui ont des privileges particuliers, que les Indiens qui ne sont pas éloignés de plus de trente milles; on leur donne quatre réaux ou cinquante-quatre sols par jour; on ne les retient que six mois, & l'on n'y occupe que la septieme partie d'une peuplade au Pérou, & la vingt-cinquieme au Mexique. Souvent même, il y en a un moindre nombre; parce que le libertinage, la cupidité, l'espoir du vol, d'autres motifs peut-être, y attirent librement un grand nombre de métis, de mulâtres & d'indigenes.

Un tribut que les Indiens mâles, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, doivent au gouvernement, met le comble à tant de calamités. Cette taxe, qui s'acquittoit originairement en denrées, n'est point par-tout la même. Elle est de 8, de 15, de 20, de 30, même de 40 livres, selon les époques où, à la demande des contribuables, elle fut convertie en métaux. L'usage où étoit le fisc d'exiger toujours en argent la valeur des productions, dont le prix varioit avec les lieux & avec les temps, introduisit ces disproportions plus grandes & par conséquent plus destructives dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, où la capitation est assez généralement de 9 réaux ou de 6 livres 1 sol six deniers. Le quart de cette imposition est distribué au pasteur, au cacique, à l'Espa-

gnol chargé dans chaque province d'empêcher l'oppreſſion des Indiens, ou mis en réſerve pour ſecourir la communauté dans ſes revers. Telle eſt la condition légale des Indiens : mais qui pourroit dire ce que les injuſtices particulieres doivent ajouter de poids à un fardeau déjà trop peſant ? Celle de ces vexations qui a le plus fixé l'attention du gouvernement, eſt venue de ce qu'on appelle alcade au Mexique & corrégidor au Pérou.

C'eſt un magiſtrat chargé, ſous l'inſpection du vice-roi ou des tribunaux, de la juſtice, de la finance, de la guerre, de la police, de tout ce qui peut intéreſſer l'ordre public, dans un eſpace de trente, de quarante, de cinquante lieues. Quoique la loi lui défendît, comme aux autres dépoſitaires de l'autorité, d'entreprendre aucun commerce, il s'empara, dès les premiers temps, de tout celui qu'il étoit poſſible de faire avec les Indiens ſoumis à ſa juriſdiction. Comme ſa commiſſion ne devoit durer que cinq ans, il livroit, preſqu'en arrivant, les marchandiſes qu'il avoit à vendre, & employoit aux recouvremens le reſte de ſon exercice. L'oppreſſion devint générale. Les malheureux indigenes furent toujours écraſés par l'énormité des prix, & ſouvent par l'obligation de prendre des effets qui leur étoient inutiles, mais que le tyran avoit été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négocians qui lui accordoient un crédit long & dangereux. On refuſoit tout ou preſque tout aux pauvres, & l'on ſurchargeoit ceux qui jouiſſoient de quelque aiſance. Aux échéances, les payemens étoient exigés avec une ſévérité barbare par un créancier, à la fois juge & partie ; & les peines les plus graves décernées contre les débiteurs qui manquoient aux engagemens libres ou forcés qu'ils avoient pris.

Ces atrocités, plus criantes & plus communes dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, affligeoient vivement les chefs humains & justes. Ils croyoient pourtant devoir les tolérer, dans la persuasion où l'on étoit généralement que si la chaîne qui existoit étoit une fois rompue, des peuples indolens & sans prévoyance manqueroient de vêtemens, d'instrumens d'agriculture, de bestiaux nécessaires pour tous les travaux, & tomberoient, sans délai, dans une inaction & une misere extrêmes. Quelques hommes sages travailloient à rapprocher des intérêts si opposés. Aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen sûr de diminuer le désordre auroit été d'accorder un meilleur traitement aux magistrats qui alloient chercher dans l'autre hémisphere une fortune que leur pays natal leur refusoit : mais le ministere se refusa toujours à cette augmentation de dépense. Depuis 1751, les alcades & les corrégidors sont obligés d'afficher dans le lieu de leur résidence, les marchandises qu'ils ont à vendre, & le prix qu'ils y veulent mettre. S'ils s'écartent de ce tarif, approuvé par leurs supérieurs, ils doivent perdre leur place & restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé. Ce réglement qui s'observe assez exactement, a un peu diminué les déprédations.

XXIV. Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde.

Il falloit un gouvernement aux différens peuples dont nous venons de parler. La cour de Madrid donna la préférence au plus absolu. Les monarques Espagnols concentrerent dans leurs mains tous les droits, tous les pouvoirs, & en confierent l'exercice à deux délégués, qui, sous le nom de vice-rois, devoient jouir, tout le temps de leur commission, des prérogatives de la souveraineté. On les entoura même dans leurs fonctions publiques & jusques dans leur vie privée, d'une représentation qui parut pro-

pre à augmenter le respect & la terreur que le commandement devoit inspirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, sans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite, comme celle de tous les agens inférieurs, fut soumise à la censure du conseil des Indes, tribunal érigé en Europe pour régir, sous l'inspection du monarque, les provinces conquises dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées furent successivement établies dix cours de justice, chargées d'assurer la tranquillité des citoyens, & de terminer les différends qui s'éleveroient entre eux. Ces tribunaux, connus sous le nom d'audiences, prononcerent définitivement sur les matieres criminelles : mais les procès purement civils qui s'élevoient au-dessus de 10,156 piastres ou de 54,843 livres pouvoient être portés, par appel, au conseil des Indes. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépositaires de l'autorité royale, & la prérogative plus considérable encore attribuée à ceux des capitales, de remplir les fonctions des vice-royautés lorsqu'elles étoient vacantes : ces droits les éleverent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme magistrats.

XXV. Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique ?

Le régime ecclésiastique paroissoit plus difficile à régler. A l'époque où le Nouveau-monde fut découvert, un voile, tissu ou épaissi par les préjugés que la cour de Rome n'avoit jamais cessé de semer, tantôt ouvertement & tantôt avec adresse, couvroit de ténebres l'Europe entiere. Ces superstitions étoient plus profondes & plus générales en Espagne, où, depuis si long-temps, on haïssoit, on combattoit les infideles. Les souverains de cette nation devoient naturellement établir au-delà des mers

les mauvais principes des pontifes qui leur donnoient un autre hémisphere. Il n'en fut pas ainsi. Ces princes plus éclairés, ce semble, que leur siecle ne le comportoit, arracherent au chef de la chrétienté la collation de tous les bénéfices, les dixmes même que les prêtres avoient par-tout envahies. Malheureusement, la sagesse, qui avoit dicté leur systême, ne passa pas à leurs successeurs. Ils fonderent ou permirent qu'on fondât trop d'évêchés. Des temples sans nombre s'éleverent. Les couvens des deux sexes se multiplierent au-delà de tous les excès. Le célibat devint la passion dominante dans un pays désert. Des métaux qui devoient féconder la terre se perdirent dans les églises. Malgré sa corruption & son ignorance, le clergé se fit rendre la plus grande partie de ces tyranniques dixmes qui avoient été arrachées à son avarice. L'Amérique paroissoit n'avoir été acquise que pour lui. Cependant les pasteurs subalternes, ces curés, ailleurs si tendres & si respectables, ne se trouvoient pas assez opulens. L'Indien qu'ils étoient chargés d'instruire & de consoler, n'osoit se présenter à eux sans quelque présent. Ils lui laissoient celles de ses anciennes superstitions qui lui étoient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Ils mettoient un prix exorbitant à leurs fonctions, & avoient toujours des inventions pieuses qui leur donnoient occasion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avoit rendu leurs dogmes généralement odieux. Ces peuples alloient à la messe comme à la corvée, détestant les barbares étrangers qui entassoient sur leurs corps & sur leurs ames des fardeaux également pesans.

Le scandale étoit public & presque général. Le clergé séculier & régulier, qui, l'un & l'autre rem-

plissoient le même ministere, s'accusoient mutuellement de ces vexations. Les premiers peignoient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étoient dérobés à la surveillance de leurs supérieurs, pour être impunément libertins. Les seconds vouloient que les autres manquassent de lumieres ou d'activité, & ne fussent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec répugnance, mais nous avouerons, que des deux côtés les reproches étoient fondés. La cour fut long-temps agitée par les intrigues sans cesse renaissantes des deux cabales. Enfin elle arrêta, en 1757, que les moines mourroient dans les bénéfices qu'ils occupoient, mais qu'ils ne seroient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette décision qui fait rentrer les choses dans leur ordre naturel, aura vraisemblablement des suites favorables.

XXVI. Partage fait au temps de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant.

C'étoit beaucoup d'avoir monté, dès les premiers temps, tous les grands ressorts de la nouvelle domination. Il restoit à régler le sort de ceux qui devoient y vivre. Le souverain, qui se croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, & par droit de conquête & par la concession des papes, en fit d'abord distribuer à ceux de ses soldats qui avoient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le fantassin reçut cent pieds de long & cinquante de large pour ses bâtimens; mille huit cents quatre-vingt cinq toises pour son jardin; sept mille cinq cents quarante-trois pour son verger; quatre-vingt-quatorze mille deux cents quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe, & neuf mille quatre cents vingt-huit pour celle du bled d'Inde; toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs, vingt chevres, cent moutons, vingt bêtes à cornes & cinq chevaux. La loi donnoit au cavalier un

double eſpace pour ſes bâtimens, & le quintuple pour tout le reſte.

Bientôt on conſtruiſit des villes. Ces établiſſemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les ordonnances exigeoient un ſite agréable, un air ſalubre, un ſol fertile, des eaux abondantes. Elles régloient la poſition des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche & actif qui ſe chargeoit de ces entrepriſes, après qu'elles avoient obtenu la ſanction du gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au temps convenu, il perdoit ſes avances, & devoit encore au fiſc 5,400 livres. Ses autres devoirs étoient de trouver un paſteur pour ſon égliſe, & de lui fournir ce qu'exigeoit la décence d'un culte régulier; de réunir au moins trente habitans Eſpagnols, dont chacun auroit dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq & ſix poules. Lorſque ces conditions étoient remplies, on lui accordoit la juriſdiction civile & criminelle en premiere inſtance pour deux générations, la nomination des officiers municipaux, & quatre lieues quarrées de terrain.

L'emplacement de la cité, ſes communes, l'entrepreneur abſorboient une portion de ce vaſte eſpace. Le reſte étoit partagé en portions égales qu'on tiroit au ſort & dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maiſons : mais ſa propriété ne pouvoit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avoient des poſſeſſions dans les villes déjà fondées, étoient exclus des nouveaux établiſſemens : mais cette rigueur ne s'étendoit pas

jusqu'à leurs enfans. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme domestiques, comme artisans ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la cour assuroient aux troupes & aux fondateurs des villes, les chefs des diverses colonies étoient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudroient se fixer dans le nouvel hémisphere. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageoit dans des guerres continuelles & que son opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit suffire à tant de dépenses. La vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il imagina. Sa loi eût même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnoit la confiscation de tout ce qui seroit possédé sans titre légitime, à moins que les usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile, réellement ou en apparence, au fisc, ne souffrit de modification dans aucune période, & n'en éprouve pas encore.

Mais il étoit plus aisé d'accorder gratuitement ou de céder, à vil prix, des terrains à quelques aventuriers, que de les engager à en solliciter la fertilité. Ce genre de travail fut méprisé par les premiers Espagnols que leur avidité conduisit aux Indes. La voie lente, pénible & dispendieuse de la culture ne pouvoit guere tenter des hommes à qui l'espoir d'une fortune facile, brillante & rapide faisoit braver les vagues d'un océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendoient sur des côtes mal-saines & barbares. Ils étoient pressés de jouir, & le plus court moyen d'y parvenir étoit de se jetter sur les métaux. Un gou-

vernement éclairé auroit travaillé à rectifier les idées de ses sujets, & à donner, autant qu'il eût été possible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'erreur des particuliers devint la politique du ministere. Il fut assez aveugle pour préférer des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit pas manquer de diminuer, & qui chaque jour devoient perdre de leur prix imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes & dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les temps. Cette illusion des conquérans & des monarques jetta l'état hors des routes de sa prospérité, & forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent accumulés par la rapine, par l'oppression & par l'exploitation des mines.

XXVII. Réglemens faits à diverses époques, pour l'exploitation des mines.

Dans les premiers temps de la conquête, il fut décidé que les mines appartiendroient à celui qui les découvriroit, pourvu qu'il les fît enregistrer au tribunal le plus voisin. Le gouvernement eut d'abord l'imprudence de faire fouiller, pour son compte, la portion de ce riche terrain qu'il s'étoit réservé : mais il ne tarda pas à revenir d'une erreur si ruineuse, & il contracta l'habitude de la céder au maître du reste pour une somme infiniment modique. Si, ce qui n'arriva presque jamais, ces trésors se trouvoient dans des campagnes cultivées, l'entrepreneur devoit acheter l'espace dont il avoit besoin ou donner le centieme des métaux. Sur d'arides montagnes, le propriétaire étoit plus que suffisamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faisoit, par la valeur qu'une activité nouvelle donnoit aux productions récoltées dans le voisinage.

De toute antiquité, les mines, de quelque nature qu'elles fussent, livroient au fisc, en Espagne, le

cinquieme de leur produit. Cet uſage fut porté au Nouveau-Monde : mais, avec le temps, le gouvernement fut obligé de ſe réduire au dixieme pour l'or, & même en 1735 pour l'argent au Pérou. Il lui fallut auſſi baiſſer généralement le prix du mercure. Juſqu'en 1761, cet agent néceſſaire avoit été vendu 432 livres le quintal. A cette époque, il ne coûta plus que 324 livres ou même 216 livres pour les mines peu abondantes ou d'une exploitation trop diſpendieuſe.

Tout porte à penſer que la cour d'Eſpagne ſera obligée, un peu plutôt, un peu plus tard, à de nouveaux ſacrifices. A meſure que les métaux ſe multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils repréſentent moins de marchandiſes. Cet aviliſſement doit faire un jour négliger les meilleures mines comme il a fait abandonner ſucceſſivement les médiocres, à moins qu'on n'allege encore le fardeau de ceux qui les exploitent. Le temps n'eſt peut-être pas éloigné où il faudra que le miniſtere Eſpagnol ſe contente des deux réaux, ou 1 l. 7 ſ. qu'il perçoit par marc, pour la marque où pour la fabrication.

Ce qui pourroit donner un grand poids à ces conjectures, c'eſt qu'il n'y a plus guere que des hommes dont les affaires ſont douteuſes ou délabrées qui entrent dans la carriere des mines. S'il arrive quelquefois qu'une avidité ſans bornes y pouſſe un riche négociant, c'eſt toujours ſous le voile d'un myſtere impénétrable. Ce hardi ſpéculateur peut bien conſentir à expoſer ſa fortune, mais jamais ſon nom. Il n'ignore pas que ſi ſes engagemens étoient connus, ſa réputation & ſon crédit ſeroient perdus ſans reſſource. Ce n'eſt que lorſque le ſuccès le plus éclatant a couronné ſa témérité, qu'il oſe avouer les riſques qu'il avoit courus.

Lorsque le gouvernement sera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits sur les métaux, il lui restera de grandes ressources pour ses dépenses de souveraineté. La principale auroit dû être la dixme que Ferdinand s'étoit fait céder par la cour de Rome : mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, s'en dépouilla pour les évêques, pour les chapitres, pour les curés, pour les hôpitaux, pour la construction des temples, pour des hommes & des établissemens déjà trop riches ou qui ne tarderent pas à le devenir. A peine ce prince en transmit-il la neuvieme partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux-Indiens remplît un vuide fait si inconsidérément au trésor public. Les classes supérieures de la société ne furent pas plus ménagées. Tout le Nouveau-Monde fut assujetti à l'alcavala. XXVIII. Impôts établis dans l'Amérique Espagnole.

C'est un droit levé seulement sur tout ce qui se vend en gros, & qui ne s'étend pas aux consommations journalieres. Il vient originairement des Maures. Les Espagnols l'adopterent en 1341 & l'établirent à raison de cinq pour cent. Il fut porté dans la suite à dix & poussé même à quatorze : mais en 1750, il fut fait des arrangemens qui le ramenerent à ce qu'il avoit été dans les premiers temps. Philippe II, après le désastre de cette flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé, en 1591, par ses besoins, à exiger ce secours de toutes ses possessions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent. En 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré, ce moyen sagement imaginé pour assurer la fortune des citoyens, & qui est devenu par-tout un des principes de leur ruine dans les mains du fisc, le papier timbré fut introduit en

1642 dans toutes les provinces Espagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger le Pérou en 1752, le Mexique en 1754, & dans l'intervalle de ces deux époques toutes les parties de l'autre hémisphere dépendantes de la Castille.

Dans des temps divers, la couronne s'appropria, dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, le monopole de la poudre, du plomb & des cartes.

Cependant le plus étrange des impôts est la croisade. Il prit naissance dans les siecles de folie & de fanatisme où des millions d'Européens alloient se faire assommer dans l'Orient pour le recouvrement de la Palestine. La cour de Rome le ressuscita en faveur de Ferdinand qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il existe encore en Espagne où il n'est jamais au-dessous de 12 sols 6 deniers, ni au-dessus de 4 livres. On le paye plus chérement dans le Nouveau-Monde, où il n'est perçu que tous les deux ans, & où il s'éleve depuis 35 sols jusqu'à 13 liv. selon le rang & la fortune des citoyens. Pour cet argent, les peuples obtiennent la liberté de se faire absoudre par leurs confesseurs des crimes réservés au pape & aux évêques; le droit d'user dans les jours d'abstinence de quelques nourritures prohibées; une foule d'indulgences pour des péchés déjà commis ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le gouvernement n'oblige pas strictement ses sujets à prendre cette bulle : mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui la négligeroient ou la dédaigneroient; & il n'y a pas peut-être dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez hardi ou assez éclairé pour braver cette censure ecclésiastique.

Je ne m'adresserai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorteroit inutilement à secouer le

double joug ſous lequel ils ſe tiennent courbés; & je ne leur dirai point : Quoi ! vous ne concevez pas que la providence qui veille à votre conſervation, en vous préſentant des alimens qui vous ſont propres, & en perpétuant ſans interruption le beſoin que vous en avez, vous en permet un libre uſage : que ſi le ciel ſe courrouçoit lorſque vous en mangez dans un temps prohibé, il n'y a ſur la terre aucune autorité qui pût vous diſpenſer de lui obéir : qu'on abuſe de votre ſtupide crédulité, & que par un trafic infâme, un être qui n'eſt pas plus que vous, une créature qui n'eſt rien aux yeux de ſon maître & du vôtre, s'arroge le droit de vous commander en ſon nom ou de vous affranchir de ſes ordres pour une piece d'argent. Cette piece d'argent, la prend-il pour lui, ou la donne-t-il à ſon Dieu ? Son Dieu eſt-il indigent ? Vit-il de reſſources ? Théſauriſe-t-il ? Que s'il eſt dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donné, ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or ne feront pas incliner ſa balance. Que ſi ſa juſtice vénale ſe laiſſoit corrompre, il ſeroit auſſi vil, auſſi mépriſable que ceux qui ſiegent dans vos tribunaux. Que ſi ſon repréſentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a perſuadé qu'il avoit pour vous, il ſeroit impunément le plus méchant des hommes, puiſqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne poſſédât l'abſolution. Je ne m'adreſſerai pas non plus aux miniſtres ſubalternes de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui, & qu'au lieu de me répondre, ils allumeroient un bûcher ſous mes pieds. Mais je m'adreſſerai à ce chef & à tout le corps qu'il préſide, & je lui dirai :

Renoncez, il en eſt temps, renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade & qui déſho-

nore & le dieu que vous prêchez, & le culte que vous professez. Simplifiez votre doctrine. Purgez-la d'absurdités. Abandonnez de bonne grace tous ces postes où vous serez forcés. Le monde est trop éclairé pour se repaître plus long-temps d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, ou pour donner dans des mensonges merveilleux qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable & sociale. Passez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puisque vous jouissez des prérogatives de la société, partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un ministere équitable qui se proposeroit de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance, & les voies odieuses par lesquelles vous avez acquis & vous entassez encore richesse sur richesse, ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raisonnemens de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics & domestiques, les avocats du pauvre, les appuis du persécuté, les médiateurs entre l'époux & l'épouse, entre les peres & les enfans, entre les citoyens, les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du magistrat : quelque absurdes qu'eussent été vos dogmes, on se seroit tu. Personne n'eût osé attaquer une classe d'hommes si utiles & si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités. Toutes les contrées ont fumé de sang, & pourquoi ? On rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministere sa dignité ? Soyez humbles, soyez indulgens, soyez même pauvres, s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses apôtres, ses disciples, les disciples de ceux-ci qui convertirent tout le monde connu, le furent aussi. Ne soyez, ni charlatans, ni hypocrites, ni simoniaques ou marchands de

choſes que vous donnez pour ſaintes. Tâchez de devenir prêtres, c'eſt-à-dire les envoyés du Très-Haut, pour prêcher aux hommes les vertus, & pour leur en montrer des exemples. Et vous, pontife de Rome, ne vous appellez plus le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, ou ſoyez-le. Songez que le ſiecle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons, de vos diſpenſes eſt paſſé. C'eſt inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Eſprit, ſi l'on ne veut plus l'acheter. Votre revenu ſpirituel va toujours en diminuant; il faut qu'un peu plutôt, un peu plus tard il ſe réduiſe à rien. Quels que ſoient les ſubſides, les nations qui les payent, tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur ſuffit. Puiſque de pêcheur, vous vous êtes fait prince temporel, devenez, comme tous les bons ſouverains, le promoteur de l'agriculture, des arts, des manufactures, du commerce, de la population. Alors, vous n'aurez plus beſoin d'un trafic qui ſcandaliſe. Vous reſtituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez, & vous recouvrerez votre vénération que vous avez perdue.

Les finances du continent Eſpagnol de l'autre hémiſphere furent long-temps, & très-long-temps, une énigme pour le miniſtere même. Ce cahos fut un peu débrouillé par M. de la Enſenada. Chacune des douze années de ſon heureuſe adminiſtration, la couronne retira de ces régions, ou des droits qu'elle percevoit au départ & au retour des flottes, 17,719,448 livres 12 ſols. Depuis, cette reſſource du gouvernement s'eſt beaucoup accrue, & par l'importance des nouvelles taxes, & par la ſévérité qui a été employée dans la perception des anciennes. Aujourd'hui le revenu public du Mexique s'éleve à 54,000,000 livres; celui du Pérou

à 27,000,000 liv. celui du Guatimala, du nouveau royaume, du Chili & du Paraguay à 9,100,000 liv. C'eſt en tout 90,100,000 liv. Les dépenſes locales abſorbent 56,700,000 livres. Il reſte donc pour le fiſc 34,500,000 livres. Ajoutez à cette ſomme 20,584,450 liv. qu'il perçoit en Europe même ſur tous les objets envoyés aux colonies ou qui en arrivent; & vous trouverez que la cour de Madrid tire annuellement 55,084,450 liv. de ſes provinces du Nouveau-Monde. Cependant toutes ces richeſſes n'entrent pas dans les caiſſes royales de la métropole. Une partie eſt employée dans les iſles Eſpagnoles de l'Amérique, pour des dépenſes de ſouveraineté, & pour la conſtruction des vaiſſeaux ou pour l'achat du tabac.

XXIX. Principes deſtructeurs ſur leſquels l'Eſpagne fonda d'abord ſes liaiſons avec le Nouveau-Monde.

A peine l'Eſpagne avoit découvert cet autre hémiſphere qu'elle eut l'idée d'un ſyſtême inconnu aux peuples de l'antiquité, & que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'aſſurer de toutes les productions de ſes colonies & de leur approviſionnement entier. Dans cette vue, on ne ſe contenta pas d'interdire à ces nouveaux établiſſemens, ſous des peines capitales, toute liaiſon étrangere; le gouvernement pouſſa la rigueur juſqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, juſqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet eſprit de jalouſie ſe manifeſta dans la métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différens ports : mais les retours devoient tous ſe faire à Séville. Les richeſſes que cette préférence accumula dans le ſein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtimens ſeroient expédiés de ſa rade, comme ils devoient y revenir. La riviere qui baigne ſes murs ne ſe trouvant pas ſuffiſante dans la ſuite pour recevoir des vaiſſeaux

qui,

qui, peu à peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la presqu'isle de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les négocians étrangers, fixés dans ce port devenu célébre, de prendre part directement à un commerce si lucratif. En vain ils représenterent que, consommant les denrées du royaume, payant les impositions, encourageant l'agriculture, l'industrie, la navigation, ils devoient être regardés comme citoyens. Ces raisons ne furent jamais senties dans une cour où la coutume étoit la loi suprême. Il fallut toujours que ces hommes riches, actifs, éclairés, qui soutinrent seuls pendant long-temps les liaisons de l'Ancien & du Nouveau-Monde, couvrissent, avec plus de dégoûts & d'embarras qu'on ne le croiroit, leurs moindres opérations d'un nom Espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissemens qui se formoient de toutes parts dans l'autre hémisphere, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenoit d'envoyer, & le temps de leur départ. Il entra dans sa politique de rendre ces voyages rares, & la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée. Pour l'arracher, on remplissoit d'intrigues la capitale de l'empire, & on entretenoit la corruption dans tous les bureaux.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'établir un ordre invariable, de procurer une sureté entiere à des vaisseaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les visites, les inquisitions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe & en Amérique, que les faux-frais doublerent la valeur de quelques mar-

chandises, & augmenterent beaucoup la valeur de toutes.

L'oppression des douanes acheva de tout perdre. Les objets exportés pour l'autre hémisphere, furent assujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais existé dans aucun siecle, ni sur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avoit retiré fut imposé. L'or en retour devoit quatre pour cent, & l'argent en devoit neuf.

XXX. Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais systême?

Mais comment la cour de Madrid avoit-elle pu se tromper si grossiérement sur ses intérêts? Comment, sur-tout, pouvoit-elle persévérer dans son erreur? Essayons, s'il se peut, de démêler les causes de cet aveuglement étrange.

L'empire des Espagnols sur le Nouveau-Monde s'établit dans un siecle d'ignorance & de barbarie. Tous les principes de gouvernement étoient alors oubliés; & l'on ne s'étonnera pas, sans doute, que dans l'ivresse de leurs triomphes, des conquérans superbes n'aient pas ramené la lumiere, bannie depuis dix ou douze siecles de l'Europe entiere.

A cette époque d'un aveuglement universel, la cour de Madrid ne devina pas que les établissemens qu'elle formoit sous un autre hémisphere, ne seroient utiles qu'autant qu'ils deviendroient un encouragement pour son agriculture, son industrie & sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut, en quelque sorte, la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée ou dédaignée; & l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or & dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avoient la même ambition. Ils abandonnoient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses & continuelles laissoient dans la population de la patrie principale

un vuide qui n'étoit pas rempli par les étrangers que l'orgueil & l'intolérance ne cessoient de repousser.

L'Espagne fut affermie, par des succès assez long-temps soutenus, dans les fausses routes qu'elle s'étoit d'abord tracées. Un ascendant qu'elle devoit uniquement aux circonstances, lui parut une conséquence nécessaire de son administration & de ses maximes.

Les calamités qui, dans la suite, l'assaillirent de toutes parts, pouvoient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres, la priva de la tranquillité qu'il lui auroit fallu pour approfondir les vices d'un systême suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumieres acquises ou répandues successivement par les autres peuples étoient bien propres à combattre, à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa opiniâtrément les connoissances qui lui venoient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid s'étoit fait de bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avoit pris, pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légérement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étoient, ne la dégoûterent pas de cette politique dans ses rapports avec l'Amérique, & elle y fut affermie par les suffrages combinés ou séparés d'une multitude d'agens

séduits ou infideles, qui assuroient leur fortune particuliere par la continuité d'un désordre universel.

XXXI. Suites que les funestes combinaisons du ministere Espagnol eurent dans la métropole même.

Cependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers temps, quoique des écrivains célébres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne se voyant la maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le systême d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémisphere fut découvert, Séville étoit célébre par ses fabriques de soie; les draps de Ségovie passoient pour les plus beaux de l'Europe, & les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie & dans le Levant. De nouveaux débouchés donnerent une activité nouvelle à cette industrie & à l'exploitation des terres qui en est inséparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie auroit-elle pu envahir tant de provinces; soutenir tant de guerres longues & sanglantes; soudoyer tant d'armées étrangeres & nationales; équiper des flottes si nombreuses & si redoutables; entretenir la division dans les états voisins & y acheter des traîtres; bouleverser les nations par ses intrigues; donner le branle à tous les événemens politiques? Comment auroit-elle pu être la premiere & presque la seule puissance de l'univers?

Mais tous ces efforts occasionnerent une consommation immense d'hommes: mais il en passa beaucoup dans le Nouveau-Monde: mais cet autre hémispere, plus riche & plus peuplé, demanda plus de marchandises: mais les bras manquerent pour tous les travaux. Alors, ce furent les nations étrangeres, où le numéraire étoit encore rare & par conséquent la main-d'œuvre à un prix modi-

que, qui fournirent des subsistances à l'Espagne; qui fournirent le vêtement à ses colonies. En vain des réglemens séveres les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies, elles le firent sans interruption & avec succès sous le nom des Espagnols eux-mêmes, dont la bonne-foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un désordre, & qui n'étoit qu'une suite naturelle de l'état des choses, en renouvellant l'ancienne défense de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville & ensuite à Cadix, des braves appellés *Metedores* portoient au rempart des lingots qu'ils jettoient à d'autres Metedores chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce versement clandestin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant & qu'on eût confisqué ses biens : cette atrocité, loin d'empêcher la sortie des métaux, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un salaire proportionné au danger qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait sortir beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel étoit l'état de l'Espagne, lorsqu'elle-même aggrava volontairement ses calamités par l'expulsion des Maures.

Cette nation avoit long-temps régné sur la péninsule presque entiere. De poste en poste, elle se vit successivement poussée jusqu'à Grenade, où,

après dix ans de sanglans combats, on la réduisit encore, en 1492, à subir le joug. Par sa capitulation, il lui étoit permis de professer son culte : mais bientôt, sous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré ; & elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara contre ces infortunés musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se réfugier en Afrique. Le reste fut condamné à paroître chrétien.

Cette démonstration, dont Ferdinand & Charles avoient voulu se contenter, blessa Philippe II. Ce prince inquisiteur voulut que les infideles fussent réellement de sa religion. Dans l'espérance de les y amener plus surement & en moins de temps, il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiôme, à leurs noms, à leurs vêtemens, à leurs bains, à leurs usages, à tout ce qui pouvoit les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domicile sans l'aveu du magistrat, de se marier sans la permission de l'évêque, de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. Une résistance vive devoit être la suite de cette aveugle tyrannie. Malheureusement des hommes qui manquoient de chefs, de discipline, de moyens de guerre, ne purent faire que des efforts impuissans contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage & commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes & des campagnes, qui étoient entrés dans la rebellion, furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux même des Maures, qui étoient restés paisiblement dans leurs foyers, furent transportés dans les provinces intérieures du royaume, où

ils ne trouverent que des insultes & de l'opprobre.

Cette dispersion, cette humiliation ne produisirent pas l'effet qu'on en attendoit. Les cruautés, qu'un tribunal de sang renouvelloit sans cesse, ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne restoit de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de sa doctrine; & son vœu fut exaucé, en 1610, malgré l'opposition de quelques hommes d'état, malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptoient dans leurs palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivoit la superstition.

On trouve par-tout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitans. Des pieces authentiques, recueillies par Bleda, auteur sage & contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cents vingt-neuf mille trois cents quatorze. Ce n'étoit pas tout ce qui avoit échappé de Maures à l'animosité des guerres, au fanatisme des vainqueurs, à des émigrations quelquefois tolérées & plus souvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'étoit pas suspecte aux évêques & tous les enfans au-dessous de sept ans.

Cependant l'état perdoit la vingtieme partie de sa population, & la partie la plus laborieuse, comme l'ont toujours été, comme le seront toujours les sectes proscrites ou persécutées. Quelles que fussent les occupations de ce peuple; que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs, dans les atteliers, ou dans les plus vils offices de la société, il se fit un grand vuide dans les travaux; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avoient porté les infideles, fut principalement jetté sur les

tisserands. Cette surcharge en fit passer beaucoup en Flandre, beaucoup en Italie ; & les autres, sans sortir d'Espagne, renoncerent à leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille, cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité & par leurs excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens : imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état, ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne-foi. Avec le temps, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de

ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence; sans zele, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins cheres; de faciliter le monopole pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entre elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivieres, où il n'y avoit ni pont ni bâteaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers, que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *avisos* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique.

Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix preſqu'auſſi fort qu'à l'argent.

Ces déſordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Eſpagne, remplie d'une vénération ſtupide & ſuperſtitieuſe pour le ſiecle de ſes conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, ſe fortifier, ſans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ſes voiſins, formoit la baſe de ſon caractere.

L'inquiſition, cet effroyable tribunal, établi d'abord pour arrêter le progrès du judaïſme & de l'alcoran, avoit dénaturé le caractere des peuples. Il les avoit formés à la réſerve, à la défiance, à la jalouſie. Et comment en fût-il arrivé autrement? Lorſqu'un fils put accuſer ſon pere, une mere ſon fils & ſon époux, un ami ſon ami, un citoyen ſon concitoyen; lorſque toutes les paſſions devinrent également délatrices, également écoutées; lorſqu'au milieu de vos enfans, la nuit, le jour, les mains des ſatellites vous ſaiſirent & vous jetterent dans l'obſcurité des cachots; lorſqu'on vous cela le crime dont vous étiez accuſé; lorſqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, & qu'empriſonné pour une faute que vous n'aviez pas commiſe, vous fûtes détenu & jugé ſur une faute ſecrete que vous aviez avouée; lorſque l'inſtruction de votre procès ſe commença, ſe pourſuivit, s'acheva ſans aucune confrontation avec les témoins; lorſqu'on entendit la lecture de ſa ſentence ſans avoir eu la liberté de ſe défendre? Alors les yeux ſe familiariſerent avec le ſang, par les ſpectacles les plus atroces. Alors les ames ſe remplirent de ce

fanatiſme qui ſe déploya ſi cruellement dans les deux hémiſpheres. L'Eſpagne ne fut, il eſt vrai, ni troublée, ni dévaſtée par les querelles de religion : mais elle reſta ſtupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces diſputes, quoique toujours miſérable & ridicule, exerce au moins l'eſprit. On lit, on médite. On remonte aux ſources primitives. On étudie l'hiſtoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût ſolide. Bientôt le ſujet qui échauffoit les eſprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverſe paſſent, mais l'érudition reſte. Les matieres de religion reſſemblent à ces parties actives, qui exiſtent dans tous les corps propres à la fermentation : elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur : mais elles agitent bientôt toute la maſſe. Dans ce mouvement elles ſe diſſipent ou ſe précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il ſurnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui ſert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des diſputes théologiques, toute la lie de ces matieres reſta en Eſpagne. La ſuperſtition y avoit abruti les eſprits, au point que l'état s'applaudiſſoit de ſon aveuglement.

Au lieu d'une énergie néceſſaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop diſperſée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conſeils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient ſeulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui ſuffiſoit à peine pour les nombreuſes garniſons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laiſſoit nuls moyens de mettre des

armées en campagne. Aux premieres hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu, sur-tout, ne pas faire consister la grandeur du prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autres titres pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains

victorieuses, en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portoit nonchalamment à ceux même qui étoient le plus en honneur, & se reposoit pour tous les autres sur des étrangers qui rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit ou l'enrichissoit.

Les hommes, nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé, depuis long-temps, un asile commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des colleges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisanes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption

d'où ils ſortoient. Rien n'étoit ſi rare que de leur voir des ſentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger déſir de faire le bonheur de leurs ſemblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs ſoins, pour aller diſſiper à Madrid, dans le ſein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occaſionnât ſouvent des ſéditions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Rouſſillon, les iſles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuiſée par ſes folles largeſſes.

XXXII. Calamités que l'aveuglement de la cour d'Eſpagne accumula ſur les colonies.

Pendant que la métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les colonies proſpéraſſent. Si les Eſpagnols euſſent connus leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique ſe fuſſent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'Ancien-Monde, euſſent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union ſtable, ſuite néceſſaire d'un commerce paiſible, ſe ſeroit formée ſans répandre du ſang, ſans dévaſter des empires. L'Eſ-

pagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens; l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entiere; l'orgueil si ordinaire aux conquérans; l'ignorance des vrais principes du commerce : ces raisons, & plusieurs autres, empêcherent d'établir dans le Nouveau-Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on accusoit de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espece de honte, ni par la présence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols, l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphere? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontieres de sa patrie? Le sentiment de l'humanité

ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays ? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés ? Ne se défierent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit ? La premiere goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandît à flots ? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les usages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'alarmes & de terreurs bien ou mal fondées ?

Semblables aux Visigots, dont ils étoient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagerent entre eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siecle, leur crioient : laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues : mais ne les transformez pas

en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite; pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or? Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jetter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, du bonheur de respirer un air doux & sain, de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches & de leurs amis, ces infortunés creusoient leur tombeau sous les voûtes ténébreuses qui recelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussiere ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étoient révoltées de ces barbaries, les écrivains Espagnols essayerent de prouver que le travail des mines n'avoit rien de dangereux : mais on en croyoit aux démonstrations physiques. On n'ignoroit point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre, sans inconvénient pour les yeux; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsenicales, toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux mal-saines, sans inconvénient pour l'estomac & pour les humeurs du corps. On voyoit sortir de nos mines la mort sous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec l'hideuse atrophie, avec le noir marasme, avec les convulsions, le raccourcissement, les distorsions des membres. On voyoit aux mineurs les rides, la foiblesse, le tremblement, la ca-

faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement ; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs, & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle se manifesta par des éclats, qui, plus d'une fois, ébranlerent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain étoit fomenté par le clergé créole & le clergé européen, qui avoient aussi contracté la contagion de ces discordes.

XXXIII. L'Espagne commence à sortir de sa léthargie.

Il nous est doux de pouvoir penser, de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassoient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles, au maniement des affaires publiques, qui furent trop long-temps l'apanage de la naissance seule. Les campagnes, mieux peuplées & mieux cultivées, offrent moins de ronces & plus de récoltes. Il sort des atteliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolede, de Talavera, & sur-tout de Valence, des soieries qui ont de la réputation & qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonse donnent de très-belles glaces ; ceux de Guadalaxara & d'Escaray des draps fins & des écarlates ; ceux de Madrid des chapeaux, des rubans, des tapisseries, de la porcelaine. La Catalogne entiere est couverte de manufactures d'armes & de quincaillerie, de bas & de mouchoirs

de soie, de toiles peintes, de coton, de lainages communs, de galons & de dentelles. Des communications de la capitale avec les provinces commencent à s'ouvrir, & ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arrosement ou de navigation, dont le projet, conçu par des étrangers, avoit si long-temps révolté l'orgueil du ministere & celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier; des imprimeries de très-bon goût; des sociétés consacrées aux beaux-arts, aux arts utiles & aux sciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés & l'ignorance. Ces sages établissemens seront secondés par les jeunes gens que le ministere fait instruire dans les contrées dont les connoissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs, si difficile à corriger, a déjà subi des réformes très-avantageuses. Le revenu national, anciennement si borné, s'est élevé, dit-on, à 140,400,000 liv. Si le cadastre, dont la confection occupe la cour de Madrid depuis 1749, est fait sur de bons principes, & qu'il soit exécuté, le fisc verra encore croître ses ressources, & les contribuables seront soulagés.

A la mort de Charles-Quint, le trésor public étoit si obéré, qu'on mit en délibération, s'il ne convenoit pas d'annuller tant d'engagemens funestes. Ils furent portés à un milliard, ou peut-être plus, sous le regne inquiet & orageux de son fils Philippe. L'intérêt des avances faites au gouvernement absorboit, en 1688, tout le produit des impositions; & ce fut alors une nécessité de faire une banqueroute entiere. Les événemens qui suivirent cette grande crise furent tous si malheureux, que les finances retomberent subitement dans le cahos, d'où une résolution extrême, mais nécessaire, les

avoit tirées. Une administration plus éclairée mit, au commencement du siecle, un ordre dans les recouvremens, une regle dans les dépenses qui auroient libéré l'état, sans les révolutions qui s'y succéderent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Cependant la couronne ne devoit, en 1759, que 160,000,000 de livres que Ferdinand laissoit dans ses coffres. Son successeur employa la moitié de cette somme à la liquidation de quelques dettes. Le reste fut consommé par la guerre de Portugal, par l'augmentation de la marine, par mille dépenses nécessaires pour tirer la monarchie de la langueur où deux siecles d'ignorance & d'inertie l'avoient plongée.

La vigilance du nouveau gouvernement ne s'est pas bornée à réprimer une partie des désordres qui ruinoient ses possessions d'Europe. Il a été porté un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtoient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs ont été choisis avec plus de soin & mieux surveillés. On a réformé quelques-uns des vices qui s'étoient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration ont été améliorées. Le sort même des Indiens est devenu moins malheureux.

XXXIV. Moyens qu'il conviendroit à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe & en Amérique.

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire espérer au ministere Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il employera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si

l'Espagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient, en partie, que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, demi-nud, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne désire rien : mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractere, il n'est resté à ce peuple, pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort : qu'on cherche les moyens, plus aisés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde, dans ces temps brillans, où, sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui

affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'ancien hémisphere ont envisagé leurs établissemens du nouveau. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son systême avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix, peuvent, avec le temps, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui par le recensement très-exact de 1758, n'a que neuf millions trois cents sept mille huit cents quatre habitans de tout âge & de tout sexe, & qui ne compte pas dans ses colonies la dixieme partie des bras qu'exigeroit leur exploitation, ne peut ni se peupler, ni les peupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du soulagement des peuples, aussi-tôt que les possessions de l'Ancien & du Nouveau-Monde auront été tirées du cahos où deux siecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes, & de ses remedes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort, sont si universelle sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les temps & dans tous les pays, vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi, à porportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit vénimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme; des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens, bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au théisme : mais cette derniere idée simple & sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianis-

me vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus élevés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siecles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle, qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entre eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division, qui devoit, tôt ou tard, se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité, un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé

des anciennes, ſi le magiſtrat ne s'étoit cru intéreſſé à arrêter le torrent. Il avoit beſoin, ainſi que la religion, d'une obéiſſance implicite, ſur laquelle ſon autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renverſé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ſes propres titres. L'eſprit républicain qui s'établiſſoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Eſpagne, plus jaloux de leurs uſurpations que les autres ſouverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis, dans des ſuperſtitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les ſyſtêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes ſur un être inconnu. En vain la raiſon crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puiſſance n'eſt en droit de preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer; que la ſociété n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'ôter aux ames toute eſpece de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'eſt impoſer un faux ſerment qui rend un homme traitre à ſa conſcience, pour en faire un ſujet fidele, que la politique doit préférer tout citoyen qui ſert la patrie, à celui qui eſt inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & inconteſtables, ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince, devenu leur eſclave, fut forcé d'abandonner ſes ſujets à leurs caprices, de les laiſſer opprimer, d'être ſpectateur oiſif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs ſuperſtitieuſes, utiles ſeulement au ſacerdoce, devinrent nuiſibles à la ſociété. Des peuples ainſi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéiſſance pour le monar-

que, fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition; que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles de l'Ancien & du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'un & l'autre hémisphere, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siecle, iront en

foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulieres. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sureté, d'agrément & de distinction, pour perdre le souvenir de leur pays natal.

L'Espagne verroit bientôt arriver sa population au point où elle doit la désirer, si elle n'ouvroit pas seulement son sein aux peuples de sa communion, mais indistinctement à toutes les sectes. Elle le pourroit sans blesser les principes de la religion, sans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne sont pas troublés par la diversité des opinions, & un christianisme bien entendu ne proscrit pas la liberté de conscience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence; qu'elles ne doivent pas tarder de servir de regle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du Nouveau-Monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce systême, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre : mais il faudra des siecles pour les élever à la mê-

me célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporteroit en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entiere. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses, qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle & les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à un plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même temps, son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de premiere nécessité, l'abondance

& l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministere Espagnol, qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une augmentation immense. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangeres. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance : mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

On n'a que des notions vagues sur la quantité

de métaux, ſur la quantité de denrées que l'ancien monde recevoit du nouveau, dans les premiers temps qui ſuivirent la conquête. Les lumieres augmentent, à meſure qu'on approche de notre âge. Actuellement l'Eſpagne tire tous les ans du continent de l'Amérique 89,095,052 livres en or ou en argent, & 34,653,902 livres en productions. En tout 123,748,954 livres. En prenant ce calcul pour regle, il ſe trouveroit que la métropole a reçu de ſes colonies, dans l'eſpace de deux cents quatre-vingt-ſept années, 35,515,949,798 liv.

On ne peut diſſimuler qu'autrefois il arrivoit moins de productions qu'il n'en vient aujourd'hui: mais alors les mines étoient plus abondantes. Voulez-vous vous en tenir à la multiplication des métaux ſeulement? L'Eſpagne n'aura reçu que 25,570,279,924 livres. Nous compterons pour rien les 9,945,669,874 liv. de productions.

Il ſeroit poſſible d'augmenter la maſſe des métaux & des denrées. Pour atteindre le premier but, il ſuffiroit que le gouvernement employât des gens plus habiles dans la métallurgie, & qu'il ſe relâchât ſur les conditions auxquelles on permet d'ouvrir des mines. Mais ce ſuccès ne ſeroit jamais que paſſager. La raiſon en eſt ſenſible. L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes; ils repréſentent ſeulement des richeſſes. Ces ſignes ſont très-durables, comme il convient à leur deſtination. Plus ils ſe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure qu'ils ſont devenus communs, depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus

en

en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Tel est le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans l'ordre inférieur qui leur convient, elle se détermine à fonder spécialement la félicité publique sur les productions d'un sol fécond & vaste, le nouvel hémisphere sortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laissé. Le soleil qui n'a lui jusqu'ici que sur des déserts en friche, y fécondera tout par son influence.

Au nombre des denrées que ses rayons, secondés par le travail & l'intelligence de l'homme, y feront éclore, l'on comptera les denrées qui enrichissent actuellement les isles du Nouveau-Monde, dont la consommation augmente de jour en jour, & qui, après avoir été long-temps des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une nécessité indispensable.

Il est possible qu'on fasse prospérer les aromates; les épiceries de l'Asie, qui font annuellement sortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet espoir est plus particuliérement fondé pour la cannelle. Elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées des Cordilieres. En la cultivant, on lui donneroit peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Plusieurs provinces du Mexique récoltoient autrefois d'excellentes soies que les manufactures

d'Espagne employoient avec succès. Cette richesse s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce qu'on leur en fournit n'est rien en comparaison de ce qu'elles en demandent. Le plus sûr moyen de multiplier ces toisons précieuses ne seroit-il pas de laisser vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé ?

Qui pourroit nommer les productions que des régions si vastes, des climats si variés, des terrains si différens pourroient voir éclore ? Dans tant d'especes de culture ne s'en trouveroit-il pas quelqu'une du goût des Indiens ? Quelqu'une ne fixeroit-elle pas de petites nations toujours errantes ? Distribuées avec intelligence, ces peuplades ne serviroient-elles pas à établir des communications entre des colonies, maintenant séparées par des espaces immenses & inhabités ? Les loix, qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat, ne seroient-elles pas observées ? Le commerce, continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver les marchandises à leur destination, ne seroit-il pas plus animé ? En cas de guerre, ne seroit-on pas averti à temps du danger, & ne se donneroit-on pas des secours prompts & efficaces ?

Il faut reconnoître que le nouveau systême ne s'établira pas sans difficulté. L'habitude de l'oisiveté, le climat, les préjugés contrarieront ces vues salutaires : mais des lumieres sagement répandues, des encouragemens bien ménagés, des marques de considération placées à propos, surmonteront, avec le temps, tous les obstacles.

On accéléreroit beaucoup le progrès des cultures,

en supprimant la pratique, devenue générale, des majorats ou successions perpétuelles, qui engourdit tant de bras dans la métropole, & qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans & ceux qui marchoient sur leurs traces, usurperent ou se firent donner de vastes contrées. Ils en formerent un héritage indivisible pour l'aîné de leurs enfans; & les cadets se virent, en quelque sorte, voués au célibat, au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche, & y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse & sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires, aujourd'hui si borné, malgré l'étendue des terres, se multipliera, & les productions se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceroient plus rapidement s'il étoit permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes Espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous, à l'époque même de la découverte. Les loix prescrivoient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auroient pénétré de quelque maniere que ce pût être. Pressé par ses besoins, Philippe II autorisa, en 1596, ses délégués à naturaliser le peu qui s'y étoient glissés, pourvu qu'ils payassent cette adoption au prix qu'on leur fixeroit. Cette espece de marché a été renouvellé à plusieurs reprises, mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays, que pour des marchands qu'on supposoit devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auroient acquises. Cependant le nombre des uns & des autres a toujours été excessivement borné, parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole, & que les colonies elles-mêmes, soit défiance, soit jalousie, les repoussent. Le progrès des lumieres autorise à penser que cette insociabilité aura un terme. Le

gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq & trente ans, sain, vigoureux; quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie, & quel présent il fait à la nation étrangere chez laquelle il porte ses bras & son industrie; l'étrange stupidité qu'il y auroit à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendroit multiplier par ses travaux utiles, ou les productions du sol, ou les ouvrages des manufactures; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviteroit, soit à se fixer dans ses villes, dans ses campagnes, soit à traverser ses provinces, les habitans des contrées adjacentes; quel tribut il imposeroit sur les nations qui lui fourniroient, & des ouvriers, & des cultivateurs, & des consommateurs; combien l'intolérance qui exile est funeste; quel fonds de richesse on appelle chez soi par la tolérance; & combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance, à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des mains Espagnoles ou à des mains Hollandoises.

Mais les plus grands encouragemens au travail des terres, mais toutes les faveurs qu'il seroit possible d'y ajouter ne produiroient rien, sans l'assurance d'un débouché facile & avantageux pour leurs productions. M. de la Ensenada comprit le premier que l'extraction en seroit impraticable, tout le temps que le commerce du Nouveau-Monde seroit conduit comme il l'avoit été. Aussi, malgré les obstacles qu'on lui opposa, malgré les préjugés qu'il falloit vaincre, substitua-t-il, en 1740, des vaisseaux détachés, à l'appareil si antique & si révéré des galions & des flottes. Il méditoit des changemens plus avantageux encore, lorsqu'une disgrace imprévue l'arrêta au milieu de sa brillante carriere.

La moitié du bien qu'avoit fait ce ministre hardi & habile, fut annullé, en 1756, par le rétablissement des flottes : mais le mal fut en partie réparé huit ans après, par l'établissement des paquebots qui, de la Corogne, devoient porter tous les mois à la Havane, les lettres destinées pour les colonies septentrionales, & tous les deux mois à Buenos-Aires pour les colonies méridionales. On autorisa ces bâtimens, assez considérables, à se charger, à leur départ, de marchandises d'Europe, & à leur retour de denrées d'Amérique.

La sortie des métaux étoit prohibée sous des peines capitales. On se jouoit de cette défense absurde, parce qu'il falloit bien que le commerce étranger retirât la valeur des marchandises qu'il avoit fournies. Les gouvernemens anciens, qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une, dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les empires sont plutôt conduits par les caprices des administrateurs que par des principes raisonnés, l'Espagne se contenta, en 1748, de permettre l'extraction de l'or & de l'argent, pourvu qu'on payât au fisc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut portée, vingt ans après, à quatre, quoique des fraudes continuelles avertissent, sans cesse, le gouvernement qu'il étoit de son intérêt de la diminuer.

L'an 1774 fut l'époque d'une autre innovation heureuse. Jusqu'alors toute liaison entre les différentes parties du continent Américain avoit été sévérement proscrite. Le Mexique, Guatimala, le Pérou, le nouveau royaume : ces régions étoient forcément étrangeres l'une à l'autre. Cette action, cette réaction qui les auroient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avoit partagés, étoient

placées au rang des crimes, & très-sévérement punies. Mais pourquoi n'avoit-on pas étendu la proscription d'une ville à une autre ville; d'une habitation à l'habitation voisine, dans le même canton; d'une famille à une autre famille, dans la même cité? Le doigt de la nature a-t-il tracé sur le sol qu'habitent les hommes, quelque ligne de démarcation? Comment sous la même domination, un lieu placé à égale distance, entre deux autres lieux, peut-il exercer librement à l'Orient un privilege qui lui est interdit à l'Occident? Un pareil édit, bien interprété, ne signifie-t-il pas : défendons à chaque contrée de cultiver au-delà de sa propre consommation, & à chacun de leurs habitans d'avoir besoin d'autre chose que des productions de son sol. Une communication libre fut enfin ouverte à ces provinces; & on leur permit de se croire concitoyens, de se traiter en freres.

Une loi du mois de Février 1778, autorise tous les ports d'Espagne à faire des expéditions pour Buenos-Aires, à en faire pour la mer du Sud. Au mois d'Octobre de la même année, cette liberté a été accordée pour le reste du continent, excepté pour le Mexique qui ne doit pas tarder à jouir du même avantage. Ce sera un grand pas de fait: mais il ne sera pas suffisant, comme on s'en flatte, pour interrompre le commerce interlope, l'objet de tant de déclamations.

Tous les peuples, que leurs possessions mettoient à portée des établissemens Espagnols, chercherent toujours à s'en approprier frauduleusement les trésors & les denrées. Les Portugais tournerent leurs vues vers la riviere de la Plata. Les François, les Danois, les Hollandois, sur la côte de Caraque, de Carthagene & de Porto Belo. Les Anglois, qui connoissoient & qui pratiquoient ces voies, trou-

verent dans les cessions qui furent faites à leur nation, par les traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres atteignirent leur but en trompant ou en corrompant les garde-côtes, & quelquefois aussi en les combattant.

Loin de remédier au désordre, les chefs l'encourageoient le plus qu'il étoit possible. Plusieurs avoient acheté leur poste. La plupart étoient pressés d'élever leur fortune, & vouloient être payés des dangers qu'ils avoient courus en changeant de climat. Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce qu'il étoit rare qu'on fût continué au-delà de trois ou de cinq ans dans les places. Entre les moyens de s'enrichir, le moins dangereux étoit de favoriser la contrebande ou de la faire soi-même. Personne, en Amérique, ne réclamoit contre une conduite favorable à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivoient jusqu'à la cour, ils étoient aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs ou les favoris. Le coupable ne se mettoit pas seulement à l'abri de la punition, il étoit encore récompensé. Rien n'étoit si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde, où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration. » Si l'on vous calomnie, lui » dit son ami, vous êtes perdu sans ressource : » mais si l'on n'exagere pas vos brigandages, vous » en serez quitte pour en sacrifier une partie ; vous » jouirez paisiblement & même glorieusement du » reste. «

Le commerce frauduleux continuera jusqu'à ce qu'on l'ait mis dans l'impossibilité de soutenir les

frais qu'il exige, de braver les dangers auxquels il expose; & jamais on n'y parviendra que par la diminution des droits, dont on a successivement surchargé celui qui se fait par les rades Espagnoles. Depuis même les sacrifices faits par le gouvernement, dans les arrangemens de 1778, le navigateur interlope a soixante-quatre pour cent d'avantage sur les liaisons autorisées.

La révolution, qu'une politique judicieuse ordonne, formera un vuide, & un grand vuide dans le trésor public : mais l'embarras qui en résultera ne sera que momentané. Combien de richesses couleront un jour, de cet ordre de choses si long-temps attendu!

Dans le nouveau systême, l'Espagne, qui n'a fourni jusqu'ici annuellement que mille sept cents quarante-un tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, dont le cultivateur n'a pas retiré 1,000,000 de livres, y en enverroit dix ou douze fois davantage. Cette exportation fertiliseroit un terrain en friche, & dégoûteroit le Mexique, ainsi que quelques autres provinces du Nouveau-Monde, des mauvaises boissons que la cherté de celles qui ont passé les mers leur fait consommer.

Les manufactures, que l'impossibilité de payer celles qui venoient de l'ancien hémisphere a fait établir, ne se soutiendroient pas. C'eût été le comble de la tyrannie de les détruite par autorité, comme quelques ministres inconsidérés, corrompus ou despotes, n'ont pas craint de le proposer : mais rien ne seroit plus raisonnable que d'en dégoûter ceux qui s'en habillent, en leur offrant, à un prix proportionné à leurs facultés, des toiles & des étoffes qui flatteroient leur goût ou leur vanité. Alors la consommation des marchandises d'Europe, qui ne passe pas tous les ans six mille six cents

douze tonneaux, s'éleveroit au double, &, avec le temps, beaucoup davantage.

Les bras, que les métiers occupent, se porteroient à l'agriculture. Elle est actuellement très-bornée. Cependant les ports de toutes les nations sont librement ouverts à ses denrées. Peut-être plusieurs peuples s'opposeroient-ils à ce que l'Espagne mît ses isles en valeur, parce qu'une semblable amélioration porteroit nécessairement un préjudice notable à leurs colonies : mais tous désirent qu'elle multiplie dans le commerce les productions de son continent, qui, la plupart, sont nécessaires & ne peuvent pas être remplacées.

Ce nouvel arrangement seroit également favorable aux mines. On rouvriroit celles qui, ne pouvant pas soutenir le prix du mercure & des autres marchandises, ont été abandonnées. Celles dont l'exploitation n'a pas été interrompue seroient suivies avec de plus grands moyens & plus de vivacité. L'abondance des métaux ouvriroit, à l'industrie, des débouchés que les plus habiles ne soupçonnent pas.

Les Américains, plus riches & plus heureux, se défieroient moins du gouvernement. Ils consentiroient, sans peine, à payer des impositions, dont la nature & la perception ne peuvent être sagement réglées que sur les lieux même, & après une étude réfléchie du caractere, des usages des peuples. Ces tributs, quelque foibles qu'on les suppose, feroient plus que remplir le vuide qu'auroit opéré dans les caisses publiques la modération des douanes.

La couronne, jouissant d'un revenu plus considérable, n'abandonneroit plus ses provinces à la rapacité de ses agens. Elle en diminueroit le nombre, payeroit convenablement ceux qu'elle auroit

conservés, & les forceroit à respecter les droits des peuples, les intérêts du gouvernement. C'est mal connoître les ressources d'une autorité bien dirigée, que de croire impossible de faire régner cet esprit de justice. Campillo y réussit pendant son austere ministere, quoiqu'alors les administrateurs de l'Amérique eussent contracté l'habitude du brigandage, & qu'ils n'eussent pas des appointemens suffisans à la représentation que paroissoit exiger leur rang.

Il ne faut pas dissimuler que la liberté du commerce de toute l'Espagne avec l'Amérique a passé pour une chimere. Les ports de cette péninsule sont, a-t-on dit, si pauvres que, quoi qu'on fasse, celui de Cadix restera seul en possession de ce monopole. Sans doute, qu'il en arriveroit ainsi, si l'on ne s'écartoit, qu'en ce point, de l'ancien systême : mais qu'on dirige le nouveau plan sur les principes déjà établis, déjà pratiqués chez les nations commerçantes ; & il se trouvera, dans la plupart des rades du royaume, des fonds suffisans pour faire des expéditions. Bientôt même les armemens se multiplieront, parce que la modicité du fret & des droits permettra d'envoyer des marchandises communes, de recevoir en retour des denrées peu précieuses. Avec le temps, la navigation de la métropole, avec ses colonies du continent, qui n'occupe maintenant que trente à trente-deux navires chaque année, prendra des accroissemens dont les spéculateurs les plus hardis n'oseroient fixer le terme.

On a prétendu, avec plus de fondement, qu'aussi-tôt que l'Amérique seroit ouverte à tous les ports de la monarchie, & qu'il n'existeroit plus aucun genre d'oppression dans les douanes, le commerce, débarrassé de ses entraves, exciteroit une émula-

tion sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de tout bien, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression continuelle.

Enfin, l'objection qui a le plus occupé la cour de Madrid, a été, à ce qu'il paroît, que toutes les nations de l'Europe verroient augmenter, par ces arrangemens, leur activité. C'est une vérité incontestable. Mais l'industrie Espagnole ne seroit-elle pas également encouragée, puisque débarrassée de l'impôt que les marchandises étrangeres continueroient de payer à l'entrée du royaume, elle conserveroit tous ses avantages? Mais le gouvernement ne percevroit-il pas toujours les droits qu'il auroit cru devoir laisser subsister sur ces productions? mais ses navigateurs ne gagneroient-ils pas toujours leur fret? mais ses négocians ne seroient-ils pas les agens de ce commerce? mais ses sujets du Nouveau-Monde n'obtiendroient-ils pas à meilleur marché tout ce qu'on leur porte? Il est peut-être heureux pour cette puissance d'être obligée de partager avec les autres peuples l'approvisionnement de ses possessions d'Amérique. S'il en étoit autrement, les puissances maritimes feroient les plus grands efforts pour l'en dépouiller. Y réussiroit-on? C'est ce qui reste à examiner.

XXXV. La domination Es-

Les Hollandois furent les premiers qui oserent tourner leurs armes contre le Pérou. Ils y envoye-

pagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde?

rent, en 1643, une foible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili & la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies ébranlerent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya de Callao contre eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se seroient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui, en 1695, unirent leurs fortunes & leur audace pour aller piller les côtes du Pérou & pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres du brave de Gênes, jusques vers le milieu du détroit de Magellan. On croyoit toucher au succès, lorsque les navigateurs, opiniâtrément repoussés par les vents contraires & assaillis de toutes les calamités possibles, se virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls & de richesses, s'occupoient à former une nouvelle association : mais les événemens donnerent, aux deux couronnes, les mêmes intérêts.

L'Angleterre avoit, avant les autres peuples,

jetté des regards avides sur cette région. Ses mines la tenterent dès 1624 : mais la foiblesse du prince, qui tenoit alors les rênes de l'empire, fit dissoudre une association puissante qu'un si grand intérêt avoit formé. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir Norboroug pour observer ces parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les sauvages du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son confident étoit de retour aux Dunes, il se jetta dans sa berge, & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministere Britannique ne se découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne alluma un incendie universel. L'Angleterre, qui s'étoit mise à la tête de la confédération, formée pour dépouiller ce prince, vit par-tout prospérer ses armes, mais cette gloire lui fut chérement vendue. La nation gémissoit sous le poids des taxes, & cependant le fisc avoit contracté des engagemens immenses. Il paroissoit difficile de les remplir & de continuer la guerre, lorsqu'on eut l'idée d'une association qui auroit exclusivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud, & d'y former des établissemens, mais à condition qu'elle se chargeroit de liquider la dette publique. Telle étoit l'opinion qu'on avoit alors des richesses du Pérou & des grandes fortunes qu'il seroit aisé d'y faire, que les regnicoles & les étrangers verserent avec enthousiasme leurs capitaux dans cette entreprise. L'administration en fut confiée au grand trésorier Oxford, auteur du projet, & il employa aux dépenses de l'état des fonds destinés pour tout autre usage.

Alors, les actions de la nouvelle société tomberent dans le plus grand avilissement : mais elles ne tarderent pas à se relever. A la paix, la cour de Londres obtint de celle de Madrid, que la compagnie du Sud pourroit enfin remplir sa destination. Le commerce du Pérou lui fut solemnellement livré. Elle s'enrichissoit tranquillement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre, commandée par Anson, remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée, par des arrangemens vicieux, à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis la derniere paix, les François ont entrepris, en 1764, & les Anglois en 1766, de former un établissement, non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante & un degrés trente minutes de latitude australe, dans trois isles que les uns ont appellées Malouines, & les autres Falkland. L'Espagne alarmée de voir des nations étrangeres dans ces parages, a obtenu aisément de la cour de Versailles le sacrifice de sa foible colonie : mais les plus vives instances n'ont rien produit à celle de Londres, qui n'avoit pas les mêmes motifs de ménagement & de complaisance. Les esprits se sont aigris. Le port d'Egmont, nouvellement occupé, a été inopinément attaqué & pris sans résistance. On alloit encore voir les deux hémispheres inondés de sang, si l'agresseur ne se fût enfin déterminé à restituer un poste dont il n'auroit pas dû s'emparer, dans un temps où l'on avoit ouvert des négociations pour l'éclaircissement des droits réciproques. L'Angleterre s'est depuis engagée, par une convention verbale du 22. Jan-

vier 1771, à laisser tomber peu-à-peu ce foible, inutile & dispendieux établissement. Il n'y restoit plus, en effet, que vingt-cinq hommes, lorsqu'on l'évacua, au mois de mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siecles à venir, que ces isles avoient appartenu & n'avoient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insultent à la puissance rivale. C'est par condescendance & non par crainte qu'ils veulent bien se désister de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde? Les noms de quelques illustres personnages, les noms d'un Christophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits états, avec la prétention ridicule aux grandes destinées de Rome!

Sans le secours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anson croyoit voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire Espagnol, dans l'océan Pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur, douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneroient leurs voiles vers la mer du Sud. Ils trouveroient des rafraîchissemens à Bahia, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Brésil qui désire avec passion l'abaissement des Espagnols. Des réparations, qui pourroient devenir nécessaires dans la suite, se feroient avec sureté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. L'escadre doubleroit le cap de Horn ou le détroit de Magellan, suivant les saisons. En cas de séparation,

on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Valdivia.

Cette fortification, la seule qui couvre le Chili, emportée par une attaque brusque & impétueuse; que pourroient, pour la défense du pays, des bourgeois amollis & inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Que pourroient-ils contre les Arauques & les autres sauvages, toujours disposés à renouveller leurs cruautés & leurs ravages?

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Elles ne sont protégées que par Callao, où une mauvaise garnison de six cents hommes ne tarderoit pas à capituler. La prise de ce port célébre ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, & qui est absolument sans défense. Les foibles secours qui pourroient venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroient pas; & l'escadre intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé & sans ouvrages extérieurs, seroit obligé de se rendre. Sa garnison, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie à Châgre, à Porto-Belo, à d'autres postes, seroit hors d'état de repousser le moindre assaillant.

Anson ne pensoit pas que les côtes, une fois soumises, le reste de l'empire pût balancer à se soumettre. Il fondoit son opinion sur la mollesse, sur la lâcheté, sur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ses lumieres, un ennemi audacieux ne devoit avoir guere moins d'avantage sur les Espagnols qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains, à l'époque de la découverte.

Telles

Telles étoient, il y a trente ans, les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eu l'Angleterre. Tiendroit-il aujourd'hui le même langage? Nous ne le pensons point. La cour de Madrid, réveillée par les humiliations & les malheurs de la derniere guerre, a fait passer au Pérou des troupes aguerries. Elle y a confié ses places à des commandans expérimentés. L'esprit des milices est entiérement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui, peut-être, étoit possible ne l'est plus. Une invasion deviendroit, sur-tout, chimérique, si dans cette région éloignée, les forces de terre étoient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'assurer que la réunion de ces deux moyens en écarteroit infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'escadre ne devroient pas se borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaisseaux, qui la composeroient, seroient utilement employés à faire naître ou à recueillir sur ces côtes des denrées qui n'y croissent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireroient vraisemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois siecles. Assurés que le produit de leurs cultures arriveroit, sans frais, à Panama & y seroit embarqué sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont la récompense ne seroit plus douteuse. L'activité augmenteroit, si la cour de Madrid se déterminoit à creuser un canal de cinq lieues qui acheveroit la communication des deux mers, déjà si avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations, l'utilité du commerce exigent que l'isthme de Panama, que l'isthme de Suez, ouverts à la navigation, rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-

temps, le despotisme oriental, l'indolence Espagnole privent le globe d'un si grand avantage.

Si de la mer du Sud nous passons dans celle du Nord, nous trouverons que l'empire Espagnol s'y prolonge depuis le Mississipi jusqu'à l'Orenoque. On voit dans cet espace immense beaucoup de plages inaccessibles, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes regardés comme importans : Vera-Crux, Châgre, Porto-Belo, Carthagene, Puerto-Cabello, sont fortifiés, & quelques-uns le sont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit inexpugnable. Elles pourroient donc être forcées de nouveau : mais qu'opéreroient ces succès ? Les vainqueurs, auxquels il seroit impossible de pénétrer dans l'intérieur des terres, se verroient confinés dans des forteresses, où un air dangereux dans toutes les saisons, & mortel durant six mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuseroit plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête seroit achevée, peut-on penser que les Espagnols Américains, idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion & de leurs loix, ne romproient pas, un peu plutôt, un peu plus tard, les fers dont on les auroit chargés ? Que si, pour prévenir la révolution, on se déterminoit à les exterminer, ce cruel expédient ne seroit pas moins insensé en politique qu'horrible en morale. Le peuple qui se seroit porté à cet excès de barbarie ne pourroit tirer parti de ses nouvelles possessions qu'en leur sacrifiant sa population, son activité, son industrie, & avec le temps, toute sa puissance.

Tant d'obstacles à l'envahissement de l'Améri-

que Espagnole avoient, dit-on, fait naître en Angleterre, durant les dernieres hostilités, un systême étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse de toutes les mers, étoit de s'emparer de la Vera-Crux, & de s'y fortifier d'une maniere redoutable. On n'auroit pas proposé au Mexique un joug étranger, pour lequel on lui connoissoit trop d'éloignement. Le plan étoit de le détacher de sa métropole, de le rendre arbitre de son sort, & de le laisser le maître de se choisir un souverain ou de se former en république. Comme il n'y avoit point de troupes dans le pays, la révolution étoit assurée; & elle se seroit également faite dans toutes les provinces de ce vaste continent qui avoient les mêmes motifs de la désirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ses droits devoient être impuissans; parce que la Grande-Bretagne se chargeoit de les repousser, à condition que les nouveaux états lui accorderoient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avoient si long-temps gémi.

S'il étoit vrai que de pareilles idées eussent jamais occupé sérieusement le cabinet de Londres, il doit avoir renoncé à ces vues ambitieuses depuis que la cour de Madrid a pris le parti d'entretenir des troupes régulieres & Européennes dans ses possessions du Nouveau-Monde. Ces forces contiendront les peuples, elles repousseront l'ennemi, appuyées comme elles le sont maintenant par une marine respectable.

Les Espagnols eurent à peine découvert un autre hémisphere, qu'ils songerent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur administration, les chefs des grands établissemens déjà

formés, tentoient tous les jours de nouvelles entreprises ; & les particuliers, passionnés pour la même renommée, suivoient généralement ces traces brillantes. Les calamités inséparables d'une carriere si peu connue, n'avoient pas encore altéré ce courage actif & infatigable ; lorsque des navigateurs, hardis & entreprenans, oserent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation qu'à celle qui les avoit conquises. Les succès qui couronnerent cette audace, firent juger à Philippe II, qu'il étoit temps de mettre des bornes à son ambition ; & il renonça à des acquisitions qui pouvoient exposer ses armes ou ses escadres à des insultes. Cette politique timide, ou seulement prudente, eut des suites plus considérables qu'on ne l'avoit prévu. L'enthousiasme s'éteignit ; l'inaction lui succéda. Il se forma, dans les Indes, une nouvelle race d'hommes. Les peuples se plongerent dans une mollesse superbe, & ceux qui les gouvernoient ne s'occuperent plus qu'à accumuler des trésors dont on acheta les distinctions autrefois réservées aux talens, au zele, aux services. A cette époque s'arrêta la navigation en Amérique ; à cette époque, elle s'arrêta en Europe.

Il ne sortit plus des ports de la métropole que peu de vaisseaux mal construits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portoient ses ennemis, les vexations ruineuses qu'elle éprouvoit de la part de ses alliés : rien ne tiroit l'Espagne de sa léthargie.

Enfin, après deux siecles d'un sommeil profond, les chantiers se sont ranimés. La marine Espagnole a acquis une vraie force. Soixante-huit vaisseaux, depuis cent quatorze jusqu'à soixante canons, dont cinq sont en construction ; quatre-vingt-huit bâtimens, depuis cinquante-six jusqu'à douze canons,

la forment au temps où nous écrivons. Elle compte sur ses registres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entre eux servent dans les armemens que le gouvernement ordonne. La navigation marchande de la Biscaye, de Majorque, de la Catalogne, en occupe beaucoup aussi. Il en faut pour une centaine de petits navires destinés régulièrement pour les isles d'Amérique qui en voyoient si peu autrefois. Ils se multiplieront encore, lorsque les expéditions au continent de l'autre hémisphere se feront avec toute la liberté qu'annoncent de premiers arrangemens. Les mers, qui séparent les deux mondes, se couvriront d'hommes robustes, actifs, intelligens, qui deviendront les défenseurs des droits de leur patrie, & rendront ses flottes redoutables.

Monarques Espagnols, vous êtes chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémispheres. Montrez-vous dignes d'une si haute destinée. En remplissant ce devoir auguste & sacré, vous réparerez le crime de vos prédécesseurs & de leurs sujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avoient découvert; ils ont donné la mort à des millions d'hommes; ils ont fait pis, ils les ont enchaînés; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avoit épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont souffert qu'un moment; les malheureux qu'ils ont laissé vivre ont dû cent fois envier le sort de ceux qu'on avoit égorgés. L'avenir ne vous pardonnera que quand les moissons germeront de tant de sang innocent dont vous avez arrosé les campagnes, & qu'il verra les espaces immenses que vous avez dévastés couverts d'habitans heureux & libres. Voulez-vous savoir l'époque à laquelle vous serez, peut-être, absous de tous vos forfaits? C'est lorsque ressuscitant par

la pensée quelqu'un des anciens monarques du Mexique & du Pérou, & le replaçant au centre de ses possessions, vous pourrez lui dire : VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS; INTERROGE-LES, ET JUGE NOUS.

Fin du huitieme Livre.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

F

G

H

I

L

M

N

O

Q

R

S

T

V

Fin de la Table des matieres du Tome quatrieme.